

FERNAND FOUREAU
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

8-11

MON

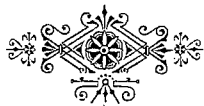
NEUVIÈME VOYAGE AU SAHARA
ET AU PAYS TOUAREG

MARS-JUIN 1897

RAPPORT

ADRESSÉ

A MONSIEUR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

RUE JACOB, 17

LIBRAIRIE MARITIME ET COLONIALE

1898



PROLOGUE

Ceux qui ont lu mes précédents Rapports de mission n'ont certainement pas oublié que dans mon dernier voyage, de décembre 1895 à mars 1896, je n'avais pas dépassé les limites Sud du grand erg, en raison des instructions reçues de M. Cambon, Gouverneur Général de l'Algérie, qui désirait ne pas me voir retourner chez les Touareg à ce moment.

Dans l'été de 1896 j'avais présenté à la Société de Géographie un projet de grande mission transsaharienne — qui n'était en somme que la reproduction de celui que j'avais soumis antérieurement au Ministère de l'Instruction Publique et qui avait été discuté par la Commission des missions dans ses séances des 3 juin et 22 juillet 1885, séances dans lesquelles elle avait donné un avis favorable. —

La Société de Géographie venait en effet de recevoir un legs important (legs Renoust des Orgeries) et je lui demandais d'appliquer à ma mission l'émolument dudit legs, le but que je poursuis entrant parfaitement dans les vues du testateur. Après de nombreuses démarches et des vicissitudes diverses qui laissèrent s'écouler tout l'hiver de 1896 à 1897, la Société, — pour des raisons dont je n'ai pas à m'occuper ici — n'accepta le legs que sous bénéfice d'inventaire et par conséquent ne put disposer du capital du legs ; elle me donna donc seulement les annuités disponibles dudit legs, somme qui jointe à la subvention de mission que m'accordait aussi, avec son habituelle bienveillance,

le Ministère de l'Instruction Publique, me permit de partir pour le Sahara, mais à une époque très avancée et avec des ressources très faibles et tout à fait insuffisantes pour m'assurer le passage par l'enrôlement d'une escorte importante.

Je quittai donc Biskra avec 29 hommes d'escorte seulement, tous Chambba de Ouargla et ayant déjà, pour la plupart, fait partie de mes précédentes missions. Ces hommes étaient montés à méhari et je les avais armés de mousquetons Gras.

Telles furent les conditions dans lesquelles j'organisai la mission dont le rapport va suivre.

De même que les années précédentes j'étais accompagné de Villatte, l'ancien timonier qui me suit dans mes missions depuis la fin de 1893, et dont l'éloge n'est plus à faire.

CARNET DE ROUTE

I

AU NORD DE L'ERG

20 Mars 1897. — La mission quitte Biskra et, ne faisant qu'une très courte étape, campe un peu au Nord d'Oumach. Après avoir traversé le désert de Mokrane, bu à l'Ouad Itel, à Dzioua, à Taïbat; elle campe, le 28 mars, tout près et au N-O du poste de télégraphie optique de Khaldiate (Châbet Lakhdar). Il est inutile d'insister sur cette partie de l'itinéraire que j'ai parcouru et décrit antérieurement maintes fois.

En passant à El-Alia nous avons rencontré le marabout Si Seghir-Ben-El-Elmi qui nous fait, comme de coutume, le meilleur accueil et qui nous force à boire du café et du lait, car je refuse d'accepter le déjeuner qui m'est offert avec insistance pour ne pas faire perdre en attente, à mes animaux de convoi, les heures les plus fraîches de la journée, la température étant déjà très élevée pour la saison.

Ben-Becice se sépare ici de la mission pour la rejoindre ultérieurement à Hassi Ben-Nemel; il va échanger son méhari et prendre un animal en meilleur état, resté à sa tente, située dans l'Est de la route que nous allons suivre. J'ai pris ce vieillard, qui est un demi-sang Targui et Chambbi, parce qu'il est excellent guide en pays Touareg où il a passé toute son existence sauf les 6 ou 8 dernières années; parce qu'il nous servira d'interprète et

parce que enfin il connaît toutes les personnalités Touareg humbles ou notables et que de ce chef il peut nous être utile. Il n'a pas d'autorité chez les Touareg, son influence est nulle, mais il connaît tout le monde.

29 Mars. — Après une courte distance parcourue sur la hamada supérieure, la mission descend dans la Haïchat, un peu à l'Ouest du poste optique de Châbet Lakhdar. Nous côtoyons, à l'Est, l'Erg Ez-Zit, passant près de nombreux puits ici très peu profonds; la route nous fait bientôt monter sur une ligne de très petites collines qui, dans le N-E, vont se joindre aux mamelons s'élevant à l'Est du Hassi Khaldiate et qui, dans le S-O, vont peu à peu se perdre sous l'Erg Ez-Zit. Cette petite crête, Z, constituait certainement autrefois la berge d'Est de l'Ouad Mta; quant à l'Erg Ez-Zit il remblaye une partie de l'ancien lit de cette rivière; nous le traversons par un teniet facile dit Teniet El-Guemâh un peu au Sud du point où passe la ligne télégraphique d'Ouargla à Touggourt, tout récemment construite; l'Erg reste donc maintenant à notre gauche et nous marchons à nouveau dans une Haïchat assez fourrée qui nous amène à Hassi Bou-Khezana où nous campons. Le puits est situé sur la limite Sud de la Haïchat dans une petite cuvette à fond de gypse. Journée très chaude.

30 Mars. — Séjour. On abreuve les chameaux qui sont déjà très altérés tant à cause des chaleurs prématurées qu'à cause de l'épidémie de gale dont ils souffrent depuis quelque temps et dont ils ne sont pas entièrement guéris. Les hommes profitent de cette journée pour passer une couche de goudron (1) sur presque tous mes animaux. Je dois dire que mon troupeau n'est pas une exception et que, cette année, à la suite des périodes de sécheresse écoulées, tous les chameaux des Chambba sont dans le même cas. C'est cette circonstance qui m'a obligé à remplacer par voie d'achat à Biskra une vingtaine de mes chameaux pour combler les vides faits par la maladie et les razzias dans mon troupeau. Il n'y avait pas un seul animal en bon état dans le Sahara de Ouargla et j'ai dû les prendre dans la région de

(1) Goudron de genévrier extrait par les Kabyles de l'Aurès; il est le seul remède, contre la gale du chameau, employé par les indigènes.

Biskrà, malheureusement, car les chameaux du Nord sont moins endurants et supportent bien moins la marche dans les sables que ceux de l'extrême Sud.

Nous sommes entourés d'un grand nombre de Chambba Oulad-Smaïl campés dans les environs et qui viennent à ma tente, tant pour me voir que pour savoir si je dois augmenter l'effectif de mon escorte, et s'ils ont quelque chance d'être accueillis en se présentant pour l'enrôlement. Ces gens me sont tous connus, beaucoup d'entre eux ont même fait partie de mes précédentes escortes.

Des nuées de sauterelles, marchant vers le Nord, obscurcissent le ciel de leur vol toute la journée.

Depuis l'Ouad Itel le terrain est couvert d'une végétation très verte, il a plu assez abondamment les mois précédents, surtout à partir d'ici et en se dirigeant vers le Sud.

31 Mars. — Après avoir côtoyé un certain temps l'Erg Boukhezana, qui nous confinait au Sud, nous le traversons par un teniet très bas et très court au point où il se relie à l'Erg d'Hofrat-Chaouch qui s'étend à notre gauche. La route se déroule sur un vaste plateau de reg que nous ne quitterons pas de la journée. Par le travers du Gour Gandouz, dont un des petits mornes séparé s'élève immédiatement à notre gauche — la masse même restant à l'Ouest — nous passons à quelques centaines de mètres du puits dit Hassi Kâô. Un peu plus loin, à l'Est, s'élève le Garet Schouf; nous traversons ensuite le thalweg sans berge, dit Habel-Ed-Drinn, pour aller camper au pied S-O du Garet Bouib. En vue les Gour Bekrat; le Gour Mekhâdma nous reste à droite devant.

Tout le reg parcouru aujourd'hui est couvert de campements et de troupeaux qui viennent profiter de la jeune végétation très abondante et très verte partout. Le vent de N-O, qui souffle en forte brise, a soulevé beaucoup de sable.

1^{er} Avril. — La route se développe d'abord sur un beau reg fin; nous avons à droite le Garet Rouba, un peu moins élevé que ses voisins les Gour Mekhâdma qui se composent de cinq témoins séparés s'alignant à peu près Est et Ouest. Nous traversons ce groupe entre le plus oriental des gour et celui qui le suit. Au

loin, à gauche, se dessine le petit massif de sable Zmilet El Ghdamsi, au pied Ouest duquel nous avons passé en avril 1895. En A le reg fait place à une plaine de nebka semée de très petites dunes à belle végétation; cette plaine est limitée par une ligne de petites falaises P, qui se poursuivent irrégulièrement vers le Nord en passant par le Zmilet El-Ghdamsi. Les falaises P, que nous escaladons forment la bordure d'une surface élevée de gnatier que foule bientôt la mission. A droite sont en vue, les Gour Tarfaïa, puis les Gouiret Es-Scham, Gour Kouif-El-Lahm, et enfin Gour Berrouba, que j'énumère dans leur ordre d'éloignement.

Après avoir rangé, dans l'Est, le Sif El-Guetaâ, la route nous amène à descendre dans un grand houdh dit Houdh El-Hadedj (cuvette des vieilles femmes) suivi bientôt d'un second houdh innommé mais qui n'est que la continuation aval de l'Ouad Smihri. Le seuil qui sépare ces deux cuvettes domine leur fond de 32 mètres.

Aussitôt après l'Ouad Smihri le sentier nous fait traverser la grande dépression dite Ouad ou Houdh Bel-Ahmed suivie d'un pont rocheux de peu d'étendue qui la sépare du Houdh Lefâya où nous campons à la bouche même du puits qui porte le même nom et qui, depuis l'an dernier, s'est remblayé de sable.

2 avril. — C'est sous une épouvantable brise de N-O, qui couvre tout de sable, que nous faisons la courte étape qui nous sépare de Hassi Ben-Nemel où nous allons camper. C'est pour ainsi dire un ensevelissement que cette marche, bien que nous ayons presque constamment foulé un sol de hamada où ne se trouvent que de très petits emplacements de sable, mais cela suffit pour tout embrumer au point que l'on ne distingue rien autour de soi.

Nous trouvons ici un assez grand nombre de Chambba réunis, les tentes de quelques-uns d'entre eux ne sont pas éloignées, il est vrai, mais le motif de leur présence est surtout l'espoir qu'ils ont de me voir augmenter le nombre de mes hommes d'escorte et par conséquent la possibilité de se faire enrôler et de toucher des arrhes. Je suis obligé de leur faire une petite distribution de farine ce qui diminue d'autant mes provisions.

J'avais bien dit à El-Hadj que peut-être j'engagerais 50 hommes d'escorte, mais dès son passage à Touggourt je lui avais écrit d'a-

viser les Chambba que mes ressources ne me permettaient pas de dépasser pour mon escorte le chiffre d'une trentaine d'hommes.

Des lettres du Caïd Hakkoum me sont remises ici ; il m'apprend que ses tentes et son entourage vont probablement se diriger (ils sont pour le moment à Hassi Gara) vers le S-O, où se trouve de belle végétation, il ajoute que des nouvelles provenant de l'Ouest annoncent qu'à la suite du raid du C^e Godron, sur l'Ouad Saoura, Bou-Khachba serait parti, avec un certain nombre de tentes de Chambba dissidents, vers le Ahaggar avec l'intention de s'y installer ; ce chef de bande craint probablement quelque nouvelle ghazzia des Oulad-Sidi-Cheikh et il essaye de se mettre hors de la portée de leurs armes et des nôtres.

3 avril. — Séjour. Les Chambba ici présents parlent de plusieurs des leurs, de la fraction des Oulad-Zit, qui seraient partis en dissidence vers l'Est ou qui seraient sur le point de partir. Les nouvelles sont contradictoires et personne n'a l'air d'être bien au courant de ce qui s'est passé. Le motif invoqué est toujours le même : impôt trouvé trop lourd, corvées que l'on n'aime pas à faire, les kebar de tribu pilleraient les simples particuliers en doublant ou triplant les impôts qu'ils ont à percevoir ; ils ne se plaignent pas de leurs Caïds mais seulement de leurs kebar de fraction. Il y a déjà aux environs de Ghdamès un certain nombre de Chambba dissidents depuis un an ou 18 mois (ils sont actuellement à Timfouchay), et ce sont ces gens que les dissidents nouveaux dont on me parle iraient probablement rejoindre.

Dans l'après-midi le Caïd Hakkoum lui-même arrive, accompagné de quelques hommes et de trois cavaliers du Maghzen à méhari d'Ouargla. Il vient me faire visite et aussi s'occuper des dissidents sus-indiqués. Aussitôt son arrivée un palabre interminable a lieu et, en fin de compte, il est à peu près prouvé que nulle tente n'est partie mais que quelques-unes sont dans l'intention de décamper ; en conséquence le Caïd enverra les maghzenis pour les sermonner et au besoin les arrêter avant leur fuite, à moins que leur kebir, dont le frère est ici, ne s'engage à les maintenir sans aide.

Les hommes du Maghzen emporteront mon courrier. Les chameaux se sont reposés et ont abondamment bu ; j'ai acheté ici deux méhara de rechange, mais il y a peu de choix, tous les

troupeaux des Chambba sont atteints d'une épidémie de gale qui, depuis trois mois, a été très meurtrière et qui a laissé en fort mauvais état ceux des animaux épargnés. Mon demi-sang Ben Becice nous a rejoint aujourd'hui comme c'était convenu.

4 Avril. — Avant le départ, assez longue séance d'adieux du Caïd, des maghzenis et des Chambba présents. Toute la journée a été très fatigante, très chaude, à cause du chihili de S-O qui n'a cessé de souffler et de soulever des flots de sable. La mission se dirige directement vers le puits du Ghourd El-Khelal (Hassi El-Gassi) d'abord parce qu'il est intéressant de fixer sur la carte ce point d'eau nouveau, et aussi parce que j'ai l'espoir — si le temps veut bien le permettre et que la chaleur ne vienne pas à trop s'accroître — de rejoindre directement Mouilah-Maâtallah à travers l'erg et à partir de Hassi El-Gassi.

En quittant la cuvette-ouad de Hassi Ben-Nemel, notre route nous fait monter sur des gnater A, d'abord rugueux, composés de calcaires durs à forme de poudingue. Nous avons bientôt en vue, à gauche, les oghroud de Bou-Seroual et, à droite, ceux d'El-Mâlah et de Bou-Mâza, puis, un peu plus tard et toujours à droite, dans le S-O, le sommet du Ghourd Djeribïa.

En B nous sommes dans une dépression, couverte de très petites dunes et de nebka, qui n'est que la continuation de l'Ouad Mâlah, encombré de sable et bordé de lignes de petits mornes, R R, vestiges de son ancienne berge. Plus loin, en C, petits mamelons à sommet de grès botryoïde grossier; auxquels succède une région D recouverte d'une multitude de petits siouf qui s'entrecroisent comme un filet à très grandes mailles où les lignes de sable dessinent un mince réseau en saillie sur le sol. Cette zone arénacée appartient au système des Oghroud El-Mâlah et du Ghourd El-Kelba, ce dernier tout près de nous à gauche, et les relie entre eux plus ou moins obscurément. A la suite de ces rides insignifiantes survient un grand feidj G, à sol de nebka plan, dont nous suivons la bordure N-O; ce feidj va rejoindre les oghroud situés à l'Est du Ghourd Bou-Mâza. Nous traversons ensuite une petite chaîne K qui sert de bordure Sud au feidj G, et nous avançons, aussitôt après, sur le reg d'un grand feidj Z où nous campons. Au loin, au S-O, se dessine la ligne de bordure Sud de ce feidj.

En vue dans le S-E les Oghroud Fowar et Derdaz; et dans le N-O le Ghourd Djeribâ.

5 Avril. — Nous marchons sur le feidj Z, ou plutôt la plaine Z, dont le sol est de reg tacheté de quelques plaques de nebka. Cà et là quelques affleurements de grès grossier grisâtre et des affleurements de calcaires durs. En B petit monticule isolé, dominant la plaine de quelques mètres seulement, grès dur nu, mélangé d'affleurements de calcaire dur. Une ligne sinueuse de dunes, P P, qui serpentait à notre droite, s'incurve subitement vers l'Est et vient ainsi fermer le feidj sur notre chemin, nous la traversons en un point où, s'amincissant, elle ne comporte qu'un seul sif de très facile accès. Ce sif nous livre passage sur un feidj C, à sol de nebka et couvert de végétation, que domine à l'Ouest le Ghourd En-Naga, ce ghourd forme un des éperons de la chaîne S que nous entamons bientôt après. La chaîne P P est composée de siouf de petite taille et amoncelés sans ordre ni direction. La chaîne S S se poursuit à notre gauche et à notre droite et, dans le N-O, elle va se relier au Ghourd Bou-Retmaïa. Nous sommes ici dans la région couverte d'amas confus de sable qui précède au Nord les trois draâs des Slassel Dhânoune.

Après avoir traversé la chaîne S la mission marche sur une plaine D, fermée de toutes parts — à ce qu'il semble du moins — mais certainement fermée au N-O par des siouf de petite dimension. Peut-être est-elle ouverte, sur une faible largeur, dans sa partie E ou E-S-E mais le mirage empêche de trancher nettement la question.

Le sol de la plaine D est surtout de la nebka mélangée de reg fin, avec de rares et petits affleurements de grès grossier grisâtre.

En E nous quittons la plaine pour entrer dans une région de sables constituée par des parties planes de nebka en cuvettes séparées par des siouf nombreux, peu élevés, très espacés et sans aucune direction générale fixe. Dans cette chaîne apparaissent, pour la première fois, le Had et le Sbott, c'est leur limite N. sur notre itinéraire actuel.

Aucun des oghroud rencontrés jusqu'ici n'a dépassé 70 mètres de hauteur et la généralité des pitons de sable n'a guère que 50 mètres, les Siouf ne comptant que de 8 à 15 mètres.

Nous campons dans une cuvette allongée, à végétation très verte et très florissante, à petite distance et au N du Ghourd Bel-Gamra. Un de nos chasseurs, Miloud-Ben-Amara, ne rentre pas; il est probable qu'il se sera égaré et qu'il attendra le jour pour recouper et suivre nos traces, je n'ai du reste aucune inquiétude sur son compte, cet homme connaissant fort bien le puits auquel nous nous rendons.

6 Avril. — Après avoir traversé la cuvette sur le bord de laquelle nous étions campés — et qui ne compte qu'une largeur de 2.000 à 2.500 mètres — nous marchons à nouveau dans la chaîne que nous parcourions hier et que domine le petit piton nommé Ghourd Bel-Gamra, du nom d'un Chambbi qui est venu estiver plusieurs fois avec ses tentes dans son voisinage. Une marche de près de 8 kilomètres dans les siouf nous conduit à la limite Sud de la chaîne, à laquelle succède un grand feidj — le Feidj Dhamrane n° 3 — ce feidj pourrait prendre ici plutôt le nom de gassi car son sol est ferme et composé de reg et de roches qui apparaissent sous forme d'affleurements de calcaires gris compacts et de quelques affleurements de grès. Sur le bord Sud de ce feidj se trouve Hassi El-Gassi, puits auprès duquel nous campons.

Hassi El-Gassi est situé dans une petite cuvette plate, bordée au Sud par des dunes; cette cuvette est hérissée de petits gouiret d'érosion constitués par du gypse très vacuolaire et cellulaire, concrétionné (échantillon n° 303).

Le sol de la cuvette est de même nature, c'est-à-dire de gypse, cette roche repose sur des grès jaunes tendres : grès jaune à gros grains irrégulièrement calibrés (échantillon n° 301), dont le forage du puits me permet de constater la présence. Enfin, au fond du puits (à 21 mètres au-dessous du niveau du sol) on trouve une couche de graviers mélangés de petits rognons durs : Grès à éléments grossiers — petit gravier — (échantillon n° 302). C'est là la couche qui contient la nappe aquifère. Les gouiret de gypse de la cuvette sont légèrement tronconiques, ils ont de 2 mètres à 2 mètres 50 de hauteur, sur un diamètre qui, à leur base, varie entre 2 et 4 mètres. Ils sont fort irréguliers, usés, déchiquetés, fendillés, érodés et s'effritent sous les influences atmosphériques. Non loin d'ici — à 2 kilomètres au

S-O — dans une cuvette de même nature, et qui n'est que la tête de celle dont nous occupons la bordure, on constate l'existence de très anciens puits, aujourd'hui comblés, et dont le forage est attribué par les indigènes aux *Hameyanes*.

A notre campement se trouvent deux puits récents, l'un à 20 mètres des tentes et le second à 800 mètres au S-O. Tous deux sont dans les mêmes conditions et également remblayés d'un peu de sable. Je fais, dès l'arrivée, procéder au curage du plus rapproché de nous. D'après mon mesurage, comparé aux données de ceux de mes Chambba qui connaissent ce puits pour avoir participé à son forage, nous n'avons guère à enlever qu'une épaisseur de 50 à 60 centimètres de sable au fond. L'orifice supérieur du puits est flanqué de deux piliers réunis par une traverse pour permettre l'emploi d'une poulie; cet orifice a 80 centimètres de diamètre, mais le diamètre du fond du puits est de beaucoup supérieur, la couche de gravier de l'échantillon n° 302 s'étant éboulée lors du forage par suite de l'arrivée et de l'extraction de l'eau. Ces dispositions font que le volume de sable à retirer est beaucoup plus considérable que nous ne l'avions supposé tout d'abord, et que par suite le curage nécessite un travail assez long et assez pénible pour occuper tous les hommes pendant le reste de la journée.

Hassi El-Gassi ou Hassi El-Khelal est ce puits dont j'avais déjà parlé à l'appendice *puits* de mon précédent rapport (1). C'est un de ceux que les Chambba avaient forés au printemps de 1895 afin de pouvoir utiliser la végétation superbe de la région; ceux d'El-Aziba, du Ghourd Zina et du Ghourd Zotti avaient été forés à la même époque et pour la même raison. A ce moment-là, en effet, tous les environs de Ouargla et aussi toute la région fort loin au Sud de cette ville étaient dépourvus de végétation, et il fallait à tout prix pourvoir à la nourriture des nombreux troupeaux de chameaux des Chambba.

J'ai déjà dit que je caressais l'idée de faire ici ma provision d'eau pour marcher ensuite directement vers Mouilah-Maattallah afin d'éviter Aïn Taïba où la chaleur est très forte et l'abreuvement extrêmement pénible, et qui de plus m'est connu depuis longtemps. J'avise El-Hadj — mon chef de convoi — de ce projet et

(1) Dans le *Grand Erg*, mes itinéraires sahariens de décembre 1895 à mars 1896. F. FOUREAU, page 82.

je vois de suite qu'il hésite à prendre la responsabilité de suivre mon programme point par point; je l'engage pourtant à réfléchir à cette proposition jusqu'à demain car la direction que je préconise présente de grands avantages. Sur la route que je voudrais suivre il n'y a point de gassis qui puissent nous conduire directement sans fermetures, ils sont tous plus ou moins obstrués de dunes et de seuils, pendant les deux premiers jours de route au moins et cela au milieu d'un erg difficile. Il nous faudrait donc suivre l'oudje jusque vers la bordure occidentale du Gassi Touil, c'est-à-dire faire du Sud-Est pendant assez longtemps, ce qui allongerait sensiblement la route.

Décidément les voyages d'été sont singulièrement plus difficiles que ceux d'hiver en ce pays; pendant les mois froids on peut demander aux chameaux 10 jours, 15 jours et même davantage de marche sans boire, à condition toutefois qu'ils soient assurés de trouver à peu près chaque jour une nourriture *verte* suffisamment abondante. Actuellement, au contraire, après trois jours de marche sans eau, les animaux n'en peuvent déjà plus et l'explorateur devient l'esclave de son convoi.

Le chasseur Miloud nous a rejoint aujourd'hui; il avait poursuivi du gibier hier fort tard et n'ayant pu, dans la nuit, retrouver notre campement, il s'est dès le matin dirigé en chassant vers le puits.

7 Avril. — Séjour. Les chameaux ont très abondamment bu et tous les tonneaux et les outres sont pleins, nous serons donc parés à partir demain matin.

On me signale comme ayant eu lieu ce dernier hiver les deux ghezis suivants : Embarek-Ben-El-Haïb avec une cinquantaine de cavaliers s'est rendu chez les Azdjer, sous le prétexte de faire la paix avec eux, à la suite du ghezi de l'année précédente; il a profité de ce déplacement pour faire une importante prise de chameaux et de butin sur les tribus à l'Est de Ghdamès. En second lieu un autre parti de dissidents de l'Ouest s'est porté en plein Sud et a enlevé de nombreux animaux aux Issakka-maren; mais ces derniers en nombre leur ont appuyé une vigoureuse poursuite, ont non seulement repris leurs chameaux, mais aussi tous les méhara du ghezi si bien que les gens qui le composaient n'ont dû leur salut qu'à la fuite et n'ont pu con-

server *qu'un seul chameau* sur lequel ils ont chargé les outres d'eau indispensables.

El-Hadj me déclare que réellement il ne peut prendre la responsabilité d'une marche actuelle à travers l'erg ; « le jour, me dit-il, je pourrais parfaitement guider directement la mission vers Mouilah, mais la nuit je ne voudrais pas m'en charger, ne connaissant pas suffisamment cette partie de l'erg. Or en cette saison les chameaux ne pourraient supporter les six ou sept étapes à faire sans eau qu'en marchant la nuit et en se reposant le jour, et encore je ne suis pas sûr que tous arriveraient à Mouilah, car nos animaux sont maigres, sortent d'une épidémie de gale dont la plupart ne sont pas guéris, plusieurs d'entre eux sont de provenance *tellienne*, puisqu'ils ont été achetés à Biskra, et ces chameaux supportent très mal la soif et la marche dans les sables auxquels ils ne sont pas habitués... » Nous voilà donc forcés de passer encore une fois à Aïn Taïba déjà si souvent vu par moi et de reprendre le medjebed classique d'El-Bïodh sur lequel je marcherais sans guide le jour ou la nuit, alors qu'il m'aurait été si agréable de tracer une route nouvelle au milieu de cette attirante et dangereuse région de l'erg ; c'est, hélas, la faute de l'été et du soleil.

Le soir, très vive alerte, à cause d'une des sentinelles qui prétend avoir entendu siffler ; or chacun sait que tous les sahariens sifflent dans leurs surprises nocturnes au moment précis où ils doivent attaquer afin que le mouvement soit simultané pour tous les assaillants ; mais ce sifflement précède immédiatement l'attaque, l'ennemi ne laisse jamais s'écouler un certain temps entre ce signal et le combat, et l'un et l'autre sont simultanés sans cela il aurait ainsi mis l'ennemi sur ses gardes ; c'est là ce que je m'efforce de démontrer à ceux des hommes qui reviennent de faire une ronde autour du camp et qui n'ont rien rencontré. Comme beaucoup de mes Chambba ont entendu les sifflements et qu'ils ne trouvent âme qui vive, il leur faut une explication et, d'un commun accord, tout le monde déclare que ce sont des *revenants*.

Pour appuyer cette hypothèse — qui me trouve fort incrédule — un de mes hommes entame une longue histoire dont le résumé est celui-ci : Une nuit dans l'erg, pendant qu'il suivait, au clair de la lune, la trace d'une antilope blessée, il a reçu un

coup de feu d'un revenant! après cela il faut tirer l'échelle et renoncer à l'espoir de ramener les sahariens à des idées plus saines.

8 Avril. — Nous passons au second puits récent que j'ai indiqué plus haut; un peu plus loin, en A et en B gisent les orifices des puits anciens comblés dont il a été question ci-dessus. Autour de celui situé en B nous recueillons de nombreuses coquilles de *Cardium edule* (échantillon n° 304) des débris de très anciennes poteries fortement rongées et usées. Un seul sif sépare les puits A et B et cette ride de sable est certainement postérieure au forage de ces points d'eau. La chaîne Q, dont ce sif fait partie, est réduite à une très faible épaisseur, au point où nous passons, à cause de la présence de la cuvette C, incomplètement fermée, qui s'étend dans son milieu, et sur laquelle nous avançons, foulant un sol facile de reg et de nebka. La cuvette C, comme celles situées à sa droite et à sa gauche, est comprise dans la chaîne septentrionale des Slassel Dhânoune qui du reste est très confuse sur notre itinéraire et s'éparpille en innombrables ramifications.

En K, nous abordons le Feidj Dhamrane n° 2 sur un beau reg plan; en vue à droite le Ghourd Et-Thyr, dans la chaîne centrale D, et, beaucoup plus loin, le Ghourd Khelal sur la bordure de l'oudje devant nous.

Après le feidj susdit, la mission traverse la chaîne D ou chaîne centrale des Slassel Dhânoune. Cette ride de sable n'a guère, ici, que 4000 mètres d'épaisseur mais elle est relativement compacte et pour cette raison un peu difficile. Le Feidj Dhamrane n° 1 lui succède; nous le franchissons et nous entrons, en F, dans l'Oudje Nord de l'erg, en terrain de dunes difficiles sur lesquelles nous marchons pendant une quinzaine de kilomètres pour aller camper au pied Nord d'un grand Ghourd R qui domine les masses voisines. Depuis F, sur notre trajet, il n'a été rencontré que deux feidjs de petite dimension, les feidjs Y et Z; le feidj Y a sa tête Ouest au pied du Ghourd Khelal, après lequel il va peut-être rejoindre le grand Feidj Oghroud-Torba avec ou sans interruption de seuils de petites dunes, ce que nous ne pouvons voir de notre ligne de marche. Quant au feidj Z c'est une cuvette plate, presque circulaire, entièrement fermée.

L'oudje est sec et les plantes y sont mortes; seules les pluies relativement abondantes du mois dernier sont tombées sur cette région, comme nous le constatons; mais elle n'a reçu aucune pluie ni dans l'été, ni dans l'automne, ni dans l'hiver dernier.

En partant d'Hassi El-Gassi, j'ai choisi, pour gagner Aïn Taïba, un itinéraire dans l'Est du Khelal parce que cette route est nouvelle et n'a jamais été parcourue, tandis que par l'Ouest du Khelal j'aurais très vite rejoint une de mes anciennes lignes de marche.

D'après ce que me dit Kaddour-Ben-Lakhdar — celui qui me guide dans cette région qui lui est très familière — il existerait une ligne presque ininterrompue de dépressions à fond de gypse venant du Feidj El-Alenda (*celui au S-O d'Aïn Taïba et non pas celui du medjebed vers El-Biodh*) passant aux Oghroud Torba, à l'Ouest et au Nord, puis à la cuvette à l'Ouest du Khelal (signalée par moi dans mon rapport de 1890), joignant ensuite Hassi El-Gassi et enfin aboutissant au Ghourd Zina. Je me demande s'il ne faudrait pas voir là une sorte de rivière qui autrefois recevait les eaux de l'Ouad Ben-Abbou pour les porter à l'Igharghar? Le cours de cette rivière serait obstrué par les sables en beaucoup de points, surtout en amont mais l'hypothèse me semble admissible. De même il semble que les eaux du Maâder rejoignent l'Igharghar, par le Feidj Djokrane, les dépressions voisines de Ghourd Oulad-Yaïch et les Ouadi de Mjeïra, de Ben-Nemel etc...

II

LE MEDJEBED DE L'ERG

9 Avril. — Route entière dans un erg difficile que coupent quelques cuvettes plus ou moins libres de siouf. Dans les cuvettes A et B, je constate la présence d'affleurements de calcaires travertins très vacuolaires. Des débris de poteries anciennes et quelques silex taillés sont aussi recueillis aux mêmes points. Dans la cuvette B les affleurements de travertins sont peu nombreux et petits et se présentent sous la forme de mamelons minuscules. Ils sont accompagnés d'affleurements de gypse aussi en mamelons et j'y recueille en outre des coquilles de *Planorbis* et de *Succinea* (échantillon n° 305). Sur l'un de ces petits mamelons de gypse s'élèvent deux tombes très anciennes signalées par de petits amas de pierres posées en désordre les unes sur les autres.

Le B se nomme Dayet Ed-Dhamrane à cause de l'abondance de cette plante sur sa surface.

Nous arrivons, assez péniblement, à Aïn Taïba dont l'approche de ce côté-ci (le N-E) est loin d'être commode, et nous y installons notre campement au sommet du grand sif qui sépare les deux cratères.

J'avais fait, au préalable, éclairer le point d'eau par quelques schouaf. Nous constatons après eux, en arrivant, la présence, dans l'entonnoir qui entoure la source, de traces d'hommes et de chameaux qui ne datent guère que de la veille; il a passé ici cinq hommes et deux enfants dont une fille; de prime abord les Chambba pensent que ce sont les traces d'une petite caravane de Zoua venus d'In-Sâlah et gagnant notre Sahara, mais après examen minutieux et surtout après le rapport des hommes rentrant de la

chasse ou de la garde des chameaux, il est prouvé que ces gens venus du N-O pour boire à l'Aïn, se sont acheminés de même vers le N-O en quittant la source, ce sont donc très probablement des Chambba qui, campés au milieu des pâturages vers Ghourd Oulad-Yaïch ou au delà de Ghourd Maâmmar, ont abreuvé ici leurs troupeaux.

La végétation verte et nouvelle, chez les Chambba, est, en effet, actuellement confinée dans le S-O de Ouargla, aussi toutes les tentes sont-elles éparpillées dans cette région, depuis la hauteur du Gour Krîma et du Gour Gandouz limite N-E de la très belle végétation jeune (*l'Acheub*).

10 Avril. — Séjour. Le vieux Ben-Becice s'entretient longuement avec moi et se croit dans l'obligation de me donner quantité de conseils sur la façon d'agir chez les Touareg. Au fond je ne lui en veux pas beaucoup car sa manière de voir à ce sujet est absolument la mienne et peut se résumer ainsi : *se méfier toujours et de tous les Touareg quels qu'ils soient*. Il est même étonnant de voir cet homme s'exprimer ainsi car il est bien plus Targui que Chambbi et il a toujours vécu avec les premiers.

On a abreuvé tous les chameaux, tant dans la matinée que dans l'après-midi, les tonneaux et les outres ont été remplis. Si le temps se maintient à une température possible nous voyagerons le jour, sinon il deviendra indispensable de marcher seulement pendant la nuit. Nous sommes actuellement dans un régime de vents de la direction Nord dont le souffle frais est le bienvenu en ce pays et à cette époque de l'année où le soleil déjà très élevé frappe violemment de ses rayons implacables. Si malheureusement le baromètre se met à baisser les vents tourneront au Sud et alors la traversée de l'erg deviendra affreusement pénible.

L'erg n'a reçu, ici, que la pluie du 16 mars, pluie générale qui est tombée à Biskra, à Ouargla, à El-Oued et sur toute la région de l'erg. Nous constatons au campement une épaisseur de sable humide d'une vingtaine de centimètres; la chute d'eau a dû être violente car les traces fraîches de rigoles se déversant dans la mare sont encore très visibles tant sur les parois inférieures de l'entonnoir que sur le terre-plein qui entoure le bahar.

Le petit gassi situé au N-N-O d'Aïn Taïba, et que j'ai indiqué

sur mes cartes antérieures, rejoint directement la hamada au Nord sur laquelle il débouche. Son bord Est est limité par le draâ des Oghroud Torba dont ces derniers forment l'éperon extrême au N-E sur la plaine ; son bord Ouest est formé par une chaîne dépendante de l'erg et qui se termine sur la hamada par le Ghourd Maâmmar.

11 Avril. — Départ matinal. Dès que nous avons escaladé les siouf qui protègent et masquent l'Aïn au Sud, nous marchons sur le petit feidj plan A, Feidj El-Alenda, que nous suivons sur toute sa longueur. Un seuil de dunes assez faciles succède à ce feidj et leur traversée de 2,500 mètres environ nous permet de gagner le petit feidj B à sol absolument plan de nebka nue ; ce feidj B n'est séparé du feidj M — sur lequel nous marchons aussitôt après — que par une seule ride de sable. Le feidj B est la tête commune du Feidj El-Beïda et du Gassi El-Méjna, il n'est même séparé de ce dernier que par une ligne de dunes Z peu importantes ; en somme si la chaîne de fermeture Nord n'existait pas, ces deux couloirs — le Feidj El-Beïda et le Gassi El-Méjna — qui courent parallèlement depuis une assez longue distance, viendraient se confondre et se terminer ensemble dans le feidj M. Le gassi El-Méjna (1) doit donc remonter plus au Nord que ne l'indiquaient mes précédentes cartes (dessinées par renseignements pour ce gassi du reste).

Après avoir traversé la chaîne Z', assez difficile, nous abordons le Feidj El-Beïda où se voient par places les sentiers du medjbed. Son sol est en général du reg moyen semé de quelques plaques très restreintes de sable très fin couvert de Neci. On traverse quelques affleurements de calcaires grossiers gréseux, vacuolaires ; poudingues de quartz à ciment calcaire, le tout en débris affleurant et en place. Le Neci est sec mais on trouve du Had vert, même dans le feidj. Recueilli sur la route quelques silex taillés peu nombreux et des débris de poteries.

Nous campons un peu au Nord du point où nous nous étions arrêtés en rentrant le 8 mai 1895 au matin.

Le vent a tourné et tout le jour il a soufflé faiblement du S-E tempérant un peu la chaleur déjà forte.

(1) *Méjna* veut dire, en arabe, *le lieu où poussent les truffes.*

12 Avril. — La route se poursuit sur le Feidj El-Beïda, et nous amène, en A, au point de notre campement du 8 mai 1895 (1), à partir de là le sol de la tête Sud du feidj comporte d'assez nombreuses touffes de Ghessal d'un beau vert sombre presque noir, plante qui fait les délices des chameaux élevés chez les Touareg mais absolument dédaignée des animaux originaires du pays des Chambba.

En B nous en avons terminé avec le Feidj El-Beïda et nous abordons un seuil de dunes difficiles dont l'épaisseur n'est heureusement que de trois kilomètres. Dans ce teniet nous avons recueilli les débris d'un petit bloc d'une roche évidemment apportée par les hommes, *Gneiss avec mica blanc* (échantillon n° 342).

A sa sortie Sud, ce teniet nous fait déboucher dans un petit feidj K, coupé en deux par un seul sif pour ainsi dire linéaire; c'est le Feidj El-Halma, sorte de couloir étroit et qui à proprement parler n'est qu'un golfe du Gassi Er-Ghessal dont il n'est séparé que par une seule ride de sable insignifiante. Nous franchissons cette ride et nous nous trouvons, en D, sur le Gassi Er-Ghessal. Ce grand couloir, un peu au Nord du point où nous l'atteignons, se sépare en deux branches; l'une majeure qui file vers le N¹/₄-N-E et se poursuit au loin, l'autre mineure forme un feidj allongé et étroit, le feidj C, qui, se prolongeant au Nord jusqu'à la hauteur du point K, du 11 avril, (dans l'Est du Ghourd Et-Tenia) est fermé à cette latitude par une chaîne peu épaisse et peu importante qui le sépare de la tête Nord du Feidj El-Beïda d'une part, et par des siouf moyens du Feidj El-Khâdem, d'autre part. Ce feidj C comporte l'une des branches du medjebed qui, venant d'Aïn Taïba en passant par le Feidj El-Khâdem, se confond avec le medjebed principal dans le Gassi Er-Ghessal, au point D, où nous sommes.

En D, nous avons par notre travers, à l'Ouest, l'essai de puits fait autrefois par Bou-Khachba dans le Gassi El-Méjna, dont nous ne sommes toujours séparés que par un seul draâ.

Nous campons sur la bordure Ouest du Gassi Er-Ghessal à une vingtaine de kilomètres au Sud du point D. La largeur du Gassi est ici de neuf kilomètres, son sol est de reg gros et dur,

(1) A cette époque je ne voyageais que la nuit à cause de la température très élevée, et de l'assoiement de mes chameaux.

en général, avec des affleurements de poudingue de calcaire gréseux. Beaucoup de quartz roulé et quelques rares fragments de schiste noirâtre amenés jadis par les eaux. Débris de roches roulées non encore déterminées (échantillon n° 343).

Le mirage est resté très intense tout le jour, malgré un peu de brume, et la chaleur a été très forte avec des vents de S-E. Au moment du coucher du soleil, nous voyons arriver au loin une antilope blessée, dix ou douze de mes hommes s'élançant aussitôt et, avec force vociférations, ils la poussent jusqu'au camp même où un coup de feu termine ses angoisses et son affolement. Cet animal, qui traversait le gassi, venait du draâ qui lui sert de rive Est où Mohamed-Bel-Kheit, un de mes chasseurs, lui avait servi une balle. Mohamed ne rentre que longtemps après supposant bien sa bête perdue et ne se doutant guère qu'elle allait nous servir de plat de résistance.

13 Avril. — Départ sur le Gassi Er-Ghessal en longeant sa bordure Ouest. Derrière cette bordure, à l'Ouest — et séparant le Gassi Er-Ghessal du Gassi El-Méjna — se trouve un feidj A A qui vient se terminer, au Nord, un peu au Sud de notre campement d'hier soir; au Sud ce feidj se prolonge jusqu'au Gassi Er-Ghessal avec lequel il se confond à la hauteur du promontoire avancé, E E, de dunes de faible hauteur, agglomération qui se nomme Gheridât El-Biodh. Nous coupons cette ligne E E par un teniet O, très facile, et composé d'un seul sif récent qui recouvre les sentiers du medjebed parfaitement visibles des deux côtés de l'obstacle. Ce passage nous évite un grand détour qui nous aurait forcé à doubler la pointe des Gheridât El-Biodh. Après avoir cheminé pendant quelques kilomètres sur le feidj A nous traversons en biais le Gassi Er-Ghessal qui va s'encombrer de lignes de siouf à 15 kilomètres dans notre S-S-O pour se rouvrir du reste presque aussitôt. La route nous fait ensuite franchir, en C, le Teniet El-Begra, col très facile de la chaîne S qui sépare le Gassi Er-Ghessal du Gassi El-Adham dans lequel nous entrons en C. Le Teniet El-Begra se compose seulement de quelques siouf sans importance qui ferment au Sud un golfe accentué de la chaîne S, golfe ouvert vers le Nord.

Depuis dix heures du matin nous sommes assaillis par un vent violent de S-O qui souffle en tempête, ce vent est brûlant et

soulève d'énormes masses de sable, ses rafales sont si violentes qu'elles poussent les chameaux en les faisant trébucher et parfois tomber. La journée de marche est, comme bien on le pense, extrêmement fatigante. Nous campons, au milieu des tourbillons, tout près de la tête Nord du Ghourd El-Mousta et sur son flanc oriental. Les chameaux sont extrêmement affaiblis et déjà tellement altérés qu'ils refusent de prendre aucune nourriture. Nous sommes encore très au Nord du point où nous avons campé à la fin de la troisième étape après l'Aïn, en mai 1895, et par conséquent il nous reste deux fortes journées de route pour atteindre El-Biodh; je me demande — et mon chef de convoi se pose la même question — comment nos animaux vont supporter ces 48 heures sans eau, avec un pareil temps qu'une baisse barométrique accentuée indique comme devant être d'assez longue durée.

Le Ghourd El-Mousta ou Draâ El-Mousta, où nous campons, est une petite chaîne séparée ou, si l'on veut, un îlot isolé au milieu du Gassi El-Adham. Le Gassi El-Adham — dont la tête Nord est très éloignée de nous — est bordé à l'Est, à notre hauteur, par une chaîne qu'il est impossible de placer à l'échelle sur la carte, les visées étant absolument interdites avec une semblable tempête; c'est à peine si on aperçoit, dans une accalmie, ou entre deux rafales, le sommet des oghroud de la dite chaîne.

Ma tente a été deux fois jetée à terre avant le coucher du soleil, le moment si avidement attendu où d'ordinaire s'apaise le chihili.

14 Avril. — La route se poursuit tout entière sur le Gassi El-Adham dont nous rejoignons, en A, la bordure Est pour ne plus la quitter jusqu'au campement du soir qui se trouve situé au pied du Draâ El-Mkhottâ au Nord du Teniet Chadi. Route très longue et tout entière insupportable à cause de l'effroyable chihili qui ne cesse pas un instant; il est entièrement impossible de se figurer ce que peut être une marche dans ces conditions quand on n'a pas vu soi-même et rien ne peut rendre le spectacle auquel on assiste et les souffrances qui en découlent. Nul ne peut ouvrir les yeux, les entr'ouvrir est déjà un supplice, et les paupières à peine relevées doivent être instantanément rabaisées,

surtout avec le vent presque debout, ce qui est le cas pour nous. L'ouragan forme et pousse sur le sol du gassi de longs ruisseaux de sable qui file avec une extrême vitesse donnant absolument l'illusion d'un torrent liquide. Les chameaux vus dans ces conditions et dans ce milieu sont véritablement fantastiques, la partie inférieure de leurs membres disparaît entièrement dans le flot mouvant, et le corps semble flotter, suspendu. C'est inouï comme vision et comme chaos; surtout si l'on y joint la silhouette des cavaliers qui, complètement enveloppés, tête comprise, dans leurs longs burnous, prennent l'aspect de fantômes. On souffre évidemment beaucoup, et, dans un semblable cas, mais dans tout autre lieu, n'importe quelle caravane camperait pour attendre une embellie; pour nous il ne peut être question d'arrêt : l'eau est loin, il faut l'atteindre, les chameaux ont soif.

La caravane bien poussée par les méhara fait, malgré ce temps, plus de 50 kilomètres. La chaleur est très forte et pourtant, dans la brume lourde qui nous enveloppe, le soleil ne se montre que comme un grand disque de métal blanc sans aucun rayonnement, ce qui donne à la lumière un ton blafard et terne bien en harmonie avec la tempête qui nous entoure et nous crible de ses graviers. A l'arrivée, aussitôt la tente établie, je me vois dans l'obligation de la jeter à terre sans tarder, sans cette précaution elle serait emportée; et comme, par extraordinaire, le vent continue à faire rage la nuit, on replie la tente définitivement.

Dès le matin l'air était si chargé d'électricité (fait constant pendant le chihili) de même que tous les objets qui nous entouraient, que nous tirions de ma tente, simplement en la frottant, de longues et larges étincelles et pourtant ma tente est en toile.

15 Avril. — Le matin le vent tourne au N-O et souffle doucement, mais tout est embrumé, malgré ce calme relatif, comme si nous nous trouvions au milieu d'un épais brouillard; impossible de voir quoi que ce soit à 500 mètres. Silex taillés de la bordure Ouest du Draâ El-Mkhottâ avant le Teniet Chadi (échantillon n° 337).

La caravane suit le pied du Draâ El-Mkhottâ jusqu'à l'ouverture de la chaîne qui nous permet d'entrer dans la petite plaine qui contient le medjebed et le mène au pied Nord du

Teniet Chadi. Nous franchissons ce teniet, dont les dunes d'entrée sont élevées et difficiles, de même du reste que le grand sif de descente Sud, c'est le dernier mauvais passage et il nous conduit sur le plateau rocheux qui domine la vallée d'El-Bïodh. Le campement est établi à El-Bïodh, que j'avais au préalable fait éclairer par quatre hommes montés, et où nous ne trouvons âme qui vive.

On procède, aussitôt l'arrivée, à l'abreuvement des chameaux dont la soif est extrême et qui absorbent des quantités énormes de liquide.

Le vent, qui avait grandi à mesure que le jour s'avancait, reste très fort jusqu'à la nuit.

16 et 17 Avril. — Séjour. J'avais d'abord décidé de ne rester qu'un jour plein à El-Bïodh mais j'ai été pris dans la nuit du 16 au 17 d'étouffements violents et de palpitations de cœur qui m'ont entraîné à retarder le départ d'un jour.

Nous procédons à la réunion des membres du malheureux Ben-Neçib (1), plus ou moins éparpillés par les chacals, et mes hommes ensevelissent ses restes suivant le rite musulman sur une petite pente de reg ferme à 150 mètres au S-E du puits. Les pieds sont intacts et pour ainsi dire momifiés, de même le corps, la tête, le tronc, etc., seulement les bras et les jambes étaient détachés.

On abreuve une seconde fois les chameaux dans la journée du 16, l'eau est très salée et désaltère peu ceux qui en font usage. Tout le jour le vent est excessivement violent mais relativement frais puisqu'il vient du N-O. Il ensevelit tout sous des flots de sable, et menace à chaque instant de renverser la tente que l'on ne maintient debout qu'au prix des plus grands efforts et que grâce à un travail incessant. Il est permis là de se rendre compte de la formation des dunes : la tente est un obstacle à la marche du sable, aussi au vent de la tente il se forme une dune, sous le vent de la tente une cuve et de chaque côté de la tente se creuse un sillon. De même chaque caisse, chaque ballot de bagage, suivant son orientation, donne lieu à une cuvette et à une

(1) Ben-Neçib est celui de mes hommes d'escorte qui a été tué le 4 mai 1895 par le ghezi rencontré à El-Bïodh. (Voir mon rapport de mission d'octobre 94 à mai 95, page 141.)

petite dune ; ce travail, qui se fait très rapidement, disparaîtra naturellement aussitôt après l'enlèvement de l'obstacle qui lui a donné naissance et sous le premier souffle de vent.

La journée du 17 est relativement froide, il a dû pleuvoir au Nord et nous en subissons ici l'heureux contre-coup. C'est en effet une sensation délicieuse que de pouvoir respirer à l'aise après les journées brûlantes que nous avons eues à supporter.

III

AU SUD DE L'ERG

18 Avril. — La marche se poursuit dans l'erg jusqu'au Sif El-Khaddadj qui marque la fin du massif de sable et l'entrée dans le grand estuaire de l'Ouad Tarfa; le medjebed côtoye les dunes au milieu des hautes touffes des tamarix plus ou moins secs et misérables qui couronnent les buttes dont est jonché l'estuaire. Nous traversons ensuite le remarquable atelier de silex taillés que j'ai déjà signalé, au point où le ravin de Tadjentourt vient se confondre avec l'estuaire, je recueille quelques nouveaux spécimens : des débris de poteries anciennes et des pointes de flèches très remarquables comme taille (échantillon n° 306).

Le medjebed remonte ensuite l'Ouad Tadjentourt, dans lequel la végétation est rare et entièrement sèche, et nous allons camper, dans ce même ouad, un peu en amont de mon campement du 14 novembre 1894. Je serai sobre de renseignements topographiques dans cette région, parce que je les ai déjà donnés dans des voyages antérieurs.

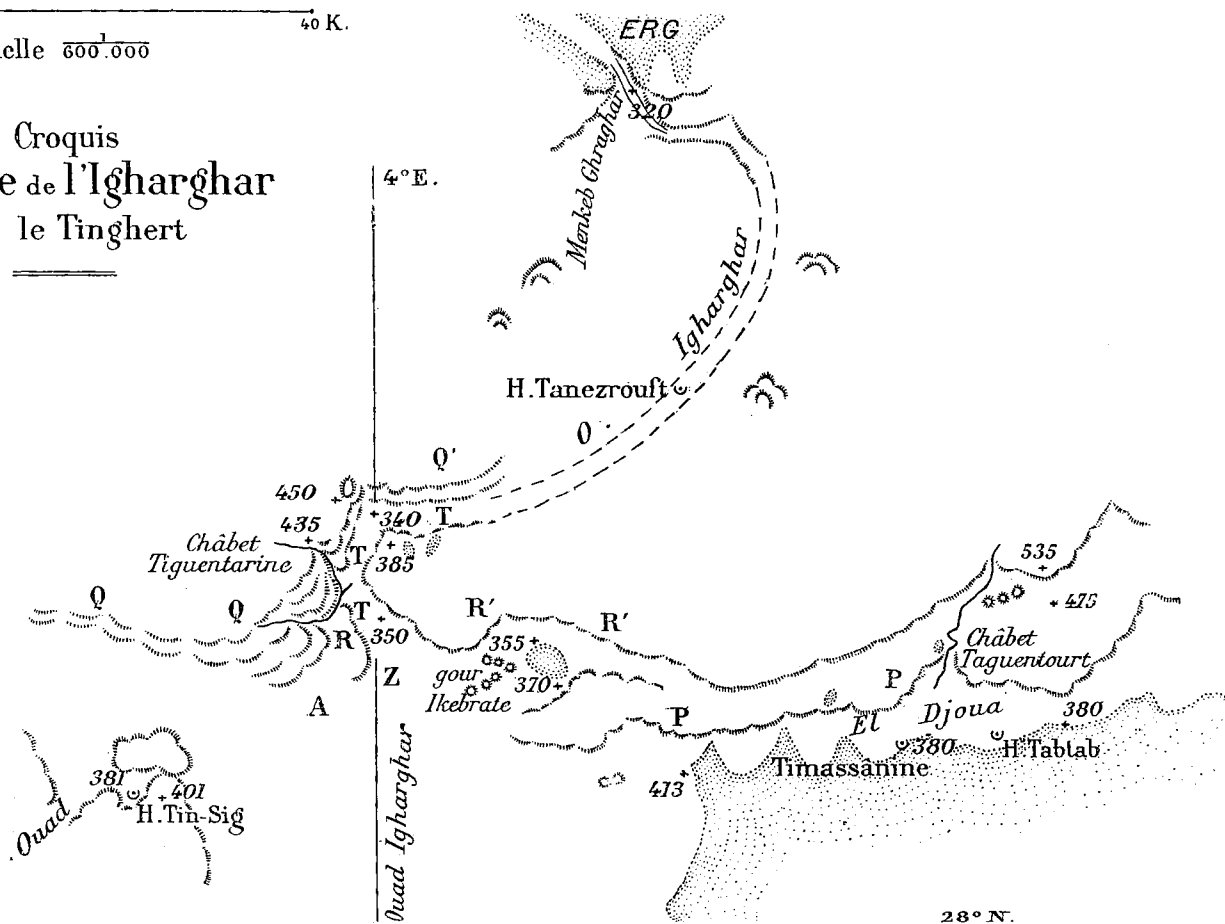
19 Avril. — La caravane quitte l'ouad remonté la veille pour marcher directement sur la hamada où nous retrouvons intacts les djedar de pierres que nous y avons élevés de place en place pour jaloner la route, à la fin de 1893 et à la fin de 1894, lors de mes deux derniers voyages ici.

La caravane descend de cette hamada — jonchée de fragments de silex noir recouvrant le calcaire dolomitique — par le Châbet Tiguentarine; nous comptons sur la végétation de Had qui tapisse la partie supérieure de ce ravin pour le déjeuner des

BIBLIOTHÈQUE
MURIER CHARLES

0 40 K.
Echelle $\frac{1}{600.000}$

Croquis
de l'entrée de l'Igharghar
dans le Tinghert



chameaux, qui n'ont rien mangé dans la journée d'hier, mais toutes les touffes sont sèches et ne représentent plus guère que du bois à brûler.

Aussitôt après, le medjebed traverse l'Igharghar, range les Gour Ikebrate et le petit erg de même nom qui leur fait suite à l'Est, puis s'avance vers la hamada blanche qui précède le Djoua. Nous campons dans un des petits ravins de la limite Nord de cette hamada parce que nous y trouvons un peu de végétation verte et que nous ignorons si les ravins du Sud de la falaise — où nous comptions aller passer la nuit — possèdent des plantes vertes ou sèches, et qu'il est indispensable que nos chameaux trouvent au moins à diner. Quoi qu'il en soit, il ne nous restera demain que 26 à 28 kilomètres pour atteindre Timassanine; les jours sont longs et nous aurons encore le temps de camper de bonne heure, de faire boire et de prendre des nouvelles.

Ben-Becice prétend que la grande coupure que tous les voyageurs ont prise pour l'Igharghar (soit le thalweg TTT) n'est pas du tout le lit de ce fleuve; la coupure, d'après lui, serait l'Ouad Er-Ghessal qui alors *aurait une pente générale Nord-Sud* et ne s'étendrait pas très loin; un autre ouad venant de Tin-Sig, l'Ouad Djiber-Malah, viendrait rejoindre le fleuve par A, en suivant le pied de la falaise Q. Il affirme que l'Igharghar suit la falaise R' R', la traverse pour passer à Hassi Tanczerouft et de là s'achemine vers l'erg. Il faudrait donc admettre dans ce cas que l'Igharghar, au lieu de laisser dans son Est les deux étages de falaises P P, R' R' qui couronnent le Djoua, passerait d'abord entre ces deux falaises, en un assez long crochet Ouest-Est, puis traverserait ensuite la seconde falaise R' pour couper le Tinghert et se diriger vers l'erg. Cette théorie demande à être vérifiée par des observations d'altitudes; pour mon compte, je crois qu'on ne peut l'accepter sans contrôle, et que dans tous les cas il serait indispensable, avant de conclure, de parcourir ce que Ben-Becice signale comme l'Igharghar, de voir la brèche par laquelle il pénètre dans le Tinghert, et de suivre son cours jusqu'à l'erg. Il est bon de faire remarquer, en effet, qu'entre Tabankort et le point Z (voir le croquis ci-contre pour l'intelligence des développements qui précèdent), nul Européen n'a suivi le pied de la falaise R' — du moins entre les Gour Ikebrate et le sommet du Châbet Taguentourt — et que personne

en conséquence ne connaît *de visu* la topographie exacte de la contrée. Une étude de cette région donnera tort, j'en suis à peu près convaincu, à la théorie de Ben-Becice, que je donne néanmoins parce qu'elle m'a paru intéressante.

20 Avril. — Au départ nous marchons sur la hamada blanche qui forme le dernier étage au-dessus de la Zaouïa et où nous recueillons des fossiles : *Hemiaster* et autres fossiles indéterminables; et des spécimens d'usure de roche très remarquables (échantillon n° 308). Nous descendons par le ravin du medjebed sur la surface du Djoua qui nous amène de bonne heure à Timassânine. Il me paraît superflu d'ajouter que j'avais fait éclairer ce point par quatre hommes montés que j'avais envoyés en avant dès notre descente de la falaise. Personne à Timassânine, sauf le hartani El-Hadj-Embarek et sa famille, qui comme toujours nous accueille avec joie. Ce brave homme a une douce manie qui est la suivante : toutes les fois que j'arrive à son oasis il ne manque pas de nous dire : « Sidi! hier ou avant-hier, dans la nuit, *j'ai* « *rêvé de toi et de tes Chambba*, je vous voyais descendant le « ravin qui mène à mon oasis et vous mettiez pied à terre près « du puits, etc... »

Ce rêve de commande est bien amusant et mes hommes se réjouissent à l'avance en pensant qu'à notre arrivée nous serons gratifiés d'une nouvelle édition revue et augmentée du fameux rêve classique et intéressé de l'inoffensif gardien de la tombe de Sidi-Moussa.

La première occupation consiste à abreuver les chameaux et à remplir toutes les outres de façon à être parés au départ, puis chacun écoute les nouvelles que nous donne El-Hadj-Embarek. La généralité des Ifoghas est aux environs de Ghdamès. Aoka-Ould-Béchaoui, l'un des kebar des Ifoghas, a passé le mois dernier entier aux environs d'ici, actuellement il est à Tihohait avec ses tentes. Les notables Azdjer seraient campés à 6 ou 7 jours d'ici seulement, dans l'Ouad Tidjoudjelt. Ils auraient, paraît-il, organisé des schouaf de garde à Ohanet, à Tabalbalet, à Aïn El-Hadjadj, etc., pour surveiller les agissements des Chambba dissidents et des hommes de l'Ouest et ceux des Chambba récemment dissidents et campés à Timellouline, redoutant les ghezis des uns ou des autres.

Les Imanghassaten sont cantonnés pour le moment dans les montagnes du Sud Tripolitain.

Les Ifoghas ont été, à la fin de l'hiver, victimes d'une ghazzia des gens du Fezzan; il n'y a pas eu mort d'hommes, et le Kaïmakan de Ghdamès a envoyé les troupes de la garnison qui ont pris les fusils du ghezi et ont emmené les hommes prisonniers à Ghdamès. Actuellement on vend les fusils susdits et leur prix sert à couvrir les dépenses de nourriture des prisonniers.

Les Ahaggar seraient partis en nombre pour une grande opération de *Harka*, ils auraient fait la paix avec les Azdjer, de même que les dissidents de l'Ouest, mais sous certaines conditions. Il est évident que si la paix a été conclue entre Azdjer et Ahaggar, dans les conditions que l'on m'indique, cela ne pourra que m'être nuisible; car en me recevant bien et en m'aidant dans l'exécution de mes projets, les premiers ne feront pas œuvre agréable aux derniers. D'autre part, au sujet des schouaf établis par les Azdjer, sous le prétexte de se protéger contre les agressions possibles des hommes de l'Ouest — Ahaggar ou Chambba dissidents du Touat —, on se pose la question suivante : Puisque les Azdjer ont fait la paix avec le Touat et le Centre, qu'ont-ils besoin de schouaf pour se couvrir de ce côté-là? Il s'ensuit que les fameux schouaf — s'ils existent réellement, ce dont je doute — pourraient bien n'être que des gens postés par les Ahaggar avec ordre de les avertir de mon passage; c'est là l'opinion unanime de tous mes Chambba et aussi celle de Ben-Becice, quoique ce dernier ne la formule que plus dubitativement.

Il serait intéressant, en cours de route, de s'emparer d'un de ces schouaf et de savoir ainsi à quel groupe il appartient; avec Ben-Becice qui connaît tout le monde ce serait chose facile; mais il est toujours difficile, pour ne pas dire impossible, de capturer des hommes isolés qui vous aperçoivent bien longtemps avant que vous ne puissiez soupçonner leur présence derrière le sommet d'une dune ou dans une anfractuosité d'un gour. Pour en finir avec cette question des sentinelles avancées, mon opinion bien arrêtée est qu'elles n'existent pas; les Azdjer, qui ont toujours quelques craintes et qui sont plus ou moins sur l'œil, ont dû répandre la nouvelle qu'ils allaient poster des schouaf, afin que la chose se répète, mais au fond ils n'en ont rien fait.

Quant à des schouaf Ahaggar, c'est une autre affaire : si le groupe est dans ses campements, la chose est parfaitement probable, si au contraire leur départ en Harka est confirmé, il n'y aura pas plus de schouaf Ahaggar que de schouaf Azdjer. Du reste on ne peut rien savoir exactement; El-Hadj-Embarek dit ce qu'il veut et il ne faut avoir qu'une confiance très relative dans ses renseignements.

En somme les nouvelles recueillies sont plutôt agréables pour moi, en ce sens qu'elles annoncent que les Ahaggar et les Imanghassaten sont éloignés et que par contre les notables Azdjer — que je connais, avec lesquels je suis en relation, et dont j'ai besoin — ne sont pas campés à une très grande distance comme j'aurais pu le craindre. De ce côté les choses marchent bien; je n'ai donc que deux ennemis : ma pauvreté en argent et le soleil qui assomme mes chameaux d'une façon inquiétante. Pas de pluies ni de crues dans les Ouadi Mihero, Tikhammalt, Tarât, etc., et, par conséquent, absence presque complète de végétation verte en tous ces points; c'est du reste pour cette raison que les Azdjer ont dû descendre vers le N-O, dans la vallée des Ighargharen où, paraît-il, il se serait produit quelques pluies. Cette pauvreté de la végétation a, cette année, amené une épidémie de gale sur les chameaux touareg et ces derniers ont eu, de ce chef et dans certains districts, une assez forte mortalité en animaux.

21 Avril. — Après avoir fait le petit cadeau habituel à El-Hadj-Embarek, après avoir essuyé sa longue invocation à Sidi-Moussa pour le succès de notre voyage, nous nous mettons en marche vers le Sud. Dès le matin le temps est nuageux et chaud et le baromètre bas, mauvais indice, précurseur du chihili.

Nous faisons exactement la même route que celle parcourue par ma mission, le 19 novembre 1894, et nous campons à un kilomètre plus à l'Ouest que le campement dudit jour; nous sommes au pied Nord de la chaîne de dunes qui borde au Sud et à l'Ouest la longue dépression nommée Ouad Ano-Ajéri. Cette rivière est indépendante de l'Ouad Issaouan inférieur, avec lequel on pourrait la confondre. En réalité ces deux thalwegs sont nettement séparés par des chaînes de dunes, et l'Ouad Issaouan reste dans l'Est de l'Ouad Ano-Ajéri.

Nous aurions pu faire quelques kilomètres de plus, grâce à la

longueur des jours, mais je ne pousse pas plus loin afin de laisser le temps de rejoindre avant la nuit close à cinq chasseurs envoyés à l'arrière pour rapporter trois antilopes tuées à l'heure du déjeuner.

L'erg est ici beaucoup plus vert qu'en 1894 et nos chameaux trouvent aujourd'hui une abondante pâture verte, ce qui est précieux lorsque les jours sont brûlants.

Je suis atteint cette année — beaucoup plus que dans mes autres voyages — de douleurs rhumatismales très intenses dans les épaules, douleurs qui parfois me font souffrir à tel point que je suis obligé de m'étendre pendant dix minutes sur le sol. Ce repos en décubitus dorsal arrête pour quelque temps les souffrances.

Journée chaude, chihili. Recueilli dans les feidjs parcourus aujourd'hui des silex taillés, des grès taillés et des débris de poteries (échantillon n° 309).

22 Avril. — Nous nous dirigeons sur le Khanfousa à travers les chaînes de dunes et les grands feidjs qui nous en séparent; mais Ben-Becice, sous prétexte de nous mener par une route meilleure que celle que nous avons parcourue les années précédentes, nous rejette trop dans l'Ouest, si bien que nous avons un mal infini à faire escalader par les chameaux de charge la chaîne très dure qui précède le Khanfousa, le peloton d'arrière-garde du convoi gravit même si difficilement les teniet escarpés que nous avons franchis en tête, qu'il nous faut l'attendre pendant près d'une heure pour grouper le convoi à nouveau. Les chameaux achetés à Biskra, et qui sont peu habitués aux dunes, forment la majeure partie de ces retardataires qui ne font l'ascension des arêtes de sable qu'un à un et très péniblement.

Nous rangeons bientôt la bordure Est du Khanfousa et nous allons camper, un peu au Sud de ce massif, au point même occupé par mon campement du 20 novembre 1894.

Nous avons recueilli dans les environs du point de halte des silex taillés et des débris de poteries (échantillon n° 310). Au commencement de la marche nous avons relevé d'abord les traces d'un nègre guidant son chameau, il va rejoindre des troupeaux de moutons qui paissent à l'Est et dans les environs du Khanfousa. Il paraît, en effet, que l'hiver dernier des Touareg ont trouvé, dans

cette région — et cela grâce à des traces de chacal et de gazelle qui avaient découvert avant eux l'aiguade — une sorte de trou au fond duquel l'eau affleure; ce serait en quelque sorte une espèce de source naturelle comme celle de Tiouskirine. En second lieu nous relevions ce matin les traces de trois chameaux menés par un Targui, ces derniers reviennent de Ghdamès et vont rejoindre les Azdjer. La présence de ces gens devant nous, et qui nous précèdent de deux jours seulement, nous avait été annoncée, au surplus par le hartani El-Hadj-Embarek, près duquel ces voyageurs s'étaient arrêtés. Journée très fatigante, tant à cause des difficultés d'une partie de la route, que du chihili de S-O qui souffle sans trêve et sans arrêts.

23 Avril. — Journée épouvantable de chihili et de sable soulevé, tourmente violente accompagnée d'une température très élevée; on ne voit rien autour de soi à plus de 200 mètres, pas même la ligne de petites montagnes que nous côtoyons de très près. Passé à Tiouskirine d'où nous détachons trois éclaireurs qui devront nous précéder à Tabalbalet, où nous campons à midi, littéralement enveloppés et aveuglés de nuages de sable. Le premier travail est de faire boire immédiatement les chameaux, qui sont altérés outre mesure, et dont les moins résistants commencent à rester en arrière et qui nous forcent ainsi à arrêter de temps en temps le convoi pour éviter l'éparpillement que je ne veux en aucune façon admettre parce qu'il constitue un sérieux danger en pays Touareg comme en tout autre pays où une attaque est à prévoir.

A 5 heures le vent de S-O, qui d'ordinaire mollit et s'arrête, souffle encore avec violence, et toute la nuit se passe en alternatives de vent et de demi-calme.

24 Avril. — Séjour à cause de la fatigue des animaux, et du temps qui est aussi mauvais que la veille, durant la matinée du moins. Dans la journée le vent remonte légèrement vers l'O et le N-O, d'où soulagement pour les hommes et les animaux; pourtant les chameaux reboivent abondamment, et, sur le soir, ils reviennent aux auges bien que leurs ventres soient encore gonflés comme des outres pleines. On serait tenté de croire en conséquence que l'eau de Tabalbalet — qui cepen-

dant pour le palais est de bonne qualité — ne désaltère pas.

Dans la plaine qui entoure le puits le Harta, le Drinn et le Mrokba sont verts ; on trouve aussi quelque peu de Dhamrane. Je recueille autour du campement des débris de poteries anciennes (échantillon n° 311).

La tente est — bien entendu — inhabitable ; on se met, comme l'on peut, à l'ombre sous le maigre parasol des petits gommiers qui avoisinent le puits et encore pour cela est-il indispensable de débarrasser le sol des innombrables et fortes épines que cet arbuste laisse tomber autour de lui. Depuis la hauteur de Ouargla, au surplus — et toute considération de température mise de côté — Villatte et moi couchons invariablement dehors sur des couvertures. J'ai toujours agi ainsi — même l'hiver, époque à laquelle il est peu agréable d'être sans abri — lorsque je me trouvais en pays dangereux, partant de ce principe que c'est toujours la tente que, dans une surprise, on attaque en premier lieu ; il vaut mieux en être à une certaine distance, cela permet de voir venir puis de riposter utilement.

25 Avril. — Départ très matinal, nous faisons la même route que le 21 novembre 1894 et nous allons camper à 5 kilomètres plus au Sud, un peu au N. des Gour Ghdamsia. Sur le reg qui suit Tabalbalet au Sud gisent de nombreuses meules anciennes, j'y recueille des silex taillés et des débris de poteries ornées (échantillon n° 312) ; ces vestiges se font surtout remarquer sur l'oudje des dunes qui bordent le reg à l'Est.

Recueilli un fragment d'une grande coquille usée de *Cardium* très certainement amenée par les eaux (échantillon n° 313) au point K de l'itinéraire, 9 kilomètres Sud de Tabalbalet au pied des petites dunes de bordure. Trouvé de même sur la route, au point P sur le reg, des fragments de roches à fossiles.

1° Grès paléozoïque avec empreintes d'*Orthis* et d'autres brachiopodes ; 2° roches avec empreintes de fossiles non encore déterminés (échantillon n° 314).

Ces diverses roches (313-314) doivent avoir été amenées ici par une rivière aujourd'hui en partie ensablée et qui venait de l'Est ou du Sud-Est :

Une antilope, venant des lits d'ouad pourvus de gommiers qui sont à l'Ouest de notre route, s'acheminait vers le convoi, un peu

avant le moment du campement; cet animal, ayant fait sa sieste à l'ombre des arbustes durant les heures chaudes du jour, regagnait probablement l'erg pour y paître pendant la nuit; deux ou trois chasseurs se détachent du convoi et l'un d'eux l'abat d'un coup de carabine Gras.

Journée très chaude malgré quelques bouffées de vent de N-O. C'est décidément l'été qui arrive et c'est vraiment une bien désagréable saison pour voyager dans le Sahara. On a de tout ici : du vent, du sable, de la poussière et du soleil, il ne manque que deux choses, de l'ombre et de l'eau frappée.

On trouve quelques points à végétation verdoyante, des cuvettes éparpillées au milieu du reg, le maâder de quelques ouad, notamment celui de Tabalbalet mais par contre beaucoup d'autres points sont entièrement secs; il semblerait qu'il a plu seulement par places et qu'aucune pluie générale n'est venue désaltérer cette terre éternellement desséchée.

Nous n'avons point trouvé de schouaf à Tabalbalet, ni même aucune trace qui pût nous démontrer qu'il y en avait avant notre passage. En trouverons-nous à Aïn El-Hadjadj? J'en doute; dans tous les cas, nous enverrons en avant Ben-Becice avec un autre homme, ce sera moins effrayant pour des gardes que notre convoi tout entier.

26 Avril. — Après avoir franchi les Gour Ghamsia, nous avançons sur la hamada F qui est constituée par le pied des derniers contreforts des montagnes de l'Ouest; recueilli sur cette hamada des plaques de grès dévonien avec empreintes mécaniques (échantillon n° 316) puis, après avoir franchi quelques lits de ravins avec galets assez gros, nous arrivons à Aïn El-Hadjadj à 11 heures. Nous avons envoyé en avant deux cavaliers qui n'ont rencontré âme qui vive, et qui ont constaté que le sol était vierge de toute trace.

La chaleur a été étouffante pendant toute la marche et continue ainsi le reste du jour. Nous trouvons le puits entièrement ensablé jusqu'au ras du sol; la majeure partie de l'après-midi est employée à le curer et, pour ce travail, les hommes sont divisés en trois équipes qui se relayent. L'eau apparaît à un niveau beaucoup plus élevé que celui que nous avons constaté en 1894, bien que nous n'ayons pas atteint le fond du puits. Une

gazelle est retirée des sables du fond, les os bien entendu, la chair et la peau ayant été décomposés et n'existant plus; il y a aussi des ossements de jeunes gazelles.

J'ai rencontré dans la matinée, voletant sur la hamada, un magnifique geai bleu, semblable à ceux de l'Aurès; on voit aussi quelques petits oiseaux ce qui s'explique par la présence de minces sources assez nombreuses dans les ravines des montagnes environnantes.

Recueilli dans les environs du puits des débris de poteries ornées (échantillon n° 315) et des grès dévoniens avec empreintes mécaniques d'annélides (échantillon n° 317).

27 Avril. — Séjour. Dès le matin on fait boire ceux des chameaux qui n'avaient pas pu boire hier soir à cause de l'heure avancée. On procède à l'épuisement complet du puits afin de rejeter l'eau noire et impure qu'il contient et qui sera remplacée par un liquide plus clair pour remplir nos tonneaux et nos outres dans la soirée (1).

J'ai envoyé hier soir visiter les environs de la petite source qui se trouve au Sud du mamelon du puits; le sable du ravin où elle se trouve ne porte aucune trace, il n'y avait donc pas plus de schouaf à Aïn El-Hadjadj qu'à Tabalbalet.

Quelques chameaux ne peuvent déjà presque plus suivre; l'un d'eux, le plus mauvais, sera abattu ce soir, les hommes emploieront la peau en chaussures.

La chaleur est très forte et le ciel reste brumeux et couvert tout le jour; ce temps est encore plus fatigant que le grand soleil sur un ciel clair. Tout est gris et flou et l'été est tout du long ainsi paraît-il. Nous arrivons cependant, en profitant d'éclaircies, à observer deux angles horaires du soleil, l'un le matin l'autre le soir.

28 Avril. — La nuit a été étouffante et très pénible. La brume grise et lourde de ces derniers temps persiste, nuit et jour, et cela depuis Timassanine. Le vent reste toujours émi-

(1) Des noyaux de dattes semés par moi, il y a deux ans, autour du puits, un seul a donné naissance à un jeune palmier qui, poussé sur le bord même du cofrage du puits entre les pierres, s'élève aujourd'hui à 70 ou 80 centimètres. Je fais enfouir dans son voisinage de nouveaux noyaux.

nemment variable et n'arrive pas à se fixer dans un rumb déterminé. L'atmosphère et tous les objets sont chargés d'une telle dose d'électricité que ces derniers fournissent tous des étincelles superbes.

Nous recueillons sur le parcours d'aujourd'hui des silex taillés et des poteries ornées (échantillon n° 319). De même je trouve des plaquettes de micaschiste à mica blanc, et de quartz grenu avec mica blanc, apportées par les hommes ou par les eaux (échantillon n° 318). Parmi les poteries ci-dessus indiquées, il en est une ornée de dessins très réguliers; une autre composée d'argile mélangée à des débris de coquilles d'œufs d'autruche.

Nous faisons la même route que le 26 novembre 1894, plus une dizaine de kilomètres de celle du 27, et nous campons dans le maâder de l'Ouad Adjet. Aussitôt après le passage des petites dunes, difficiles, qui encombrent l'embouchure de l'Ouad Samene, et en entrant dans la vallée de Tidjoudjelt, nous avons relevé de nombreuses traces toutes récentes de troupeaux de chameaux; d'après Ben-Becice ce sont des Touareg qui remontent vers le haut Ouad Samene où il a dû se produire des pluies qui laissent des mécheras temporaires, et où se trouvent probablement des pâturages.

Nous espérons enfin rencontrer demain des indigènes du pays, recueillir des nouvelles et apprendre où se trouvent réellement les notables Azdjer que je cherche; la chaleur s'accroît et il est plus que temps d'organiser la marche vers le Sud.

Chaleur très forte pendant toute la marche; une partie des animaux du convoi se traîne péniblement à l'arrière-garde; ces symptômes de faiblesses qui augmentent ne laissent pas que de m'inquiéter.

IV

CHEZ LES AZDJER

29 Avril. — La nuit a été étouffante et très fatigante. La route suit la vallée du medjebed, avec la chaîne de hautes dunes à gauche et le massif montagneux à droite; nous cheminons donc dans un long couloir où se concentrent à l'aise, pour notre plus grand désagrément, les rayons d'un soleil de feu. Journée très fatigante et sans un souffle de vent. Après quelques heures de marche nous apercevons, à droite, deux indigènes montés; ceux-là vont peut-être enfin nous renseigner. Nous leur dépêchons Ben-Becice et deux de mes hommes. Ben-Becice, voyant que les inconnus continuent leur route au N-O, c'est-à-dire suivent une direction exactement inverse à la nôtre, se met à remonter leurs traces à rebours afin d'arriver au campement où ces gens ont dû passer la nuit; mes deux autres hommes, au contraire, les rejoignent. Les inconnus sont d'abord saisis d'une très grande frayeur à la vue des vêtements blancs et des burnous de mes cavaliers, mais ces derniers, devant l'effet produit par leur venue, les rassurent et leur disent : « Soyez en « paix, nous ne sommes point des Chambba de Bou-Amama, « mais des Chambba de Ouargla et de l'escorte de Foureau, par « conséquent vous n'avez rien à craindre. » Les voyageurs remis de leur émotion répondent : « Si vous êtes en effet avec Foureau « nous savons que nous n'avons rien à redouter de vous; nous « savons cela. »

L'un de ces hommes est un Chérif de l'Ouest, El-Hadj-Brahim, habitant l'Ououguerout; il revient du Fezzan, il a parcouru tous les campements des Azdjer et se dirige vers ceux des Ahaggar

avant de rentrer dans son pays, ce qu'il compte faire aussitôt après. C'est un Quadry et il se dit en tournée de ziara. Celui qui l'accompagne est un hartani du Touat, et ils ont deux chameaux de charge. Voici quelles sont les nouvelles que nous obtenons d'eux : Moulay est dans l'Ouad Lézy, Guidassen et Ikhenoukhen sont dans les environs de Tarât. Tous les Ahaggar sont partis en ghezi (1); ils ont quitté leur massif montagneux vers le 12 ou le 15 avril courant; ils vont opérer vers le Sud dans la direction de Timbouctou ou de Sokoto contre les Berabich ou les Aoulimiden; le prétexte est que l'an dernier ils ont eu, dans ces régions, quelques djouad tués et ils partent en guerre pour les venger.

Nous continuons à relever de fréquentes traces fraîches d'hommes et de chameaux, ce qui prouve qu'il doit y avoir dans les Ouadi et dans les ravins du voisinage d'assez nombreux campements. A cela rien de surprenant : les maâder de rivière sont assez beaux, quelques-uns nous laissent voir des sioul qui ont coulé, et alors le Drinn y est superbe, notamment dans le maâder où nous campons et qui est enserré en un large demi-cercle par les dunes de la chaîne de gauche.

Recueilli sur l'itinéraire des silex taillés et des débris de poteries (échantillon n° 320).

Ben-Becice nous rejoint à onze heures du soir seulement; il est accompagné de quatre ou cinq Touareg, parmi lesquels se trouve Bakha que je connais depuis janvier 1894 et qui peut être classé parmi les aimables. Le campement de ces Touareg est situé dans l'Ouad Tadjerine où Ben-Becice les a rencontrés.

30 Avril. — Journée extrêmement chaude, continué à marcher en suivant le même couloir abrité, que nous parcourions hier. Trois autres Touareg se joignent dès le matin à notre bande, ce qui fait en tout une dizaine d'étrangers; comme de coutume, ils font preuve du plus grand sans-gêne, ils sont dépourvus d'outres et boivent notre eau sans aucune vergogne et

(1) C'est ce ghezi — auquel avaient dû se joindre d'autres Touareg du Sud — contre lequel se sont heurtés nos spahis soudanais massacrés à Ghergo vers le 1^{er} juillet 1897. Dès que j'ai pu communiquer avec nos postes avancés du Sud Algérien j'ai avisé M. le Commandant supérieur du cercle de Touggourt du départ et de la marche probable de ce ghezi par ma lettre datée d'Aïn Taïba du 30 mai 97.

on peut s'étonner de ce qu'ils absorbent de liquide, c'est surprenant, ils boivent plus que les Européens. Deux de ces chevaliers de la lance sont revenus hier seulement de l'Ouad Lézy; au moment où nous les avons rencontrés, ce matin, dans une boucle verdoyante de l'ouad, ils étaient à surveiller des chameaux au pâturage; ils nous ont d'abord pris — grâce surtout à l'aspect hirsute et loqueteux de leurs neuf congénères qui nous précédaient — pour un parti de Ahaggar en ghezi, aussi nous ont-ils salué, de derrière des Ethels, de deux coups de fusil; je dois dire que ces deux coups de feu ont piteusement raté à la grande hilarité de mes Chambba. Ils nous informent, après avoir enfin reconnu qui nous étions, que Moulay est bien à Tassindja et que Guidassen et Ikhenoukhen sont sur divers points de l'Ouad Tikhammalt; tout va donc bien de ce côté.

Nous arrivons à Menkhour un peu après midi. Nous nettoiyons le puits par une chaleur accablante. Sa section au fond et son orifice supérieur sont très petits, d'où grande difficulté pour le curage. Je crois du reste que ces Tilmas ne nous fourniront pas la quantité de liquide nécessaire pour abreuver le convoi. Ce qui prouve le non renouvellement de l'eau ici c'est qu'elle est saumâtre tandis qu'au plein du puits elle est excellente.

Inutile de dire que les Touareg présents ont commencé, dès le premier nettoyage, par faire boire tous leurs méhara. Il y a extrêmement peu d'eau et le puits est pour ainsi dire bien près d'être tari. C'est un mauvais point d'eau quand il n'y a pas eu de grande crue et que la vaste méchera de Menkhour ne s'est pas remplie. Ceux des sioul qui ont coulé l'hiver dernier — par suite de crues faibles provenant de la haute rivière qui seule a reçu de la pluie — sont en contrebas du niveau du lac et le puits n'a pu être alimenté. Ces sioul sont seuls bordés de végétation verte et fraîche, tout le reste est sec.

Sur le soir arrivent sept autres Azdjer; parmi eux se trouve le nommé Moussani, le frère de Bakha, c'est encore une de mes vieilles connaissances. Ces gens sont campés un peu en amont dans une rivière à notre S-O, au milieu du lit de laquelle subsistent encore des mécheras pleines d'eau des crues hivernales.

Tout ce monde vit naturellement sur mes provisions, comme il est de règle dans ce singulier pays où le voyageur, l'étranger en somme, est mis en demeure d'hospitaliser l'aborigène!

Un peu avant la nuit les Touareg présents me donnent la représentation d'un simulacre de combat; ils ont remplacé le sabre, leur arme classique, par des bâtons de tamarix et se battent homme contre homme en combat singulier. Il ne faut pas qu'un guerrier puisse être touché autrement que sur son bouclier sinon il est pour ainsi dire disqualifié ou du moins énergiquement hué par ses camarades; j'assiste en somme à une série d'assauts où ces Touareg font preuve d'une souplesse et d'une agilité vraiment remarquables. Le Targui vise, le plus qu'il peut, les jambes et la tête, mais surtout les jambes que tous ses efforts tendent à atteindre; or comme le plus grand nombre des hommes de ce pays sont munis de boucliers, il est indispensable d'amener l'adversaire à découvrir ses jambes. D'autre part les boucliers étant trop courts pour protéger un homme debout, il s'ensuit que tous sont forcés de combattre accroupis, ou, du moins, ramassés sur les jarrets, et le dos courbé, afin de ne pas présenter une surface plus grande que celle du bouclier.

Dans leurs passes, leurs attaques, ou leurs voltes, ils exécutent une espèce de saut à pieds joints, sur place, qui fait que leurs jambes restent encore à couvert bien que le bouclier se soit élevé par suite du mouvement vertical exécuté par le combattant. Ces combats singuliers sont très intéressants en ce sens qu'ils constituent un spectacle entièrement nouveau pour un œil européen, qu'ils démontrent l'adresse et la vigueur des Touareg et la vivacité de leurs mouvements d'attaque; mais d'autre part ils fournissent aussi la preuve que ces escrimeurs-là seraient parfaitement incapables de tenir tête à un bon tireur d'épée ou de sabre et qu'ils seraient surtout dans l'impossibilité complète de parer ses coups; pour eux c'est le bouclier qui reçoit et pare tout.

1^{er} Mai. — Séjour. On a fait boire les chameaux pendant toute la nuit et il en reste encore un grand nombre, ce qui nous oblige à passer la journée ici. On a dû faire boire les animaux *un par un*, dans ces conditions le puits suffit mais si on augmente le nombre des animaux autour des auges le volume d'eau arrivé est trop faible.

J'expédie dès le matin Bakha et un de ses compagnons — je les loue à cet effet — aux campements de Moulay, afin de l'aviser de mon arrivée, et de le prier de faire avertir les autres

notables et de les faire se réunir à Tassindja; quant aux visiteurs, je leur fais la distribution d'argent obligatoire et j'espère bien qu'ils vont me faire le plaisir de rentrer à leurs tentes et de m'éviter ainsi l'ennui de les nourrir plus longtemps, et l'obsession de les entendre sans cesse pleurer misère et quémander quelque chose.

Les notables n'auraient pas encore distribué — me dit-on — aux amghad les sommes qu'à la suite de ma demande le Gouvernement de l'Algérie leur a versées, il y a deux ans, en remboursement des chameaux qui leur avaient été volés par les Oulad-Amran du Souf; l'argent serait encore entre les mains d'Ikhenoukhen et ce dernier, d'un commun accord avec les autres chefs, aurait déclaré ne devoir remettre l'argent que lorsque les ayants droit m'auront conduit dans l'Aïr. Si cette nouvelle est exacte elle amène deux réflexions : premièrement on peut croire qu'elle est de nature à me faire réussir dans mes projets; secondement ne pourrait-on pas craindre qu'une pareille mesure ne vint à indisposer les amghad contre moi en leur laissant supposer que je suis le seul opposant au paiement de leur créance? Il est bien difficile de décider, car ces gens-là mentent effrontément et pour les plus petites comme pour les plus grandes choses.

De même on m'assure que Ouan-Guidassen serait, cette année, disposé à m'accompagner en personne.

Les lettres que j'ai envoyées, l'automne dernier, aux chefs Azdjer — par deux de mes hommes qui les avaient remises, à Ghdamès, entre les mains d'un Targui des Aouraghén, neveu d'Ikhenoukhen — sont bien arrivées à destination (1). Les autres

(1) Voici la traduction française de cette lettre : « A Moulay-Ould-Khaddadj, à Mohammed-ben-El-Hadj-Ikhenoukhen, à Ouan-Guidassen, à Anakrouf-Ould-Khélala, et aux notables Azdjer, salut de la part du français Fourreau (*saluts musulmans d'usage*).

« Moi j'ai tenu ma promesse entière et je vous ai fait payer, en totalité, vos chameaux; vous, vous n'avez pas encore tenu la vôtre, et j'attends toujours. Vous m'avez fait dire, par lettre, de ne pas venir chez vous pendant l'hiver qui vient de s'écouler, à cause de la situation troublée du pays; j'ai suivi vos instructions et je ne suis pas venu; mais *il faut, il faut* maintenant que vous me donniez un rendez-vous afin que je puisse vous rejoindre et que vous me conduisiez dans l'Aïr comme vous me l'avez formellement promis.

« Salut de la part de Fourreau qui vous écrit cette lettre et qui attend par le porteur une réponse précise et nette. » (Juin 1896.)

notables ayant consulté Anakrouf au sujet de ma demande, celui-ci aurait répondu qu'on devait me laisser passer sans encombre et me livrer la route. Anakrouf était celui des chefs qui paraissait, les années précédentes, être le plus hostile à ma personne et à mes projets. Tous les renseignements qui précèdent me sont fournis par Moussani.

Le vieux Ben-Becice est à l'optimisme le plus complet et son opinion a quelque valeur attendu qu'en sa qualité de Targui il n'a pas cessé d'avoir de longues conversations avec les visiteurs ; il est évident — d'après ce qu'il me raconte — que tout le monde est au courant et que la plupart savent à peu près à quoi s'en tenir au sujet des intentions des notables. Ben-Becice prétend que l'on voudra me faire prendre de préférence la route qui passe par Ghât ; j'ignore si l'opinion des notables est telle, mais cela m'étonnerait, car chaque fois qu'il a été question de la direction à prendre, entre eux et moi, ils ont toujours cité comme plus courte et plus sûre, et comme ayant leurs préférences, la route par l'Ouad Samene. Nous verrons avec eux quand nous en serons là. Pour le moment la situation se présente bien ; la seule chose que je craigne c'est de manquer d'argent, tous ces gens-là étant insatiables et l'éventualité d'achat de chameaux frais devenant de plus en plus une question grave devant l'attitude de mes animaux de convoi.

Une partie des Touareg visiteurs nous ont quittés dans la matinée, après avoir obtenu les cadeaux sollicités, et après avoir déjeuné à nos dépens, cela va sans dire. Les autres restent et nous accompagneront, Moussani est du nombre ; ils ne sont pas fâchés de voir comment vont tourner les choses car, si réellement les chameaux n'ont pas encore été soldés par les notables, ils ont intérêt à savoir à quoi s'en tenir ; Moussani par exemple, pour n'en citer qu'un, a une créance de cinq à six chameaux.

Journée extrêmement chaude (on est bien obligé de toujours se répéter) que nous avons passée sous l'ombre précaire de quelques tamarix, et divisés en multiples petits groupes que commande l'exiguïté des arbres. Notre principale occupation consistait à tourner chaque heure, de quelques degrés, autour du tronc de l'Ethel que nous avons choisi pour garder toujours le centre, je ne dirai pas de l'ombre, mais de la pénombre portée par ses feuilles filiformes.

Dans cette saison et sous cette latitude le soleil passe au méridien à une hauteur considérable et les objets ne projettent pour ainsi dire pas d'ombre; c'est là un inconvénient que non seulement on ne connaît pas en France, mais dont on ne se préoccuperait guère; ici c'est une toute autre affaire et cette absence d'abri contre les rayons meurtriers du soleil est une cause de souffrance de tous genres.

Le soir, à 6 heures 1/2, arrive sur nous, avec une incomparable violence, un coup de vent de S-O annoncé par une baisse barométrique subite et par la montée d'une grande bande de brumes au S-O. La tornade ne dure heureusement pas longtemps, mais son arrivée est tellement brûlante que le thermomètre monte immédiatement de 7 à 8 degrés sous son haleine véritablement étouffante.

Chacun sait — et je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point — que les chaleurs sahariennes sont absolument sèches, et par conséquent il n'y a rien d'étonnant à ce que tous ceux des instruments qui sont en bois jouent de la façon la plus déplorable : caisses, crosses de fusils, etc... tout se fend et se contracte.

Là où cet inconvénient est le plus grave c'est en ce qui concerne les appareils photographiques; s'ils n'ont été construits spécialement pour ce pays, ils sont hors de service au bout de quelques jours; cela se comprendra facilement puisque à partir d'avril, des instruments, enfermés dans des caisses exposées pendant le jour au soleil saharien, se tiennent à une température constante variant entre 38° et 45°, je l'ai constaté maintes et maintes fois. Dans de telles conditions, si l'explorateur saharien veut être assuré de ne pas avoir de mécomptes en route avec ses instruments photographiques, il devra avoir soin de se munir d'appareils entièrement métalliques qui seuls peuvent résister et lui donner de bons résultats dans ces conditions de sécheresse. Dans ce cas le voyageur ne devra pas oublier que si ses appareils sont en cuivre, en acier, ou en aluminium, il est indispensable que ces métaux soient absolument isolés du voisinage des plaques par de très minces planchettes de bois posées à l'intérieur; si on néglige cette précaution, le cuivre, l'acier et l'aluminium (*même peints*) agissent sur les émulsions et les voilent lentement, soit par défaut d'opacité à certains rayons, soit

pour toute autre cause; il en est de même des numéros ou étiquettes bleu sur blanc ou blanc sur bleu, les sulfites qui entrent dans les colorations bleues produisant le même effet de voile.

2 Mai. — Départ très matinal. Au lieu de prendre notre ancienne route de 1895 par le Sud de Menkhour, pour rejoindre les Oglat Tassindja, nous suivons un raccourci, par le Nord, à travers les dunes qui l'entourent, cet itinéraire nous fait gagner largement cinq heures de marche.

La méchera est limitée au Nord par une petite plaine de reg A bordée de mamelons de grès qui disparaissent bientôt sous les dunes dans lesquelles nous entrons en serpentant à cause de leur difficulté. Ces dunes, relativement élevées, dominent la plaine d'une centaine de mètres.

Encaissée entre elles nous trouvons bientôt une petite plaine B de reg dur, de grès sur gypse et sur terre gypseuse noirâtre. Après avoir traversé cette plaine — qui est bordée, à son extrémité Est, de gour de grès à demi recouverts par les dunes — nous franchissons quelques siouf (c'est Moussani qui nous guide) qui nous donnent entrée sur une autre petite plaine C fermée sur notre route par une chaîne mince qui nous livre passage, par un teniet facile, sur la hamada; à 1 kilomètre plus loin la caravane traverse l'Ouad Adjanadja. Nous sommes là dans un petit massif montagneux recouvert de dunes, mais nous l'abandonnons presque aussitôt pour retomber sur le medjebed de la hamada qui circule dans les petites montagnes que nous avons déjà traversées le 1^{er} décembre 1894. Je rejoins mon itinéraire du susdit jour au point P de ma carte de 1894-1895, et nous continuons alors, en terrain connu, pour aller camper dans le maâder de l'Ouad Schoff-Mellel. Cette rivière qui descend du Sud vient se jeter dans l'Ouad Lézy, un peu en aval du puits de Tassindja. Je recueille dans le lit de cet ouad des fragments de lave cellulaire noire roulée (échantillon n° 322), ce qui prouve péremptoirement que d'anciens volcans se trouvent sur son cours supérieur ou sur celui de ses affluents, au cœur même du Tassili des Azdjer.

J'avais relevé, sur la cuvette B, un silex taillé et quelques débris de poteries (échantillon n° 321).

J'ai tenu à ne pas arriver au puits de Tassindja le soir, et si je n'avais pas été poussé par cette considération nous aurions pu l'atteindre très facilement aujourd'hui.

Moussani et ses compagnons nous ont abandonnés *momentanément*, vers dix heures ce matin ; suivant la coutume constante des Touareg — coutume qui ne plaide pas du reste en faveur de leur endurance — ils ont trouvé que le soleil était trop chaud et, ayant rencontré un gommier rabougri, ils se sont étendus pour dormir sous son ombre, à peu près aussi vaste que celle d'une ombrelle, après avoir entravé leurs méhara. Ils ne nous rejoignent que dans la soirée et leur troupe s'est agréablement augmentée de deux nouveaux venus. Toujours de nouvelles bouches à nourrir !

Depuis la partie inférieure de la vallée des Ighargharen nous rencontrons les *Talha* en pleine floraison, leurs fleurs très semblables à celles de l'*Acacia farnesiana* quoique un peu plus petites, ont également la même odeur, légèrement atténuée et très suave ; ce parfum léger répandu dans un pays aussi aride et aussi désolé procure une sensation très inattendue, une sorte de surprise très singulière. L'œil cherche instinctivement l'oasis d'où il émane, mais rien n'apparaît si ce n'est la ligne sombre des Ethels du thalweg, bordé par les grès noirs du Tassili à droite, et par l'or, ruisselant de lumière, de la haute chaîne de dunes à gauche.

Belle végétation dans les ouadi qui, presque tous, ont dû avoir une légère crue pendant l'été ou pendant l'automne précédents. Les graminées, qui constituent à peu près toute la végétation, — Mrokba, Neçi, Drinn etc. — sont toutes à l'époque qui précède immédiatement la maturité de leurs graines, aussi fournissent-elles une nourriture excellente pour les chameaux et aussi très appréciée par eux.

Chaleur accablante malgré un très léger vent de N-O qui peut-être serait frais dans le Sahara du Nord mais qui, sous cette latitude, devient tout à fait brûlant.

3 Mai. — Après un départ très matinal, deux heures de marche nous conduisent au puits de Tassindja où nous avons déjà séjourné le 1^{er} décembre 1894 et où nous installons notre campement. Là nous trouvons Moulay-Ag-Khaddadj, accompagné de

quelques Touareg, parmi lesquels se trouve Cheikh et auxquels viennent se joindre peu après une douzaine de Touareg Iadhanaren soit 25 ou 26 hommes nouveaux qu'il va falloir hospitaliser. Moulay me dit : « Tout est prévu et personne ne s'opposera plus à ton voyage, mais tu viens bien tard (1), nous sommes en été et les chaleurs sont déjà là. J'ai fait prévenir de ton arrivée le nommé Cheikh qui campait à Isouitar et qui lui-même a dû faire aviser les Oulad-Khelala dont les campements sont dans le Mihero et Ouan-Guidassen dans le bas Tikhammalt. Si tu ne veux pas les attendre tu peux à ton gré partir immédiatement, nous les notables, nous sommes d'accord à ce sujet : si au contraire tu préfères que tous les chefs soient rassemblés, fais prévenir Sidi-Mohammed (*Ikhenoukhen est surtout appelé de ce nom*) et attends la réunion de tous ici. Tu nous demanderais à passer avec toutes Chambba que nous répondrions non, parce que nous ne sommes pas désireux que tous connaissent les routes de notre pays ; mais avec trois ou quatre de tes hommes seulement, nous n'y voyons aucun inconvénient ; et, avec leur aide et celle de nos fils, nous te ferons passer où tu voudras... »

Tout me paraît être pour le mieux et dans tous les cas singulièrement meilleur que ce que j'avais trouvé dans mes précédents voyages chez ces intraitables nomades.

Il serait superflu d'expliquer pourquoi je préfère de beaucoup attendre ici la réunion de tous les notables. — C'est l'opinion de Ben-Becice et celle d'El-Hadj qui, tous deux, considèrent comme moi que cette réunion est d'autant plus indispensable que je compte demander à Ouan-Guidassen de faire partie de mon escorte —. En conséquence j'envoie Moussani — que je prends dans ce but à ma solde — prévenir Ikhenoukhen de mon arrivée et le prier de venir nous rejoindre sans retard.

(1) Il est bon de remarquer que l'an dernier (dès octobre 1896) j'étais préparé à partir ; mais j'attendais une solution relativement à la demande de mission que j'avais présentée à la Société de Géographie ; il s'agissait d'un legs que possédait la Société et dont j'avais demandé le montant pour organiser une grande expédition transsaharienne. Les démarches avaient duré tout l'hiver et ce n'est qu'en janvier 1897 que la Société de Géographie avait déclaré n'accepter que *sous bénéfice d'inventaire* ledit legs et m'avait mis en possession *des revenus de ce legs seulement*, ce qui réduisait à néant les projets que j'avais présentés. Telles sont les causes qui ont repoussé mon départ de Biskra jusqu'aux premiers jours du mois de mars 1897.

Dès la réunion de tous les chefs nous formerons un *Miad* dans lequel nous discuterons les conditions de route et arrêterons les noms des Touareg qui devront nous accompagner. Je crains surtout l'élévation de leurs prétentions ; comme j'ai fort peu d'argent, il s'agira surtout d'obtenir du temps et d'essayer de ne payer la plupart des soldes qu'au retour.

Bakha et quelques autres m'assurent que Guidassen, Koumi et Moussa accepteront de venir avec moi ; ces deux derniers sont les fils de Khelala et par conséquent les frères d'Anakrouf. Si ces trois notables ont réellement l'intention de venir il n'est pas douteux que leur présence évitera beaucoup d'ennuis et que, très probablement elle assurera notre passage. Tous me disent (Ben-Becice, entre autres, qui a accompli onze fois ce voyage) que la route est extrêmement dure et pénible, que l'époque n'est pas favorable, que mes chameaux sont fatigués, malades et qu'ils ne pourront fournir une pareille course, etc.

Nous sommes ici pour quelques jours, combien ? je ne saurais le dire ; je suis payé pour savoir que chez les Touareg, plus que partout ailleurs, il y a loin de la coupe aux lèvres. Quand il s'agit de palabrer avec des Touareg il n'y a pas de raison pour que les discussions prennent fin ou que les atermoiements aient une limite, et c'est là précisément ce qui est obsédant et fatigant pour le cerveau et pour les nerfs du voyageur, sans compter que, par surcroît, il doit hospitaliser tous les étrangers pendant la durée des séjours. Actuellement la situation se complique de la rigueur de la saison. Les jours s'écourent lentement au milieu d'une chaleur infernale, sous une constante pluie de poussière fine d'argile mêlée de fragments de mica et de schiste qui pénètre partout. On n'ose pas entrer dans la tente où la température est celle d'une fournaise et où tout est recouvert d'une couche de poussière, pour ainsi dire gluante, qui refuse de quitter, même après un brossage énergique, les objets sur lesquels elle est venue se poser. Si l'on joint à cela l'inaction forcée à laquelle on est réduit, et l'énervement qui s'ensuit, les journées passées à transpirer paraissent interminables. L'indécision dans laquelle on reste constitue aussi une anxiété morale bien plus pénible encore que les souffrances physiques endurées.

Les chamelles et chamillons et les moutons des Touareg ont occupé le puits jusqu'à 2 heures et ce n'est qu'à ce moment

que peuvent commencer à boire les animaux de mon convoi. L'eau est excellente et remplace très avantageusement le liquide détestable que nous avait fourni le puits presque tari de Men-hour.

4 Mai (1). — Séjour. Les Iadhanaren ici présents me font demander un cadeau avant de rentrer à leurs tentes qui sont érigées non loin d'ici, je satisfais à leur requête. Les Iadhanaren appartiennent au groupe des Azdjer. Ce sont eux qui occupent généralement la plaine d'Admar que coupe la route de l'Air, à sa sortie du Tassili; j'ai donc quelque raison de me montrer généreux vis à vis d'eux. Le plus notable d'entre eux, est un grand gaillard, maigre et portant beau, Ali-Ben-Brahim, puis son fils Mohamed; son frère, Cheikh-Ben-Brahim et ses cousins Sab-Ben-Brahim, Belkhou-Ben-Brahim et Omâr-Ben-Khâlès, et enfin quelques amghad et deux nègres.

Cheikh, celui des Azdjer qui m'a arrêté autrefois dans l'Ouad Mihero, me fait dire... « qu'il a honte de se présenter devant moi, après m'avoir molesté et arrêté en janvier 1894; qu'il me prie d'agréer ses excuses, que c'était le Chérif qui l'avait poussé etc... »; et sollicite aussi son *bakchich* afin de partir pour sa tente en attendant la venue des autres notables. Il a envoyé un cavalier à Guidassen et un autre aux Oulad-Khelala pour les prévenir de mon arrivée; mais, comme il a appris hier que nous avons loué Moussani pour aller à la recherche d'Ikhenoukhen, il prétend que lui aussi a loué les émissaires expédiés par lui, et demande comment et par qui cette location sera payée. Il a averti les cavaliers que leur solde leur serait versée par Guidassen et par les Oulad-Khelala. C'est nous qui allons être forcés de régler ces dépenses, je n'en doute pas, bien que Cheikh n'ait certainement stipulé aucune solde et qu'il ait tout simplement pris des amghad marchant à titre de corvée.

Insatiables ces nobles chevaliers du Sahara! Moulay trouve la somme destinée à Cheikh trop faible, il me prie de l'augmenter;

(1) J'aurais pu ne pas transcrire au jour le jour les faits qui se sont produits et les palabres qui ont eu lieu du 3 au 10 mai pendant mon séjour près des notables; j'ai préféré, au lieu d'en faire une analyse, rapporter successivement à leur place tous les incidents et tous les discours dans l'ordre où ils se sont produits et sans y rien changer.

je lui explique que je n'ai ni des montagnes d'or, ni le coffre fort de Van-Der-Bilt, et que si je donne ainsi aux premiers venus, il ne me restera rien pour les chefs dont il fait partie. Il me demande alors de diminuer plutôt le don que je dois leur faire afin de grossir la part de Cheikh. Finalement Cheikh refuse l'argent que je lui envoyais par Moulay et Ben-Becice et ce dernier me rapporte les *douros* bien que les amghad de la suite l'aient prié de les leur remettre sans m'en avertir.

Moulay part, dans l'après-midi, pour sa tente située à quelques kilomètres de nous en aval. Quant aux Iadhanaren qui devaient aussi nous quitter, ils ne semblent pas prêts de mettre ce dessein à exécution, et, un peu avant la nuit, ils sont encore là. Ben-Becice leur a pourtant dit, sur mon ordre : « On ne vous donnera pas à dîner, vous êtes des rongeurs et M. Foureau, qui vient de loin et qui va loin, ne peut plus livrer de ses provisions de bouche sous peine d'en manquer lui-même. » En revenant, Ben-Becice me dit : « *Shed rook* (littéralement : tiens ton âme), ne « donne plus de nourriture, sinon, comme je connais mes compatriotes, tu seras si bien grugé qu'en huit jours il ne te restera plus rien, ni pour toi ni pour les tiens. »

Les Iadhanaren ne se décident à regagner leurs tentes qu'à 10 heures du soir ; il est vrai qu'elles ne sont distantes que de 2 ou 3 kilomètres. Quant aux autres Touareg, visiteurs ou mendiants, force nous a été de leur donner le dîner, et comme toujours, de le faire cuire nous-mêmes au préalable. Hamma, neveu de Moulay et qui campe avec lui, est resté près de nous. C'est un homme aimable et qui, je crois, est des mieux disposés en ma faveur ; sa réputation de bravoure est bien établie partout, il a une influence assez étendue et j'aurais quelques tendances à le croire plus loyal que les autres ; en tout cas il est moins mendiant et beaucoup plus correct que son entourage. Il manie la langue arabe aussi bien que la sienne propre et dans des palabres antérieurs, palabres auxquels assistait El-Hadj, à Tarât en 1894, il a vigoureusement défendu ma cause.

5 Mai. — Séjour. La nuit qui vient de s'écouler s'est maintenue très sombre sous un ciel très chargé de nuages ; je croyais à la pluie et je surveillais le temps car nous sommes campés dans l'ouad même, et, dans le cas de crue subite il nous faudrait

déguerpir sans tarder sur la berge. Si nous ne nous sommes pas établis sur une des rives, dès l'origine, c'est parce que le terrain y est très couvert et criblé de buttes et de rigoles, et ne permet pas de trouver une surface plane, et aussi parce que les fourrés d'Ethels et de Tarfa qui couvrent le sol auraient rendu la garde du camp presque impossible. Si l'ouad menaçait nous verrions alors à changer d'emplacement et il faudrait faire contre mauvaise fortune bon cœur. Quoi qu'il en soit, et malgré les quelques rares gouttes de pluie éparses tombées ce matin, à 5 heures et demie, il n'y a encore rien de sérieux ni de bien menaçant. Le sable du lit de l'Ouad Lézy laissé par les crues est fortement argilo-schisteux et rempli de parcelles micacées : sable micacé, (échantillon n° 324); il s'attache déjà aux objets lorsqu'il est sec, mais quand il est mouillé il s'y colle de désespérante façon.

Hamma m'apprend qu'I-Tagheul-Ben-Biska, l'Amenokal des Ahaggar, aurait dit aux Azdjer que rien n'empêchait de me laisser passer, que la venue de un ou deux Français franchissant le Sahara ne présentait, à ses yeux, aucun danger, et qu'il était d'avis que l'on me donnât la route libre. Je crois que si I-Tagheul a prononcé de telles paroles — ce qui est très contestable — il n'est évidemment pas sincère et parle en homme intéressé; il ne serait peut-être pas fâché de me voir m'engager sur des routes voisines du Ahaggar, pour mettre la main sur ma personne et surtout sur mes bagages. Hamma semble penser le contraire et estime qu'I-Tagheul est sincère dans ses dires; j'en doute fort et, quant à moi, je ne me risquerais pas à aller lui demander son opinion sans une solide et nombreuse escorte.

Je ne cesse de leur répéter que je ne marcherai qu'à la condition expresse d'être accompagné par un ou deux des notables. Si au contraire on ne me donnait que des amghad ou des nègres je ne ferais pas huit jours de route sans avoir été arrêté ou trahi pendant la nuit. Ben-Becice et El-Hadj sont entièrement de mon avis; le premier même insiste en disant : « ... Sans cela tu « n'aboutiras à rien, et tu seras tué. Ces gens ne craignent rien « et n'ont du reste rien à perdre, par conséquent n'agis pas à la « légère, ne te laisse pas entraîner... »

Vers deux heures de l'après-midi arrivent lentement quatre méhara montés que leurs cavaliers font agenouiller à 100 mètres de ma tente dans l'ouad. Nous avons déjà reconnu Ouan-

Guidassen. Un peu après leur arrivée, on échange de part et d'autre des salutations lentes et froides auxquelles je suis maintenant accoutumé. L'entretien qui suit est — comme toujours en pareil cas et avec ces hommes — traînant, languissant et entrecoupé de longs silences, c'est la coutume mais cela donne aux réunions un aspect pénible, composé, et glacial. On s'en tient du reste à des banalités sans valeur aucune. Guidassen est moins sourd que par le passé, tout en conservant toutefois l'oreille très dure. Il est d'assez bonne humeur et m'affirme que *tout va bien que tout le monde est bien disposé en ma faveur...* C'est déjà quelque chose que de lui avoir fait dire ces paroles, mais il faut voir comment cela va se vérifier et s'il tiendra sa promesse. Après une vingtaine de minutes d'entretien à bâtons rompus et ponctué de multiples pauses, pendant lesquelles tous ces messieurs hument des prises de tabac, nous quittons la position accroupie, qu'impose la réunion d'un miād, et nous laissons Guidassen avec ses congénères, car tous les visiteurs présents aux environs sont venus se joindre au groupe du miād, comme cela se pratique invariablement.

Dans la soirée d'hier onze des chameaux de mon convoi manquaient à l'appel au moment du couchage, l'un des gardiens est venu m'avertir dans la journée d'aujourd'hui que huit d'entre eux avaient été retrouvés; mais, au coucher du soleil trois animaux sont encore absents (2 chameaux à moi et le méhari d'un des Chambba de l'escorte) quoique six hommes aient été envoyés, par groupes de deux, à leur recherche. La garde du troupeau est en effet extrêmement difficile à cause des fourrés d'Ethels et de Tarfa qui couvrent le maāder de la rivière et aussi à cause de la dureté du sol, en dehors du lit même de l'ouad, dureté qui ne permet pas de suivre les traces.

Parmi les hommes qui accompagnent Guidassen se trouve le fameux Cheikh, qui en somme n'a fait qu'une fausse sortie; il va sans doute recommencer ses demandes. Il me fait dire à nouveau par Ben-Becice qu'il est honteux de paraître, il désire que je *rassérène son âme* (ziane guelbou; littéralement: que j'embellisse son cœur), que je lui pardonne, en un mot.

La pluie a sans cesse fourni quelques gouttes éparses pendant toute la journée. Vers onze heures du matin tonnerre lointain au S-E. Du reste tous les nuages de pluie passés sur nous, hier,

pendant la nuit, et aujourd'hui, paraissent s'être dirigés vers le haut Tassili et il est probable qu'il doit y pleuvoir plus sérieusement qu'ici. Dans le cas où l'Ouad Lézy — dans lequel nous sommes — aurait une crue, par suite de chutes d'eau dans le haut du bassin, la crue mettrait trois jours pour atteindre le point où nous nous trouvons; les renseignements à cet égard sont unanimes et concordants.

Depuis que nous avons quitté Biskra, nous avons presque toujours eu des nuages, ou des nuages légers, ou des brumes chaudes et lourdes, ou du sable; aucune pureté dans le ciel, par conséquent tout est gris et monochrome, comme je l'avais du reste déjà constaté en avril et mai 1895. Le ciel d'été — lorsqu'il est le plus pur — est d'un bleu extrêmement pâle et voilé. La luminosité est cependant considérable, et en même temps fort gênante pour les yeux; mais point d'oppositions, point de contrastes. Les ombres sont, pour ainsi dire, aussi claires que les parties exposées au soleil ou à la lumière. C'est là la caractéristique de l'été saharien; comme paysage c'est de beaucoup inférieur à ce que l'on peut voir pendant l'hiver, ou, au moins, on a l'avantage d'un ciel bleu et transparent.

6 Mai. — Séjour. Guidassen part ce matin, avec deux de ses compagnons, pour se rendre à la tente de Moulay, tout près d'ici, autant pour le prévenir de son arrivée que pour voir la fille de ce dernier qui est malade.

L'opinion des Touareg — rapportée par Ben-Becice — serait maintenant que les chefs ne voudraient me donner comme escorte que des amghad, eux-mêmes restant tranquillement dans leurs tentes à cause de la grande chaleur, des privations et des souffrances à supporter en route pendant cette saison. Il est évident qu'ils cherchent à tâter le terrain. Ben-Becice et El-Hadj maintiennent leur antérieure manière de voir et le premier me dit : « Les amghad n'ont aucun pouvoir et le moins qui puisse t'arriver avec eux c'est d'être arrêté, au bout de trois ou quatre jours, par le premier venu. Ou bien c'est réellement parce que les notables redoutent la dureté de la saison qu'ils cherchent à ne pas marcher en personne, ou bien c'est un moyen détourné de te faire couper le cou sans que la responsabilité d'un semblable accident puisse retomber directement sur eux. »

Je réitère à Ben-Becice ce que je lui ai déjà déclaré maintes fois et je le charge de répéter à nouveau mes paroles à tous les hommes présents — nobles et serfs — afin qu'ils connaissent bien mes intentions : nous ne partirons pas pour l'Air sans que un ou deux des chefs reconnus fassent partie de l'escorte ; je compte que Guidassen sera un de ces hommes, et dans tous les cas je n'accepterai point, comme guides, des amghad ou des nègres seuls. C'est bien net et il n'y a pas à revenir sur cette détermination.

Vers 9 heures arrivent quelques Touareg montés, parmi eux se trouve d'abord Ali-Ben-Brahim des Iadhanaren qui était déjà venu puis reparti pour ses tentes ; ensuite des Ifoghas : Bouba-ker-Ben-El-Hadj-Brahim venant de l'Ouad Mihero et son frère Hadj-Hamma. Ces Ifoghas ont vu dans la journée d'hier Ikhenoukhen à Tighammaline, et je suis fort étonné qu'il n'ait pas encore répondu à mon appel et qu'il ne soit pas arrivé ; nous l'attendons toujours, car je tiens à ce qu'il soit présent. En dehors de lui il ne manquera plus que les Oulad-Khelala (1) mais c'est moins important ; l'aîné, Anakrouf, serait dans le haut Ouad Samene, d'après des renseignements d'aujourd'hui, et les deux autres à Tarât.

Il paraît que Moulay va changer de campement et qu'il doit venir, demain matin, installer ses tentes près du puits ; ce renseignement m'est fourni par une des nièces d'Ikhenoukhen accompagnée de quelques autres femmes, dont celle de Moulay, qui ont surveillé l'abreuvement de troupeaux ce matin et en ont profité pour nous faire une petite visite. Elles nous disent en outre que, dès le déménagement opéré, toutes les femmes du campement viendront nous voir, probablement demain ; c'est encore des cadeaux en perspective, toujours des cadeaux dans ce satané pays.

Ben-Becice est décidément un auxiliaire précieux, grâce à sa nationalité et à la masse de gens qu'il connaît ; il me fournit des informations fort utiles et souvent très habilement prises, il vient me dire : « Prends bien garde de déclarer à Ikhenou-

(1) Les Oulad-Khelala sont trois frères : Mohamed, Koumi et Moussa ; le premier Mohamed-Ould Khelala est celui des notables Azdjer qui est généralement connu sous le nom d'*Anakrouf*, mais ce n'est là qu'un surnom et il n'aime pas que l'on emploie ce vocable, détail que j'ai appris cette année seulement.

khen que l'argent envoyé pour payer les chameaux, il y a deux ans, est spécialement pour lui... » je l'arrête en lui disant que je m'expliquerai sur cette affaire dans une réunion avec les notables; pour le moment je constate seulement que, étant donné ce que vient me dire Becice, les sommes payées n'ont réellement pas encore été versées aux ayants droit et je préfère qu'il en soit ainsi, dans l'intérêt de mes projets.

Dans la soirée Guidassen revient, accompagné de Moulay, puis, peu après eux, arrivent deux autres Azdjer, Boubaker le gendre d'Ikhenoukhen, et Bel-Guendi le jeune, qu'il ne faut pas confondre avec le vieux notable célibataire qui porte le même nom, bien qu'il soit d'une autre famille.

Au coucher du jour, à la rentrée des chameaux, les gardes du troupeau m'avisent que mes trois animaux perdus sont toujours manquants. L'opinion d'El-Hadj et la mienne est qu'ils ont été volés. Nous nous plaignons à Guidassen et à Moulay qui nous disent qu'ils feront faire des recherches par des amghad à eux, connaissant mieux le pays que mes Chambba.

Nous attendons en vain Ikhenoukhen qui ne donne pas encore signe de vie; cette attente est très fatigante et très préjudiciable tant à cause de l'irritation des nerfs qu'à cause de l'abondance des quémandeurs qu'il faut nourrir et satisfaire bon gré mal gré; cette incertitude dans laquelle on reste est une souffrance plus pénible qu'on ne peut se l'imaginer.

La journée a été très belle, la chaleur presque supportable; plus de brume, mais un vent léger qui oscille entre le N-E et le N-O et qui nous donne un ciel remarquablement pur et clair. On voit aujourd'hui avec une grande netteté la chaîne du Tassili au Sud, chaîne que nous masquaient entièrement les brumes des jours passés.

Nous constatons ici la présence de quelques oiseaux notamment des corbeaux, des hirondelles, des Rokhma, deux variétés de très petites fauvelles, des pigeons de roches très abondants et enfin une multitude de tourterelles grises bleuâtres, les mêmes que celles que l'on trouve dans les oasis du Sud Algérien, et même en France pendant l'été. C'est ce dernier oiseau qui, je crois, sert de messenger aux sahariens et il est à peu près certain que c'est au moyen de son vol rapide, sans doute mis à contribution par les indigènes, que les nouvelles

circulent en pays arabe avec une vitesse qui a toujours fait l'étonnement des Européens (1).

Il est bon de noter une coutume relative aux chameaux et qui est à peu près spéciale aux Iadhanaren : Ces derniers ne laissent jamais pâturer leurs jeunes chamillons avec leurs mères ; ils leur entravent les jambes de devant, de la même façon que tous les sahariens, et les envoient au pâturage à part. Le soir seulement il leur est permis de teter leurs mères qui reviennent d'une autre direction ; ils prétendent donner ainsi plus d'endurance à leurs chameaux.

7 Mai. — Séjour. J'ai soin — comme en cours de route — de faire monter des gardes sévères autour du camp pendant la nuit. Ce n'est en effet que pendant la nuit que nous pourrions avoir à craindre une attaque ; à trente hommes, armés comme nous le sommes, le jour, personne, chez les Touareg, ne se risquerait à nous chercher querelle ; nous avons des fusils qui portent trop loin et qui se chargent trop vite.

Les chefs m'ont déjà fait observer qu'étant ici chez eux, et sous leur protection, la mission n'a rien à redouter, et peut ne pas se garder la nuit. Je ne suis pas tout à fait de cet avis et je leur ai répondu que mon escorte se gardait toujours, soit en route soit en séjour, et que je n'entendais pas laisser se perdre une aussi bonne habitude ; qu'en somme mes précautions n'étaient nullement dirigées contre eux, mais contre des gens du dehors, et que je tenais à ne jamais être pris, ni à l'improviste, ni au dépourvu.

Deux de mes gardiens de troupeau ont hier retrouvé les traces de trois animaux — dont un monté — qui ressemblent beaucoup à celles de mes trois chameaux perdus. Moulay m'envoie deux de ses amghad qui, joints aux deux Chammba susdits et montés sur des méhara à moi, doivent essayer de suivre les traces, ils auront cinq francs par chameau ramené ; dans le cas contraire ils constateront peut-être le passage des égarés retournant vers

(1) Je citerai, à l'appui de cette opinion, le fait d'une de ces tourterelles, tuée dans les environs de Beaugency, et autour d'une des plumes de laquelle a été trouvée par le chasseur *une lettre arabe*. La lettre repliée avant que l'encre ne fût complètement sèche était maculée et c'est la seule cause qui ait empêché d'en saisir complètement le sens entier. Je tiens ce fait de la bouche même de M. Renou l'éminent savant et illustre voyageur, qui dirige actuellement l'observatoire du Parc St-Maur, et qui est lui-même un arabisant distingué.

le N ou le N-O, c'est-à-dire vers leur pays d'origine. Moulay — qui au fond croit qu'ils ont été volés — nous assure qu'il règlera la chose s'il y a eu vol. Guidassen, plus emporté et plus violent, va plus loin : « Je voudrais bien savoir, dit-il, qui, chez nous, se permettrait d'enlever des chameaux Chambba ! si je retrouvais le coupable je lui *couperais moi-même la tête* avec mon propre sabre !... »

Tout près du puits, et sur la rive droite de l'Ouad Lézy, s'élevaient la tombe et la Koubba à demi ruinée, d'un marabout très vénéré des Touareg, Si-Ali-En-Nahoui ; autour de cette construction on trouve cinquante grandes *Messalla* (1) c'est en somme comme une vaste mosquée en plein air. Moulay, faisant allusion à ce lieu saint, dit à El-Hadj : « Vous n'avez pas offert de *Mârrouf* (offrande) à Si-En-Nahoui, il n'est donc pas étonnant que vous ayez perdu des chameaux ! » El-Hadj lui réplique qu'il ne connaissait ni l'existence ni la sainteté du marabout en question, mais il ajoute qu'il lui sera fait une offrande ultérieurement. Il n'y a pas qu'en France des esprits superstitieux et je constate, pour la centième fois, que plus on change de pays plus c'est la même chose !

Dans la journée j'assiste à trois conciliabules avec les notables. Sont présents au premier : Guidassen, Ben-Becice et El-Hadj ; Guidassen est d'avis qu'il vaut mieux attendre Ikhenoukhen mais, me dit-il, tu peux partir si tu trouves l'attente trop longue. Dans ce cas partirais-tu avec des amghad ? Ma réponse est *non*, bien entendu, et c'est avec lui ou avec un ou deux autres des notables seulement que j'accepterai de me mettre en route. Si nous avions voulu nous contenter d'amghad, nous n'avions pas besoin de venir jusqu'ici et nous pouvions fort bien, à partir de l'embouchure de l'Ouad Samene, nous diriger vers le Sud. Guidassen ne répond rien à cet exposé mais il dit : « Si Ikhenoukhen ne vient pas je déciderai seul de ce qu'il y a à faire », puis passant à une autre question qui le préoccupe beaucoup, je le sais, il prétend que c'est à lui seul que devait être remise la somme destinée à rembourser les chameaux enlevés jadis. Il est bien clair

(1) Lieu de prière généralement rectangulaire allongé et entouré de débris de pierres alignées qui en font une sorte d'enceinte où le sol est plus ou moins aplani, et dont la plus grande longueur est orientée, dans le Sahara Nord, N-N-E — S-S-O, c'est-à-dire perpendiculaire à la direction générale de La Mecque.

que, vis-à-vis des Touareg en général, il voudrait paraître le seul qui ait agi en cette circonstance, et il désirerait que la solution heureuse donnée à cette question de remboursement ne pût être attribuée qu'à lui seul ou à ses démarches personnelles. Je lui réponds que je n'ai envoyé l'argent ni à lui ni à aucun autre des notables en particulier, *mais bien à la collectivité* des quatre principaux chefs Azdjer : Guidassen, Moulay, Ikhenoukhen et Anakrouf, que c'est à cette collectivité à faire la distribution des sommes; que du reste les quatre chefs susnommés ont donné au Gouvernement de l'Algérie un reçu définitif et que par conséquent, puisqu'ils sont en possession régulière de l'argent, je désire ne plus me mêler de cette affaire dans laquelle mon rôle est terminé; que cependant, et pour être exact dans l'espèce, je dois dire que le Gouvernement ne leur a payé cette somme que par bienveillance et à charge expresse par eux de m'aider dans l'accomplissement de mes projets, et, qu'à ce titre-là, elle peut paraître une sorte de gage.

Le deuxième conciliabule, qui a lieu une heure plus tard, ne comporte que Ben-Becice, El-Hadj et Moulay; ce dernier, qui voit combien je suis assommé par les mendiants de toute sorte qui nous entourent, vient me dire qu'ils regrettent que les gens arrivent de tous les environs pour se faire nourrir et pour demander sans cesse; il s'apitoye sur la situation qui nous est faite par cette coutume des sahariens, il blâme les tendances de ses congénères et il oublie que lui même ne cesse jamais de demander tant pour lui que pour les nombreux membres de sa famille; il termine enfin par ces mots : « ils te *mangeront*, tu feras bien de ne donner qu'aux notables en refusant aux autres. » C'est bien ainsi que je pense depuis longtemps, malheureusement c'est beaucoup plus facile à dire qu'à faire et nous sommes pour ainsi dire à la merci de tout le monde puisque les chefs n'ont aucune autorité, et que je ne dispose que d'une faible escorte. Moulay pense qu'Ikhenoukhen va sûrement venir; si telle n'était pas son intention il aurait, nous dit-il, déjà réexpédié Moussani, notre émissaire, qui n'a pas encore reparu. L'entretien avec Moulay se termine par une nouvelle demande de ce dernier qui sollicite du café, du tabac à priser et enfin du *cham* pour enduire ceux de ses chameaux atteints de la gale. Bakha lui-même, qui n'avait pas été trop indiscret jusqu'à présent, s'étonne que je ne lui

fasse pas cadeau de pantalons touareg, de tabac, de glaces, de messaàs, de fusil etc., c'est à n'en plus finir.

Le troisième et dernier conciliabule de la journée a lieu l'après-midi; sont présents : Guidassen, Moulay, Hamma, Bel-Guendi jeune, Boubàker des Azdjer et quelques autres. Guidassen me demande de résumer la situation et de présenter les faits qui se sont passés depuis notre séparation à Tiffozzoutine, en janvier 1894. Je lui réponds ainsi : « En nous quittant, à Tiffoz-
« zoutine, tu m'as promis de me faire atteindre l'Air, à la con-
« dition que j'obtiendrais du Gouvernement de l'Algérie que
« l'on remboursât aux Azdjer les chameaux raziés; je t'ai pro-
« mis que je m'efforcerais d'arriver à ce résultat. J'ai tenu ma
« promesse, je suis revenu l'année suivante à Hassi Rijia, dans
« l'Ouad Izebrate, où je n'ai trouvé que Moulay et Ikhenoukhen;
« je leur ai remis 2.000 francs à compte sur le prix des chameaux
« et ils m'ont donné deux hommes qui sont venus avec moi à
« Touggourt, et entre les mains desquels le Gouvernement a fait
« remettre les 7.000 francs qui formaient le solde de la somme
« en question. Je vous ai en même temps, écrit une lettre —
« emportée par vos propres mandataires — lettre dans laquelle
« je vous avisais, vous chefs des Azdjer, de l'envoi de l'argent.
« Tout s'est donc terminé à votre entière satisfaction; quant à
« moi, je n'ai rien obtenu de vous, ni en 1894 dans l'Ouad
« Tikhamalt, ni l'année suivante dans l'Ouad Izebrate; je n'ai
« donc pas lieu d'être satisfait. J'ai tenu ma parole, vous avez
« de ce chef contracté une dette vis-à-vis de moi, c'est donc à toi
« aujourd'hui de t'exécuter et de payer cette dette. » Guidassen
approuve de la tête et du geste et réplique aussitôt : « Je suis dans
« les mêmes intentions qu'autrefois, ma volonté n'a pas changé;
« tu viens de dire la vérité dans ton énoncé et je viens, moi,
« t'assurer que la route est libre, la route est ouverte devant
« toi, nul ne mettra d'obstacles à ton passage. Si Ikhenoukhen
« ne vient décidément pas je réglerai dès demain les conditions
« du départ. » Il est décidé que nous attendrons encore aujour-
d'hui l'arrivée d'Ikhenoukhen; mais je dis à Guidassen : « Je
« sais fort bien que c'est toi qui es Amenokal et que par consé-
« quent tes décisions sont souveraines (oh combien peu!) et que
« c'est toi en définitive qui décides, mais je sais aussi que tous
« vous aimez et considérez beaucoup Sidi-Mohammed, c'est là

« ce qui m'engage à consacrer encore cette journée à son « attente ».

Comme Guidassen avait beaucoup insisté, et à plusieurs reprises, pour me faire spécifier le nom du chef auquel avait été expédié l'argent — et cela pour les raisons que j'ai indiquées plus haut — j'ai tenu à insister de même dans mes réponses et à mettre les points sur les *i*, je lui ai donc déclaré pour la troisième fois ceci : « Ces sommes *n'ont pas été expédiées à une personnalité, mais à la Djemmâa des Azdjer*, c'est-à-dire aux quatre chefs principaux, toi en tête puisque tu es investi du titre d'Amenokal. » Cette réponse paraît enfin le satisfaire pleinement, et sa figure devient presque gracieuse ; il relève son voile de front et me regarde ostensiblement en face, ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là. Il est certain que Guidassen voulait me faire dire, devant le Miad, que la somme n'avait pas été envoyée à Ikhenoukhen seul. Il savait que mes relations avec ce dernier étaient beaucoup plus cordiales qu'avec aucun autre Targui ; il n'ignorait pas que le nom d'Ikhenoukhen est très connu, que son père s'était fait le protecteur de Duveyrier et par conséquent des Français, et il craignait de voir ainsi l'influence d'Ikhenoukhen se substituer en partie à la sienne vis-à-vis de nous, ce qui n'eût pu que le diminuer auprès de ses compatriotes.

Boubaker des Azdjer, le gendre d'Ikhenoukhen, était bien réellement venu, avec quelques autres, en 1895, pour m'attendre à l'embouchure de l'Ouad Samene au moment où la rencontre avec le ghezi d'El-Bïodh m'avait forcé à revenir en arrière. Les Touareg s'étaient ainsi conformés à leurs dires des mois précédents et aux instructions contenues dans les lettres ultérieures que je leur avais fait parvenir par leurs mandataires. Ils commençaient donc à tenir leurs promesses, et c'est le passage du ghezi tout près d'eux qui les a engagés à regagner au plus vite leurs montagnes inaccessibles.

Un des amghad préposés à la recherche de mes chameaux vient de rentrer au camp ; il a trouvé leurs traces se dirigeant vers le N-O, c'est-à-dire vers leur pays. Il a remis le méhari à moi, qu'il montait, à deux de mes hommes qui suivaient les mêmes empreintes et qui continuent sur la trace. Je crains que ce ne soit en pure perte parce que les animaux ont trois jours et

trois nuits d'avance. Les chameaux n'ont donc point été volés mais je les considère comme, dès à présent, perdus pour nous.

Un peu après la tombée de la nuit nous voyons arriver, presque en même temps : d'un côté le vieux Bel-Guendi le notable ; de l'autre, Ikhenoukhen avec notre envoyé Moussani. Les deux groupes forment un total d'une douzaine d'hommes, ce qui porte le nombre de visiteurs présents à environ 35 Touareg.

La soirée est épouvantable à cause d'un violent coup de vent de N-E qui nous couvre de sable et qui renverse tout.

Depuis que nous sommes ici stationnaires la vie est à peu près toujours la même et on laisse péniblement s'écouler les journées pendant lesquelles la chaleur est accablante. Tantôt il faut évincer les quémandeurs, tantôt donner à celui-ci à celui-là. La tente n'est pas habitable, elle reste tendue pour abriter les instruments, les papiers, etc. Nous vivons, pendant le jour, sous les arbres qui avoisinent. Les hommes, par groupes de trois, quatre ou cinq, édifient des gourbis — ce sont plutôt des parasols — au moyen de burnous ou de loques jetés sur les rameaux supérieurs des tamarix sous lesquels ils font de longues siestes. Quant à moi j'ai fait recouvrir, sur la rive gauche de l'ouad à 40 mètres de ma tente, tout un groupe de tamarix avec la grande bâche de toile qui sert habituellement à abriter les provisions de farine et les bagages en cas de pluie ; de la sorte j'ai une espèce de grand parasol très élevé au-dessus de terre, et sous lequel, quel que soit l'aire de vent, on bénéficie de toute agitation de l'atmosphère si petite qu'elle se produise. C'est sous ce dôme de toile que se sont tenus presque tous les conciliabules et c'est aussi sous son ombre que nous examinons les mouvements qui s'exécutent autour de nous et les occupations auxquelles se livrent les Touareg.

Tous les aborigènes sont disséminés par groupes sous d'assez gros Ethels qui s'élèvent, à 100 mètres de nous, sur le bord même de la rive droite de l'Ouad Lézy. Ces tamarix sont constellés de boucliers, de selles de méhari, de lances, etc. Les beaux vêtements qui recouvraient les visiteurs, à leur arrivée, ont fait place à de simples gandouras, de propreté plus ou moins douteuse, qui suffisent amplement, étant donnée la température. Quelques enfants et aussi des adolescents, trouvant que ce dernier vêtement est lui-même superflu, se promènent dans une

nudité complète, entre l'arbre sous lequel ils gisent et le puits voisin.

Les Touareg, pour la plupart, sont demi couchés ou accroupis, ils ne dorment point, comme nos hommes, mais discutent, parlent bruyamment, et ne se taisent qu'à une heure très avancée de la nuit. Au milieu du bruit des conversations on entend, dans la journée, des chocs répétés presque réguliers comme le tic-tac d'une horloge; les jours se suivent et ce heurt monotone ne prend jamais fin. En même temps nous remarquons, non sans surprise, que, chaque jour, il manque quelques branches de plus aux tamarix protecteurs des Touareg; que le dôme de feuillage qui les abrite se troue d'ouvertures béantes que nous n'avions pas encore vues; en résumé que leurs parasols de verdure risquent de tourner sous peu à l'écumoire. Ce phénomène qui nous paraissait, tout d'abord, n'avoir aucun lien avec les bruits rythmés qui frappaient nos oreilles, n'était pourtant qu'une conséquence et nous en avons eu l'explication, un beau jour, en voyant Bakha attaquer une branche de tamarix et la séparer du tronc après de longues heures d'efforts. Cette branche une fois à terre, le dit Bakha en avait détaché, avec non moins de peine et tout autant de temps, un cylindre qu'il s'était mis à creuser avec ardeur; peu à peu ce cylindre s'était transformé en mortier à piler. Les bruits que nous entendions étaient produits par des gens — des serfs bien entendu — qui, d'abord bûcherons, devenaient ensuite menuisiers et qui confectionnaient au milieu des loisirs de l'attente qui des mortiers, qui des gamelles, qui des plats, des cuillers, etc. Ils ont pour procéder à ces travaux, de très petites hachettes courbes, semblables à celles des tonneliers de France, qu'ils achètent sur les marchés de Ghdamès et de Mourzouk. Lorsque l'ustensile est terminé les artistes du pays — ce sont généralement des femmes — se livrent alors sur ces objets à des travaux d'ornementation, je dirai presque de sculpture, qui parfois sont très intéressants et qui séduisent par leurs dispositions enfantines et pourtant artistiques.

Pendant les heures chaudes du jour personne ne quitte l'abri des arbres, à moins qu'il n'y ait à faire boire des troupeaux; seuls mes hommes ne manquent jamais de secouer leur torpeur au moment des deux prières de l'après-midi (le Dohor à 1 heure 1/2 et l'Asser à 4 heures) qu'ils n'oublient jamais de

faire tout en se moquant des Touareg — qu'ils appellent *Koufar* en cette circonstance — et qui, pour la plupart du moins, ne s'inquiètent guère de la prière musulmane.

Pendant que j'examine tout ce qui nous entoure, nous restons plus ou moins étendus sur une couverture, suant et écrivant, surveillant les outres de peau de chèvre, *guerba*, pendues près de nous et évitant que les rayons du soleil ne viennent les frapper. C'est que la question de boisson est capitale l'été au Sahara; ceux qui, en France ou ailleurs, absorbent des bocks bien frais ou des mélanges glacés ne se figurent certainement pas, qu'au même moment, nous sommes forcés de boire de l'eau dont la température oscille entre 24° et 30° suivant que l'on a pris plus ou moins de soin de l'outre qui la contient, et que l'on a plus ou moins hâté, par tous les moyens possibles, l'évaporation de l'humidité extérieure de son enveloppe.

De toutes petites fauvettes, très familières, viennent boire dans les vases où restent quelques gouttes d'eau, près de nous; quelques-unes poussent même la hardiesse jusqu'à se promener sur ma main étendue lorsque je la laisse dans l'immobilité; mais ce n'est guère qu'au déclin de la grande chaleur, vers 4 heures 1/2, que tout le petit monde des arbres se met en mouvement. C'est aussi à partir de cette heure que mes hommes abandonnent leurs abris et commencent à circuler à droite et à gauche; les uns vont à la corvée de bois, les autres à celle de l'eau, ceux qui sont de service à la cuisine s'apprêtent à s'occuper du repas, car non seulement il faut songer au repas des Chambba mais aussi à celui des Touareg que mes hommes préparent. C'est aussi l'heure où s'accroît la mendicité; du côté des Touareg on vient nous demander de l'eau (ils n'ont point ou peu d'outres), des plats, des gamelles, du cham, de la farine, des dattes, du tabac, etc., c'est un défilé qui n'en finit plus et, pendant ce temps-là, leurs nègres rôdent dans l'espoir bien évident de dérober quelque chose; si nous ne faisons pas bonne garde le camp serait vite mis au pillage par ces esclaves qui sont aussi fainéants que leurs maîtres, aussi arrogants, et au moins aussi prétentieux. Quelques-uns d'entre eux sont recouverts de costumes éclatants et on les prendrait, au premier abord, pour des princes du pays.

8 Mai. — Séjour. Au milieu de la nuit mes deux hommes, restés à suivre la piste des trois chameaux égarés, rentrent au camp. Ces animaux sont bien réellement partis dans la direction du N-O, suivant une ligne rigide dont ils ne s'écartent pas et qui doit les ramener dans leur pays. Ils sont indubitablement perdus car ils ne pourront pas, en cette saison, supporter la soif assez longtemps pour arriver à un point d'eau habité; s'il n'y avait pas d'erg ils atteindraient certainement Timassânine, mais avec la difficulté des dunes qui les en séparent, en ligne droite, il ne reste aucun espoir.

Nous allons enfin pouvoir — tous les notables étant réunis — traiter et résoudre la question du départ, j'espère que cela ne me demandera pas longtemps car tous paraissent bien disposés; mais! mais! il y a la question de paiement qui m'inquiète. Je ne puis rien, ou du moins presque rien, payer d'avance; et il est indispensable de les amener à accepter d'être soldés au moment de mon retour chez eux, au moyen de sommes dont je solliciterais l'envoi sur place. La combinaison passera-t-elle, je l'ignore, tous ces hommes sont si âpres, si avides, si mendiants! Cette plaie de la mendicité des Touareg est terrible, elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer, et pour leur répondre par une fin de non recevoir très nette, il est indispensable de s'appuyer sur une nombreuse escorte, en un mot il faut être son maître. Ce n'est malheureusement pas mon cas et il faut supporter péniblement — bien qu'impatiemment — ce que l'on ne peut éviter, et essayer de tourner les obstacles que l'on ne peut franchir.

Visite matinale à Ikhenoukhen; tout se passe en banalités, mais j'ai néanmoins préparé le miad et je dis à Ikhenoukhen et aux autres notables de se réunir sans retard et de décider ce qu'ils ont l'intention de faire; quant à nous, nous les rejoindrons lorsque leurs idées seront arrêtées et nous discuterons avec eux. J'indique sommairement — à Ikhenoukhen qui du reste le sait déjà — les points principaux desquels je ne me départirai pas et autour desquels s'établira la discussion; voici en substance ces desiderata :

1° Présence exigée d'un des Kebar, notamment Guidassen, dans l'escorte qui nous conduira dans l'Air.

2° Combien d'hommes fourniront-ils et quel sera leur salaire?

3° Le montant du salaire en bloc, voyage jusque dans l'Air et retour *facultatif*, soit par la même route soit par une autre jusqu'à la hauteur de l'Ouad Tikhammalt.

4° Payement au retour, et aux campements mêmes des notables.

5° Si les chameaux que je possède ne peuvent — comme me l'affirment les Touareg — fournir la route, m'en vendra-t-on et quel prix? ou bien m'en louera-t-on et à quel prix? Cette location serait aussi *un bloc* pour le voyage double facultatif, et non pas par jour et par animal.

6° De même, cette location ou cette vente d'animaux ne serait soldée qu'à mon retour au campement des notables.

Tels sont les points que je demande de discuter et d'arrêter sans aucun retard.

Tous les notables étant réunis je donne un chameau de *diffa* aux chefs et aux hommes présents qui les accompagnent. Leurs nègres, pour cette fois, se chargent d'abattre l'animal, de le dépecer et d'en opérer la cuisson. El-Hadj, qui n'a pas oublié le reproche de Moulay, tient à dire aux Touareg que ce sacrifice sera en même temps considéré comme *Mârouf* à Si Ali-En-Nahoui, le marabout enterré ici!

Vers midi entrevue avec Guidassen et quelques autres des djouad; il me met au courant de ce qu'il désire me voir accepter comme conditions, et de ce qu'il propose lui-même : Lui, Guidassen, viendrait en personne avec nous, pour nous conduire dans l'Air avec six autres des siens, dont quatre nobles et deux amghad; ce sont les nommés :

Bel-Guendi jeune.

Hamma, le neveu de Moulay.

Cheikh ou son fils.

Koumi-Ould-Khelala.

Abo et Moussani, ces deux derniers, amghad.

La solde sera de 500 francs pour chacun de ces hommes; sa solde à lui-même il ne la fixe pas encore mais il l'estime au triple ou au quadruple de celle des autres et encore... Il demande que tout cela *soit payé d'avance*. Il désire en outre que je lui remette mon *Khattidi* (blanc-seing indiquant que je lui donne liberté de manœuvre et que j'entends ne pas le rendre responsable de ce qui pourra arriver). Si toutes ces conditions

sont remplies et acceptées par moi il déclare que nous pourrons partir dès que je le voudrai avec quelques-uns de mes hommes. Il est muet sur la question de location ou d'achat de chameaux.

J'offre d'abord *de verser 1.000 francs d'avance*, puis sur la demande d'El-Hadj, je vais jusqu'à *1.500 francs d'avance*; mais je déclare qu'il m'est impossible de faire davantage pour le moment; qu'au retour chez eux je verserai l'intégralité de toutes les sommes dues, au moyen d'argent que je ferai venir du Nord. Tous refusent cette proposition et s'éloignent pour se consulter à nouveau.

Je ne puis me démunir complètement, car je n'ai qu'une faible somme liquide, et nous aurons des besoins en route; reste aussi à savoir ce que nous devons faire pour les chameaux. J'ai déjà dit que les miens étaient en mauvais état (pauvreté de la nourriture, épidémie de gale, etc.). Tous les Touareg, chefs ou amghad, déclarent qu'ils ne pourront supporter la route très pénible que nous aurons à faire, tant en montagne que sur des plaines dépourvues d'eau et de végétation. On parle ici du prix de 250 francs pour la location d'un chameau à destination de l'Air, quant à l'achat il ne faut pas compter moins de 500 francs. Pour la location, le prix, même pour les indigènes, n'est pas exagéré, le déchet en route étant estimé à 25 ou 30 0/0; quant à l'achat il est inutile de dire que c'est une somme inventée pour les besoins de la cause et qu'un Targui ne solderait pas un chameau de bât plus de 180 à 200 francs environ. Il n'en est pas moins vrai que si je me mettais sur le pied d'acheter comptant seulement 15 chameaux — il m'en faut 30 — à raison de 500 francs l'un, dans l'état actuel de mon budget, je serais plus qu'à sec; la richesse de ma mission ne va pas jusque-là.

Quoi qu'il arrive je risquerai pourtant la marche au Sud si les notables acceptent le paiement, *au retour*, des chameaux et de la solde, *avec une avance actuelle de 1.500 francs ou 2.000 francs*, mais je ne puis pas faire davantage à mon très grand regret.

Ikhenoukhen, auquel j'explique tout cela, me confirme ce que l'on nous avait appris précédemment. Les sommes versées, tant par moi que par le Gouvernement Général de l'Algérie, pour le remboursement des chameaux raziés n'ont point été distribuées aux ayants droit; elles ne le seront qu'autant que les Azdjer m'auront fait atteindre l'Air et que j'en serai revenu sain et

sauf. C'est peut-être là ce qui explique la résolution de Guidassen de m'accompagner en personne, car il est extrêmement désireux — pour les raisons que j'ai déjà développées plus haut — de voir répartir l'argent des chameaux, argent dont on n'a obtenu la remise du Gouvernement, par mon entremise, que *sur la demande qu'il m'en avait faite le premier*.

« Toutefois, ajoute Ikhenoukhen, Guidassen est un homme violent et très versatile, et quelles que soient les promesses qu'il vient de faire de t'accompagner, il ne serait pas très étonnant, qu'au dernier moment, et quand tout sera réglé, il ne fit faux bond et qu'il ne partit pas. Il fait très chaud, les voyages dans cette saison fatiguent les hommes, tuent leurs montures, personne ne se soucie d'affronter de gaieté de cœur la route du Soudan... »

J'essaie bien de gagner Ikhenoukhen à ma cause ; je fais agir dans le même sens Ben-Becice dont le fils est le beau-frère de Guidassen ; de même je pousse Hamma à m'aider en lui faisant miroiter la perspective de cadeaux dans le cas de réussite ; ce dernier s'est toujours montré très favorable du reste. Mais au milieu de tout cela que vont décider les notables ? je n'en sais rien, la seule chose sur laquelle je suis fixé c'est que si ils n'acceptent pas mes offres il ne nous restera plus qu'à mettre le cap, encore une fois, sur le Nord !

Dans la soirée commence la distribution des cadeaux ou des sommes destinées aux chefs et à leur entourage. Tout cela était bien prévu, évidemment, mais cela fait des vides considérables dans la caisse de la mission (ils sont une trentaine environ à compter) de même que toutes ces bouches affamées et insatiables creusent des trous énormes dans mes sacs à provisions.

Les notables reviennent à la charge pour demander que le paiement de la solde ait lieu en entier d'avance. Ils refusent le règlement à terme et veulent l'argent avant de partir. Ils s'étonnent que je n'aie pas apporté plus de *douros*. Ma réponse ne fait que reproduire mes premières offres et je leur déclare à nouveau que je ne puis donner davantage.

J'avais pensé, dans le principe, emmener avec moi vers le Sud quatre ou cinq de mes Chambba ; mais, au moment de choisir, je n'en trouve plus que deux qui soient décidés à tenter avec moi l'aventure ; les autres — du moins ceux parmi lesquels je

voulais faire un choix — se récusent, tant parce qu'ils n'ont aucune confiance dans la parole des Touareg que parce que leurs montures sont maigres et en très piteux état — ceci du reste était exact et tous nos animaux de selle ou de bât se trouvaient en mauvaise forme.

Ben-Becice aussi refuse de me suivre vers le Sud en ces termes : « Mon mehari est maigre, moi-même je suis très âgé. J'ai fait *onze fois* la route que tu veux parcourir ; elle est très dure et très difficile ; sur certains espaces, pendant sept jours, tu ne trouveras ni eau ni nourriture pour les animaux, et il te faudra — avant de t'engager sur cette redoutable portion du chemin — *charger sur tes chameaux la quantité de nourriture nécessaire à tout le convoi pendant sept jours*. Tes chameaux, dans l'état où ils se trouvent, ne supporteront pas un tel voyage, sois-en persuadé. Au départ vous serez en montagnes — puisque actuellement les notables veulent te faire traverser le Tassili en remontant l'Ouad Mihero — et je ne pense pas qu'un seul de tes animaux puisse même atteindre la limite Sud du Tassili. Dans ces conditions il y a danger réel et du reste, je te le répète, je suis trop vieux pour marcher l'été. »

Les chefs se succèdent les uns aux autres sous l'ombre de ma coupole de toile, Moulay, Guidassen, Ikhenoukhen.

Aucun n'apporte une solution nette et définitive, chacun a l'air de parler en son nom personnel, mais tous m'assurent de leurs bonnes dispositions à mon égard. Tous se plaignent de la saison pendant laquelle je suis venu, disant que la traversée est bien plus périlleuse, bien plus pénible. Ils ont l'air de ne pas se soucier de faire route pendant la saison chaude ; sont-ce là de bonnes raisons ou bien faut-il voir dans ces déclarations une mauvaise volonté cachée ? je ne veux pas trancher la question. Je sais fort bien que l'hiver est cent fois préférable pour un semblable voyage. Dans la saison froide on est libre de choisir sa route au lieu d'être forcé d'obéir aux nécessités d'eau. En hiver on pourrait atteindre le point où nous sommes sans passer par Timassanine ni Aïn El-Hadjadj ; il suffirait de couper droit à travers les deux Areg, buvant à Bottine, Tabankort et Saghen, ou bien ici seulement, à volonté — comme je l'ai déjà fait. — De Bottine pour atteindre Tassindja, dans ces conditions, il ne faudrait guère plus de 22 à 23 jours avec un seul point

d'eau juste au milieu de la route; cela simplifie évidemment beaucoup les choses et évite presque toutes les chances de fâcheuses rencontres. Malheureusement nous sommes aujourd'hui dans de tout autres conditions et à une saison différente, nous sommes en été et nous manquons d'argent, deux choses très graves ici en pays de mendicité et en pays de soleil; force nous est donc de chercher à marcher quand même malgré tous les désavantages contre lesquels il faut lutter.

Guidassen en rentrant sous l'abri protecteur de l'Ethel qu'il a choisi me fait les déclarations suivantes : «... si tu ne peux pas payer cette année, si tu n'as pas assez d'argent, la route n'en est pas moins toute grande ouverte et si tu veux revenir, soit l'hiver prochain, soit dans deux ans, soit dans dix ans, nous serons toujours dans les mêmes dispositions vis-à-vis de toi pour te faire traverser; nous t'accompagnerons, nous te guiderons, mais *apporte beaucoup d'argent...* »

Le soir les principaux Touareg — après réception des sommes qui leur sont destinées, à titre de cadeau (sollicité bien entendu) — semblent disposés à marcher moyennant le versement d'avance de *la moitié de la somme indiquée par eux comme solde pour le voyage*; ce serait là déjà un commencement de concession pour leur départ. Quant à moi je leur déclare que je ne peux que maintenir ma proposition primitive qui consiste en *un versement d'avance de 1500 francs*, dont je ne puis en aucune façon augmenter le quantum. Comme j'espère des concessions plus grandes de leur part, au point de vue de la solde, je remets sur le tapis la question des chameaux.

Le résumé de leurs dires à ce sujet est le suivant : La saison est mauvaise pour les hommes et les animaux; il faut craindre l'excessif échauffement des roches des hamada pour les pieds des chameaux. Ils énumèrent les difficultés de la route par suite de l'éloignement des points d'eau, du manque de nourriture, de la chaleur, etc... Leurs méhara, qui sont en bon état, pourront supporter le voyage et traverser toutes ces épreuves, mais ils estiment que les nôtres en seront incapables. Ils cherchent par tous les moyens possibles à me repousser jusqu'à l'automne prochain, c'est très visible à la tournure de leur conversation.

Le seul but que je puisse donc poursuivre, en ce moment, est

de les décider à me louer ou à me vendre une trentaine de chameaux robustes et aptes à supporter le voyage à la condition expresse que je serai libre de ne payer ces animaux qu'à mon retour, aux tentes mêmes des chefs. Si j'arrivais à un tel résultat la partie serait gagnée. Malheureusement ils restent réfractaires à cette idée et répliquent que chez eux — et même pour des indigènes du pays — lorsque l'on achète ou que l'on loue des animaux, la somme doit être immédiatement versée entre les mains des propriétaires. Leurs chameaux, à eux notables, — chameaux de charge — sont tous dans l'Est de Ghdamès, ou au Fezzan, où s'épanouit momentanément une très belle végétation, et ils n'ont ici dans les Ouadi du Tassili (et ceci est exact nous l'avons constaté) que leurs chamelles de reproduction, des chamillons et de jeunes bêtes. Je les presse encore de prendre une décision espérant toujours que les promesses faites pour l'avenir leur paraîtront suffisamment alléchantes pour les amener à une solution favorable à mes vus.

Des nouvelles arrivées de Ghdamès, disent qu'une forte pluie est tombée sur l'Oudje Est — un peu avant notre passage à El-Biodh, c'est-à-dire un peu avant le 15 avril. — Cette pluie s'est étendue depuis l'embouchure Sud du Gassi Touil jusqu'à une journée dans l'Ouest de Ghdamès; tous les ravins ont coulé et cette région va incessamment se couvrir d'une belle végétation.

Au milieu de toutes ces discussions, relatives à mes projets, avec les chefs Touareg et avec les gens de leur suite, il s'est produit de nombreuses conversations incidentes et on a traité beaucoup d'autres sujets; il en est une qui intéresse tout particulièrement les Français et que je ne saurais passer sous silence, c'est l'opinion qu'ont les Touareg en général et les Azdjer en particulier sur notre attitude et sur nos façons de procéder. En voici le résumé succinct et fidèle dans lequel je leur laisse la parole et qui n'est au reste que la répétition, plus accentuée, de ce que j'avais entendu dans mes autres voyages : « On dit depuis longtemps que vous voulez occuper In-Sàlah, mais les années s'écoulent et vous ne faites rien. Est-il vrai que vous ayez réellement l'intention de vous y installer, ou bien ne vous en occupez-vous plus ?

« Quant à votre attitude dans le Sahara proprement dit, nous ne la comprenons pas : on vous a tué des missionnaires, on a

assassiné le colonel Flatters et ses compagnons, on vous a tué Palat, Morès et bien d'autres; vous n'avez rien fait pour les venger, vous êtes restés calmes, impassibles, devant tous ces meurtres! Que comptez-vous donc faire? Quand pensez-vous agir? Pourquoi cette insouciance de la vie ou de la mort des vôtres? Pourquoi cette inaction ou cette lenteur à marcher sur le Tidikelt d'une part, et à massacrer les Ahaggar de l'autre? Cette manière d'être des hommes de ta nation est funeste, même pour toi et pour tes projets, car on dit dans le Sahara que si tu venais à périr, il ne s'élèverait pas une voix dans ton pays et que les *Hokkam* (tout ce qui représente l'autorité), ne feraient pas une démarche — pas plus pour toi que pour les autres — pour venger le Français tué! Les hommes de ta race ne vengent-ils donc plus le sang répandu?... » Difficile était la réponse à faire à pareilles demandes, et pourtant il était indispensable de dire quelque chose, ne fût-ce que pour ne pas laisser se propager un tel état d'esprit. Je ne pouvais laisser passer sans m'émouvoir une sortie de cette espèce; j'ai donc répliqué, en faisant traduire par Ben-Becice, les paroles suivantes : « Nous ne sommes pas comme vous des nomades sans lien, ni des hommes marchant isolément et sans entente, ou obéissant au premier mouvement; nous n'agissons jamais à la légère, mais nous poursuivons avec patience, et avec le calme que donne la force, la suite de nos conquêtes et la marche de notre domination. Nous n'oublions rien; les meurtres, les trahisons, dont les nôtres ont été victimes sont toujours présents à nos mémoires et douloureux à nos cœurs. Cessez de vous étonner et retenez avec soin ce que je vais vous déclarer : In-Sàlah et tout le pays des oasis seront, le jour venu, occupés par la France, et cesseront d'être un repaire de bandits pour devenir, sous l'ombre bienfaisante de notre pavillon, une région d'oasis paisibles et prospères.

« Quant à nos morts, ne l'oubliez pas, ils seront tous vengés et bien vengés. L'heure du châtimeut viendra, redoutable, pour tous ceux qui de près ou de loin ont trempé dans les massacres; les assassins, de quelque côté qu'ils viennent, et à quelque point qu'ils se trouvent, seront atteints par l'épée justicière de notre pays! L'avenir est à nous, vous verrez si la France sait bien faire ce qu'elle veut et vous saurez à quel prix elle fait payer le sang de ses enfants! »

Ces déclarations ne laissent pas que de jeter un certain froid, car quel est le Targui qui n'a pas un petit morceau de meurtre sur la conscience? Ben-Becice, qui a été le traducteur des uns et des autres, est d'avis que la non vengeance de leurs morts crée aux Français, dans le Sahara, une situation difficile et semble les y faire passer pour des hommes sans vigueur et sans énergie.

9 Mai. — Séjour. Nous avons ici, venu avec Ikhenoukhen, un Chérif arabe, El-Hadj-Mohamed, arrivant de Ghât et originaire de Sali où il va retourner du reste en passant par le Ahaggar. Cet homme, qui est *Quadry*, est fort intelligent; il connaît l'Égypte à fond, l'Arabie, Candie, le Soudan central; et, pour ce dernier pays, il n'y a pas de doute possible, attendu qu'il a subi de ma part un examen des plus sérieux au point de vue géographique, examen dont il s'est admirablement tiré. Il se dit en tournée de ziara, et, après avoir parcouru tous les campements Azdjer il va faire de même dans les campements Ahaggar avant de réintégrer sa zaouia à Sali. C'est la troisième fois qu'il visite ces contrées dans les mêmes conditions.

J'ai déjà dit — tant dans mes précédents rapports de mission que dans des notes particulières remises au Gouvernement Général de l'Algérie — ce que je pensais de ces marabouts arabes ou Chérifs qui pullulent dans le Sahara. J'ai déjà indiqué combien était nuisible pour notre influence, non pas le rôle qu'ils se donnent pour le public, mais celui qu'ils remplissent réellement, sous des inspirations venues de l'Ouest. Je crois toutefois que si la France en arrivait à l'occupation du Touat et des oasis du Sud-Ouest algérien, la présence de ces marabouts chez les Touareg ne présenterait plus les mêmes inconvénients et que, peut-être même, nous pourrions tirer un excellent parti de ces berbères instruits. Ils sont pour la plupart visiblement fort intelligents, sans grands scrupules religieux au fond j'en suis persuadé, et tout disposés, par leur origine, par l'état et la culture de leur esprit, à prendre une civilisation plus avancée, civilisation dont ils sont bien plus rapprochés que les Touareg. Mais pour pouvoir les utiliser, il faudrait avant tout occuper leur pays d'origine et amener entre leurs chefs de zaouias et nous, des relations cordiales. Dans ces conditions, les marabouts ou Chérifs nomades, ou émissaires, deviendraient pour nous de précieux auxiliaires.

Koumi qui devait venir n'a point paru ; je ne regrette pas son absence, car ce serait, s'il était là, un notable de plus à satisfaire en argent. Il est inscrit parmi ceux qui doivent être du voyage, mais, me dit Guidassen, il se trouve dans l'Ouad Mihero, sur notre route, et nous le prendrions en passant.

Il paraît que tous les Touareg venus ici en oisifs et en mendians ont l'intention de regagner incessamment leurs campements, rien ne saurait m'être plus agréable. Quant aux notables ils discutent encore et annoncent qu'ils vont continuer les palabres avec moi. Cheikh me fait répéter pour la troisième fois tous ses regrets de nous avoir molestés en 1894 et nous fait assurer de ses excellentes dispositions. Pour moi, je doute absolument de sa sincérité. Dans toutes les réunions auxquelles j'ai assisté il n'a pas paru, sauf une seule fois, où il était accroupi d'avance et n'avait guère la possibilité de s'éloigner sans être remarqué au moment où j'arrivais avec El-Hadj ; il a donc assisté à ce miad, mais il est resté si complètement voilé qu'El-Hadj lui-même ne l'a pas reconnu, il n'a pas prononcé du reste une seule parole. Je me demande quel est son but et pourquoi il se tient à l'écart puisque je lui ait fait dire antérieurement que mes griefs contre lui étaient oubliés ? Mes hommes disent tout simplement que son intention est de me couper le cou après trois ou quatre jours de voyage, car il est noté — lui ou son fils — comme un de ceux de l'escorte future.

Moulay, délégué par les autres chefs, vient me dire qu'ils ne peuvent me fournir de chameaux en location ou vente : d'abord parce qu'il n'y en a pas ici et en second lieu parce qu'ils n'acceptent que le *payement d'avance* ; ils me font demander quelles sont mes dernières décisions. Je déclare à Moulay ceci : « Je ne puis que répéter une fois de plus ce que j'ai déjà dit ; je partirai avec ceux que vous avez désignés, dans les conditions suivantes :

1° Vous me fournirez en location ou vous me vendrez, *mais payables au retour*, 25 à 30 chameaux de charge aptes à supporter le voyage ;

2° Guidassen fera, comme il est convenu, partie de l'escorte ;

3° La solde des hommes d'escorte ne sera payée qu'au retour ici ;

4° Je vous verserai pourtant, à titres d'arrhes *et d'avance*, une

somme de trois cents douros. Si vous ne pouvez ou ne voulez pas remplir ces conditions je reprendrai demain matin la route de l'Algérie. »

Ikhenoukhen vient me demander des dattes sous le prétexte que son estomac et celui de son fils ne peuvent digérer que cette nourriture; un autre voudrait de la farine, un troisième une pioche, d'autres du tabac, de la poudre, c'est à n'en plus finir et cela devient une véritable exploitation. Combien je regrette l'absence d'une bonne et nombreuse escorte et quel plaisir j'éprouverais à envoyer promener tout ce monde! mais non! il faut parlementer, ruser; décidément le Sahara et ses habitants sont une rude école de patience.

Le Chérif m'aborde ensuite, il sollicite des vivres pour gagner les premiers campements Ahaggar. Il me dit que le ghezi des Ahaggar dont il a été question plus haut, n'est pas dirigé précisément contre Timbouctou qu'ils savent bien défendu, mais plutôt contre les gens des environs de Sokoto. Il me demande si décidément je pars pour le Sud. Je lui réponds : « Je crains fort de ne pouvoir le faire. J'avais pu croire jusqu'ici que dans ce pays on trouvait des chefs et un Amenokal, mais je me suis grossièrement trompé, on n'y rencontre que des envieux et des mendiants, personne n'a de pouvoir puisque ceux qui prétendent commander ne peuvent même pas, jusqu'à présent, me fournir les vingt-cinq ou trente chameaux qu'ils jugent nécessaires pour continuer ma route vers l'Air... » je ne parlais ainsi au reste que pour que mes paroles fussent transmises à qui de droit.

Huit Touareg se décident à partir vers 4 heures du soir, ce sera autant de bouches de moins à nourrir. Quelques-uns ont chargé Ben-Becice de venir me demander encore un petit cadeau un peu d'argent; Ben-Becice s'est refusé à transmettre leur requête et leur a répondu : « Il a déjà beaucoup donné et il ne lui reste plus rien. »

Dans la soirée très longue conversation avec Ikhenoukhen — Moulay vient se joindre à nous mais seulement à la fin de l'entretien. — Au résumé Sidi-Mohammed me dit que s'il avait des chameaux ici il me les prêterait, même sans paiement, ou me les louerait si je le lui demandais; mais que les siens sont tous dans les montagnes du Fezzan; que si je veux attendre vingt ou trente jours il *pourra peut-être* m'en faire envoyer, pourtant que

je réfléchisse bien que pendant ce laps de temps les mendiants de toutes catégories viendront vivre à mes dépens et épuiser mes provisions. D'autre part, dit-il, la saison n'est pas favorable. Il est bien évident qu'il s'évertue à montrer toute l'amabilité possible mais tout en ne perdant pas une occasion d'essayer de me prouver que la marche vers le Sud n'est pas praticable maintenant. Ceux des notables inscrits pour m'accompagner — et dont il exprime les sentiments en même temps que les siens propres — sont extrêmement désireux de ne pas partir en été sur une route aussi dure et avec un climat aussi rigoureux. Je suis persuadé pour mon compte que si nous eussions été en hiver je leur aurais bien plus facilement fait accepter la condition *du paiement de leur solde seulement au retour*.

Dans ma discussion avec Ikhenoukhen je lui avais dit exactement ceci : « J'ai fait pour vous énormément de démarches ; j'ai réussi à vous faire verser une somme considérable ; je vous ai donné moi-même, à diverses reprises, à titre de cadeaux ou à titre d'adda, des sommes non moins importantes ; en échange qu'ai-je tiré de vous ? pas même la valeur *d'une tête de fourmi!* (expression locale). Je n'ai obtenu aucune aide, aucun concours bienveillant, je n'ai recueilli que de creuses protestations. J'ai donc le droit de vous dire avec juste raison : vous vous qualifiez des titres pompeux de *Sultan fils de Sultan*, vous prétendez être les maîtres de ce pays, mais tout cela est vain et en réalité vous n'êtes rien dans le Sahara puisque vous ne voulez pas ou vous ne pouvez pas même m'organiser le convoi nécessaire à la continuation de mon voyage — que je m'engage à payer au retour — pour me faire gagner l'Air. Vous m'autorisez donc ainsi à penser et à proclamer que ceux qui se disent les chefs des Azdjer n'ont ni reconnaissance, ni loyauté, ni pouvoir ! » Ikhenoukhen répliquant à cette apostrophe, qui était en langue arabe qu'il parle bien, me répond en développant à nouveau les arguments que j'ai déjà cités plus haut ; il termine par ceci : « Nous t'avons promis la route libre, elle l'est en effet ; les hommes aussi sont prêts et tu peux partir si tu veux. » Mais il ne consent toujours pas à résoudre la question de location des chameaux qui entrave tout, il se rejette derrière des impossibilités de toutes sortes. Il s'étend en longues protestations de dévouement, me remercie chaleureusement de ce que j'ai fait pour eux et me déclare que « je ne

puis pas voir *ce qu'il y a d'amitié pour moi dans l'intérieur de son cœur (sic)* ». Il me rappelle l'affection de son père El-Hadj-Ikhenoukhen pour Si-Saad (Duveyrier); il n'a qu'un désir c'est de suivre la voie dans laquelle s'était engagé son père, de protéger et d'aider tous les Français qui s'adresseront à lui ou aux Aouràghen; ce rôle lui tient au cœur et il veut m'en convaincre.

Il est certain que les protestations d'Ikhenoukhen sont bien présentées, l'homme est particulièrement séduisant de geste et de parole et je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit autrefois à son sujet : Ikhenoukhen est l'homme le plus sympathique, le plus éclairé, le plus intelligent et le plus amoureux de la paix de tous les notables Azdjer. Il revient à la question du remboursement des chameaux raziés et me dit : « Si je n'ai pas distribué l'argent de ces chameaux aux ayants droit c'est parce que nous avons considéré que cet argent est un gage vis-à-vis de toi et qu'il n'a été versé par ton Gouvernement que dans cette intention, et que dans l'idée qu'il ne serait réparti entre les mains de ses propriétaires que lorsque nous t'aurions conduit dans l'Air et que tu en serais revenu. » Je réponds que telle était bien en effet la volonté du Gouverneur de l'Algérie.

Ikhenoukhen, Moulay, Guidassen et les autres notables affirment énergiquement leur bonne volonté (sauf pour les questions d'argent pourtant comme le lecteur a pu s'en convaincre) et déclarent que, à quelque moment que je leur annonce mon arrivée chez eux, ils se trouveront réunis au point que j'aurai désigné et qu'ils seront prêts à partir avec moi, qu'ils amèneront des chameaux, soit à louer soit à acheter, si je leur en exprime le désir à l'avance, qu'ils se tiennent à ma disposition demain ou dans dix ans.

Toutes ces conversations nous conduisent fort avant dans la nuit et la conclusion fatale est qu'il faut renoncer à la marche vers le Sud et que le seul parti à prendre est de retourner au Nord. Nous partirons donc demain.

Un séjour au milieu de ces nomades avides est absolument ruineux tant en argent qu'en nourriture; or de l'un j'ai fort peu et de l'autre pas beaucoup. C'est surtout pour cette raison que je ne veux pas courir le risque de séjourner pendant le mois que me proposait de passer Ikhenoukhen pour attendre *l'envoi problé-*

matique de chameaux provenant des montagnes du Fezzan. En effet les questions suivantes se présentaient à mon esprit :

1° M'amènera-t-on réellement les chameaux et dans quel laps de temps?

2° Me sera-t-il possible, en supposant que les chameaux arrivent, de réunir à nouveau les sept personnes désignées pour m'accompagner, et qui se seront dans l'intervalle dispersées aux quatre coins du Sahara?

3° Les visiteurs, les chefs et les mendiants, n'auront-ils pas épuisé, dès cette époque, toutes mes provisions de bouche, et ne faudra-t-il pas en envoyer acheter de nouvelles à Ghât, et dépenser ainsi tout ce qui me reste d'argent liquide? Ben-Becice et El-Hadj répondent à ces trois questions : que l'on n'amènera pas de chameaux; que nous ne pourrons faire rallier les hommes et que mes provisions seront épuisées avant que nous ayons vu apparaître qui que ce soit, et je partage entièrement leur manière de voir.

Dans le dernier entretien avec Ikhenoukhen, et sur sa demande — à laquelle je m'attendais mais que je tenais à laisser se produire — j'ai versé entre ses mains le droit de passage — *adda* — s'élevant à 500 francs. On n'a pas oublié peut-être que, lors de mon premier voyage, l'attribution de ce droit de passage avait soulevé parmi les chefs une discussion dans laquelle j'avais été sollicité de donner mon opinion sur l'application que l'on devait faire, à ce sujet, de la convention dite de Ghdamès. Depuis cette époque les notables ont dû discuter à perte de vue et le résultat est que le montant de l'*adda* appartient à *Ikhenoukhen* bien qu'il ne soit pas l'*amenokal* actuel des *Azdjer*. C'est là une singulière façon d'appliquer les textes, car dans l'esprit des rédacteurs de la convention il n'est pas douteux que l'*adda* devait être versé entre les mains d'El-Hadj-Ikhenoukhen — l'*amenokal* d'alors — puis, après lui, entre les mains de ses successeurs, les détenteurs du pouvoir au moment du versement. On en a décidé autrement et Ikhenoukhen estime que c'est à lui ou à *sa descendance directe* que ce droit est dû.

Tous les chefs par exemple sont unanimes à dire que ce droit est dû *dès que l'on est entré sur le territoire des Azdjer* — doctrine que pour mon compte j'ai toujours contestée — et qu'il n'est pas nécessaire pour l'exiger que le voyageur français ait

fait la traversée entière du territoire. Ikhenoukhen m'a pourtant dit cette fois-ci : « Si cependant tu regrettes trop de payer l'adda, puisque tu ne vas pas plus loin, quoique ce soit mon droit de le réclamer, fais comme tu voudras je n'insisterai pas. » J'ai préféré me montrer beau joueur et j'ai payé.

V

RETOUR

10 Mai. — Les notables viennent se réunir au puits où je me tiens pour la séance des adieux. Je leur répète en peu de mots ce que je leur ai déjà dit, leur exprimant mes regrets d'emporter des Azdjer une si mauvaise opinion, et qu'il ne tenait qu'à eux de modifier s'ils l'avaient voulu. Guidassen et Ikhenoukhen prennent la parole pour répondre et ils rééditent les choses déjà maintes et maintes fois entendues, protestant de leur bonne volonté et de leur bon vouloir dès que je m'adresserai à eux de nouveau. Ils terminent en me faisant la demande, en leur nom et au nom de tous, de déclarer de leur part aux autorités françaises que le Targui des Ifoghas nommé Seghir-ben-Si-Hamma (1), n'est point de ceux qui ont participé au meurtre du marquis de Morès. Ce fait douloureux s'est produit disent-ils, en dehors du territoire des Azdjer et en dehors de leur commandement, qu'ils ne peuvent que nous exprimer le regret qu'ils éprouvent de ce massacre.

Au moment où je prends définitivement congé pour monter sur mon méhari, Ikhenoukhen me dit ce qui suit : « ... Pour te « prouver que nous te sommes dévoués il est nécessaire que tu « saches que l'on nous a sollicités, tant à Ghât qu'à Ghdamès et « chez les Ahaggar, de te repousser et de ne pas te laisser passer « dans notre Sahara. Nous avons répondu que nous t'assurerions « le passage quand et comme il nous plairait, que nous t'assu- « rerions notre protection, et que du reste cette question ne re-

(1) Ils avaient appris que ce Targui, soupçonné par nos officiers, avait été appréhendé par l'autorité et mis sous les verrous en attendant son jugement.

« gardait que nous ; que nous refusions d'entrer dans les vues
« des gens qui nous écrivaient sur ce sujet et que nous persis-
« tions à désirer de bonnes relations avec toi ; que, du reste, une
« semblable chose ne concernait ni les gens de l'Est ni ceux de
« l'Ouest. Tu vois donc bien que, nous aussi, nous plaidons ta
« cause et que nous sommes avec toi. Nous avons répondu à ton
« sujet et nous répondrons encore, à l'occasion, que nous savons
« ce que nous avons à faire à cet égard. »

Tous les chefs auraient désiré un *Khâttidou* de moi avant mon départ mais j'ai opposé une fin de non recevoir très nette à ces sollicitations, à la grande joie de El-Hadj et de Ben-Becice qui craignaient de me voir céder aux instances des notables.

Nous allons camper à Menkhour et par conséquent nous parcourons une route déjà connue de moi et sur laquelle il n'y a pas à insister.

Huit Touareg nous suivent pour regagner leurs campements qui sont situés plus à l'Ouest, parmi eux se trouvent : Bakha, Moussani, Skhorzima, Abo, Si-Ali, etc... Il faut aussi nommer le Chérif qui traîne péniblement par un licou deux jeunes chamillons, cadeau d'Ikhenoukhen et de Moulay ; il n'a point de monture ici et prétend que son méhari est dans un des campements Ahaggar auquel il va se rendre. Je lie conversation avec lui : il me raconte qu'au Touat et chez les Ahaggar certaines personnalités boivent encore du thé provenant du pillage de la mission Flatters, en 1881. Ces chefs le trouvent tellement bon qu'ils le ménagent et ne le dispensent qu'à très petites pincées, à de longs intervalles, et pour honorer leurs hôtes de marque.

Au moment où nous campons à Menkhour, après avoir fait au rebours notre route des 1^{er} et 2 mai, nous voyons arriver Guidassen monté sur un superbe méhari blanc, à poil très fin, provenant des steppes qui entourent l'Air. Il nous rejoint seul et s'installe sous un Ethel tout près du camp. Je me demande quelle est la cause de sa venue, car il ne dit mot. Ben-Becice pense que c'est peut-être simplement pour m'accompagner, et aussi pour insister près de moi pour se faire remettre mon khâttidi déclarant que je suis enchanté de l'accueil des Azdjer et que je n'ai qu'à me louer de leurs procédés. Si c'est réellement une lettre de ce genre qu'il a l'intention de me demander de nouveau, il peut être sûr d'attendre longtemps.

11 Mai. — Nous faisons aujourd'hui, au rebours, la même route que le 30 avril et nous y ajoutons 8 kilomètres de celle du 29, ce qui nous amène à camper dans l'estuaire de l'Ouad Tinhah. La journée a été très chaude et les chameaux se traitent péniblement, plusieurs se sont couchés dans un tas de sable et il a fallu les décharger et les lever de force, néanmoins deux d'entre eux n'ont pu suivre. Les Touareg présents hier continuent à faire route avec nous, de même que le Chérifet Guidassen; ce dernier, très aimable, marche en tête près de moi avec quelques autres et Ben-Becice. Il est plus loquace que de coutume et me fait traduire par Ben-Becice des choses de ce genre : « La vraie route à suivre pour gagner l'Air c'est d'abord « l'Ouad Samene; c'est la plus courte et aussi celle sur laquelle « on trouve le moins de monde et de campements, et par consé- « quent le moins de mendiants et de solliciteurs. Quand tu seras « prêt, ajoute-t-il, écris-moi par un envoyé à méhari, et fixe « moi l'époque à laquelle tu devras te trouver à un point que tu « désigneras; je m'y rendrai avec ceux des autres qui seront « choisis pour t'accompagner. Je t'y conduirai aussi des cha- « meaux de location, si tu me les demandes par avance, à moins « que tu ne préfères te servir des tiens et qu'ils soient en bon « état. Si tu te décides à une location de chameaux, ne manques « pas d'apporter une balance romaine, car les Touareg tiennent « essentiellement à peser toutes les charges — *cela leur ouvre la « tête (textuel)* — Nous aurons ainsi l'avantage de ne pas être au « milieu des campements et tu ne seras pas assailli et mangé « par les demandes de vivres et d'argent, *néanmoins apporte « beaucoup d'argent, on ne peut pas voyager dans ce pays sans « beaucoup d'argent...* »

En somme, il se montre plein de bonne volonté, *dans l'avenir*. Quant aux motifs de sa présence au milieu de nous il n'en souffle pas mot; mais voici les divers mobiles qui, d'après mon entourage targui et chambbi, pourraient le pousser :

1° Le désir d'obtenir mon Khâttidi.

2° Le besoin de se renseigner sur l'état de la végétation sur notre route et savoir si au besoin il pourrait y conduire ses troupeaux. Certains disent même qu'il aurait l'intention de pousser ses investigations *jusqu'à Timâssanine!!* Je n'y puis croire un seul instant, et Guidassen n'y viendra certainement pas; cet

énoncé a été évidemment inventé de toutes pièces pour mon usage personnel.

3° La volonté de ne pas me laisser partir seul; il l'aurait, paraît-il, dit lui-même, prétendant qu'il n'était pas convenable que Foureau rentra dans son pays sans être escorté au moins pendant quelque temps par un chef. Bakha assure que c'est là la vérité.

4° Le besoin de régler diverses affaires et de prélever certaines dîmes dans les campements de ses amghad (serfs) dont les uns occupent la haute vallée de l'Ouad Tinhal, et les autres les environs du point où nous sommes campés.

5° Enfin l'espoir d'obtenir de moi quelque cadeau ou quelque somme en plus de ce qu'il a déjà reçu.

Pour moi, je crois que les trois derniers articles réunis résument les véritables motifs qui l'ont poussé à nous accompagner.

Des Ifoghas sont campés à moins de deux kilomètres de nos tentes, quelques-uns d'entre eux viennent nous visiter dans l'espoir de recevoir quelque cadeau; je leur fais dire que nous leur achèterons volontiers du beurre et du lait s'ils en ont à vendre, ils promettent de nous en apporter à la nuit.

Le Chérif s'approche souvent de moi pour me demander du tabac qu'il fume dans une petite pipe — en tout semblable à celles qu'emploient les indigènes de l'Ouad Rirh et généralement tous les Berbères oasiens —; il me raconte qu'il a eu l'occasion de voir à plusieurs reprises les Touareg Taïtok qui, autrefois prisonniers au fort Bab-Azoun (1), se sont tous depuis évadés; parmi eux il me cite Kenan-Ag-Tissi. Ces Taïtok parlent volontiers, au Sahara, de leur séjour en Algérie; ils se louent beaucoup des bons traitements que les Français leur ont réservés. Ils disent qu'ils ont conservé un très bon souvenir de ce temps-là; je le crois sans peine, car ils étaient certainement beaucoup plus heureux, plus choyés, que sous leurs tentes.

Nous avons traversé aujourd'hui, sur la berge Sud de la vallée parcourue, des terrains rocheux de grès noir. A cette occasion

(1) Ces Taïtok faisaient partie d'un ghezi réduit à néant par les Chamba d'El-Goléa; ceux qui, enfermés à Alger, avaient été livrés aux autorités françaises, étaient les survivants du combat.

il est bon de faire la remarque suivante : on pourrait croire, si l'on ne considère que leur éclat sous l'effrayant soleil de midi, que ces hamada de grès noir sont ce qu'il y a de plus brûlant au monde; on se tromperait cependant : les hamada blanches ou claires et les sables sont bien plus durs à traverser. En effet les hamada noires s'échauffent et absorbent une quantité considérable de chaleur lumineuse, mais elles ne la rayonnent guère. Les hamada blanches, au contraire, en absorbent fort peu et en rayonnent énormément; de même les sables — qui en absorbent cependant plus que les hamada blanches — en rayonnent beaucoup. Il est ainsi très facile de comprendre pourquoi l'on ressent une impression de chaleur plus forte sur une hamada blanche ou sur des sables que sur une hamada noire; et encore je néglige un facteur important, c'est la fatigue des yeux qui est très intense sur les surfaces blanches ou jaunes rougeâtres, alors qu'elle est beaucoup moindre sur des surfaces sombres.

La chaleur estivale a sur les plantes, dans ce pays, une action extrêmement rapide; ainsi nous avons trouvé, il y a seulement onze jours, une portion de rivière nourrissant des touffes de Drinn qui à ce moment étaient d'un vert éclatant; en repassant aujourd'hui au même point nous constatons que ce même Drinn est entièrement jaune et sec. Il est vrai que les graminées sont, de toutes les plantes, celles qui s'altèrent le plus rapidement sous l'influence du soleil et de la sécheresse.

A la nuit, les esclaves des Ifoghas, nos voisins, nous apportent du beurre fondu (Dahane) que nous leur achetons; quant au lait que nous leur avons demandé, il n'en est pas question.

12 Mai. — Guidassen veut à toute force aujourd'hui nous mener camper auprès de la source d'Ihâne — qui est tout à fait en dehors de notre ligne de marche — où s'élèvent les tentes de Bakha, Moussani, et leur groupe. Il prétend qu'il veut me donner la *diffa*; qu'à Tassindja il n'avait pas de chamelle et qu'ici il prendra une de celles de Moussani (c'est un de ses serfs) pour constituer un repas, etc., il ajoute que Moulay, Ikhenoukhen et lui, tiennent à me faire une réception et que c'est lui qui s'en est chargé. Je refuse nettement; je n'admets pas en effet que ces sauvages, qui ont eu dix jours pour traiter cette question, aient attendu le dernier moment pour venir me faire cette amabilité.

En un mot, je dis à Guidassen que je ne suis pas de ceux auxquels on peut offrir *une diffa froide* (c'est le terme consacré en langue arabe) et, après lui avoir fait remettre un sac de farine, je prends congé et nous nous mettons en marche. Tous ceux des Touareg qui nous accompagnaient restent avec Guidassen et vont rejoindre leurs tentes.

Nous sommes donc enfin seuls et c'est un soulagement considérable que de se sentir délivré des obsessions de tous ces mécréants, de recouvrer la possession de soi-même, et de reprendre le libre exercice de ses mouvements et de sa volonté. La journée est épouvantablement chaude et fatigante pour les hommes et les animaux.

Au lieu de marcher, comme nous l'avions fait précédemment, au milieu du thalweg, et afin d'éviter les parties recouvertes d'arbustes et de petites dunes, nous suivons constamment le pied de la montagne qui borde au Sud le lit de l'ouad; nous profitons même de la coupure Z Z de la carte, qui constitue un raccourci que nous n'avions pas encore parcouru, et qui nous permet de passer très facilement dans l'estuaire de l'Ouad Tadjerine par un chemin découvert et dépourvu de végétation. Cette coulée Z Z est une sorte de lit de rivière qui fait communiquer entre elles les vallées de l'Ouad Tinhal et de l'Ouad Tadjerine, un peu avant le moment où ces deux rivières viennent se réunir au grand thalweg principal.

Les stratifications de sommet des grès des mornes qui nous dominent sont presque horizontales et sont seulement un peu inclinées vers le N-O; les stratifications inférieures des mêmes grès ont une pente beaucoup plus forte vers le N-O et surtout vers le Nord. Ces grès portent de nombreuses empreintes mécaniques et des traces d'animaux (échantillon n° 325). Nous avons recueilli, à la limite S-E du maâder Amanzouatene, une belle hache polie (échantillon n° 326). La marche est continuée à travers ce dernier maâder et nous campons à l'origine des petites dunes qui le bornent au N-O; à petite distance, à l'Est, du morne qui marque l'embouchure de l'Ouad Samene. Nous n'avons là que des touffes d'Azal et un peu de Harta, mais ces deux arbrisseaux sont verdoyants.

Les chameaux continuent à s'arrêter et même à se coucher; leur état de maigreur et les fatigues causées, par la mauvaise

nourriture, l'épidémie de gale, les ont mis dans le plus piteux état; ils ne peuvent plus supporter la marche avec ce soleil et cette chaleur et nous allons être bientôt forcés de faire nos étapes la nuit sous peine de semer tous nos animaux sur le chemin. Sur quatre, qu'on a dû décharger en route aujourd'hui, deux ont eu grand'peine à suivre et deux n'ont pu rejoindre.

13 Mai. — Nous quittons le campement avant le lever du jour de façon à pouvoir traverser, avant les heures chaudes, les petites dunes très difficiles qui encombrent l'embouchure de l'Ouad Samene. Nous arrivons un peu après midi à Aïn El-Hadjadj. Le puits est presque plein d'eau, le niveau du liquide ne se tient aujourd'hui qu'à un mètre au dessous du sol, l'eau a donc beaucoup monté depuis le nettoyage que nous avons fait subir au puits lors de notre premier passage; elle est claire et n'a plus l'acreté que lui communiquaient toutes les impuretés retirées du fond. Toutefois l'eau d'Aïn El-Hadjadj conserve toujours une certaine saveur empyreumatique qui tendrait à faire croire qu'elle est légèrement ferrugineuse. Une partie du sable extrait la première fois a été rejeté dans le puits par le vent et forme, au fond, une couche qui doit très probablement atteindre une épaisseur de 50 centimètres. Il est certain que ce point d'eau, nettoyé à fond, jusqu'aux roches du sous-sol, débarrassé des sables qui l'encombrent et protégé contre leurs envahissements ultérieurs, donnerait de l'eau à fleur de sol, et probablement même avec un léger et faible écoulement. La nappe qui l'alimente paraît avoir une assez grande force ascensionnelle et son niveau hydrostatique doit être assez élevé.

Les chameaux — c'est leur quatrième jour sans boire — se précipitent sur le puits et ce n'est pas trop de tout mon monde pour les écarter; ils se gorgent d'une énorme quantité de liquide excès qu'excusent la fatigue et la saison.

Aujourd'hui chihili de S-O très intense et très insupportable accompagné de brume; nous avons déjà à 3 heures du matin + 33°,4 et à 1 heure après midi + 45°,6 et il ne faut pas oublier que l'impression ressentie n'est pas proportionnelle à l'indication thermométrique; elle est au contraire toujours en raison directe du degré de tension de l'électricité atmosphérique, et parfois cette tension est considérable.

Les chameaux ne résistent pas, surtout en état de maigreur, à de telles températures lorsqu'ils sont obligés de les supporter en marchant et avec leurs charges sur le dos. Nous avons dû en laisser sept derrière le convoi avec deux hommes pour les amener lentement, ils ne peuvent plus avancer et sur ces sept, trois ont été définitivement abandonnés.

Nous allons être forcés, pour obvier un peu à cette fatigue des animaux et aussi pour diminuer notre propre fatigue, de marcher la nuit et de dormir le jour. D'Aïn El-Hadjadj à Tabalbalet rien de plus simple puisque nous n'avons pas de passages difficiles; de Timassânine à El-Bïodh la chose sera également facile pour les mêmes raisons; d'El-Bïodh à Aïn Taïba cette mesure deviendra indispensable car dans cette traversée, en voyageant de jour par des vents de la région du Sud, ou même du soleil sans vent, nous serions sûrs de semer, un à un, tous nos chameaux sur le medjebed. Il y a donc là un cas d'une gravité exceptionnelle et qui — s'il m'inquiète déjà — inquiète encore bien davantage mon chef de convoi, El-Hadj, qui se montre très anxieux à ce sujet.

Quant à la route de Tabalbalet à Timassânine je serai forcé de la parcourir pendant le jour, à cause des difficultés des dunes. J'ai au surplus l'intention, entre ces deux points, de faire une route très à l'Est de mon itinéraire d'aller — lequel est voisin de celui de la première mission Flatters — d'abord parce que je crois la route plus facile — au moins dans sa portion méridionale — et en second lieu pour me rendre compte de l'existence ou de la non-existence, sur cette direction, d'une grande vallée ouverte venant du S-E ou de l'Est, vallée à la présence de laquelle je crois, mais dont je ne connais pas le gisement, ce problème serait très intéressant à résoudre.

La marche nocturne nous sera du reste facilitée, à cause de la présence de la lune qui est actuellement au-dessus de l'horizon pendant la nuit.

Le vent de chihili occasionne sur les rebords des paupières, lorsqu'on les referme, une sensation de très vive brûlure, extrêmement désagréable. Ce vent échaude littéralement et certaines de ses bouffées sont à une très haute température, très différente parfois de celle indiquée par un thermomètre placé dans les mêmes conditions, mais un instant avant ou un instant après la bouffée. C'est ce genre de vent — toujours en conco-

mittance avec des phénomènes électriques ou magnétiques — accompagné d'un soleil cuisant, embrumé ou non, qui cloue les chameaux sur place, et qui éreinte les hommes et les oblige à avaler d'énormes quantités de liquide.

La nuit du 13 au 14 est également fort chaude et très fatigante sous l'haleine du chihili qui continue; à 3 heures du matin le thermomètre indique + 33°,4.

14 Mai. — Dès le lever du jour on abreuve tous les chameaux et on les envoie au pâturage car, comme je l'ai indiqué, nous ne partirons que ce soir pour voyager de nuit. Brume générale, le baromètre baisse. Sur le soir, au retour du convoi, nous faisons boire à nouveau tous les animaux et nous partons à 6 heures. La nuit se passe en marche; la température est un peu moins élevée à cause du N-E qui souffle; malgré cette circonstance favorable quelques chameaux ne suivent que très péniblement et le convoi tend constamment à s'allonger indéfiniment, inconvénient très grave, surtout pendant les marches de nuit; force nous est d'en abandonner deux dans la première partie de la route et un troisième non loin du but de l'étape. La lune nous donne une belle lumière, bien que le ciel soit légèrement nuageux et brumeux.

15 Mai. — Nous arrivons à 2 heures du matin au pied d'un des promontoires de l'erg qui borde la plaine à l'Est; on trouve là un peu de Éhébile et de Neçi qui pourraient servir à la nourriture des chameaux, mais il n'existe ni un fétu ni une brindille de bois et, après avoir commencé à camper en ce point, nous nous décidons à gagner dans le N-O, à 6 ou 8 kilomètres, le maâder de l'Ouad Taïnaouine où nous mettons pied à terre pour passer la journée. C'est là une sorte de petite plaine ou cuvette basse, sans berges, semée de gommiers, et dont les eaux se déversent dans l'ouad qui suit le contrefort montagneux de l'Ouest avec une pente générale vers Tabalbalet, nous trouvons en ce point un peu de végétation verte qui suffira à nos animaux.

A peine étions-nous installés que nous voyons arriver sur nous, venant de l'erg, une *Doula* (1) composée de 5 antilo-

(1) En arabe un harde d'antilopes se nomme *Doula* et une harde de gazelles *Djelba*.

pes : 2 mâles, 2 femelles et 1 jeune. Nous nous avançons aussitôt, Villatte et moi, grâce à quelques gommiers épars, et, à bonne distance, nous faisons feu avec nos Winchester. Les quatre vieux sont touchés par moi ; deux de chacun deux balles et les deux autres chacun d'une seule balle ; l'une des balles doubles est à Villatte ; finalement deux animaux restent sur place et les deux autres sont achevés par les hommes qui les poursuivent en se livrant à de véritables feux de peloton. Divers de mes chasseurs rentrent dans la matinée, après avoir tué 3 autres antilopes et blessé grièvement 4 ce qui fait un joli total au tableau de chasse du jour. Je défends expressément d'employer un seul de mes animaux pour aller rechercher les peaux, ou une partie de la viande du gibier ; mais je laisse libres les chasseurs d'en charger sur leurs montures ; je ne veux à aucun prix de surcharge sur mes chameaux qui ne marchent qu'avec peine ; dans les vingt-quatre heures du reste la viande est putréfiée en cette saison.

La panse de l'antilope contient, au moins une vingtaine de litres de nourriture, plantes vertes mâchées ; cette mixture, lorsqu'on la presse fortement, peut fournir jusqu'à 7 ou 8 litres d'eau que les chasseurs Chambba, l'été lorsqu'ils sont pris de court, boivent ou font boire à leurs montures.

Dans la région où nous nous trouvons les antilopes ont pour habitude de venir passer les heures chaudes du jour sous l'ombre des gommiers, et elles ne regagnent les dunes voisines que dans la soirée pour y paître à leur aise pendant la nuit. L'erg du Sud, contrairement à celui du Nord, ne contient point d'arbustes qui puissent fournir de l'ombre, telle est la cause de cette habitude prise par le gibier. L'antilope, de même que la gazelle, n'a aucune endurance contre la chaleur et contre le soleil d'été, et l'une et l'autre le fuient avec empressement.

Le temps est brumeux et un peu couvert mais le vent hâle les environs du N-E, ce qui tempère heureusement la chaleur. De même que je l'avais constaté, il y a deux ans, à pareille époque, les vents de N-E, qui soufflent dans la matinée, tournent toujours au S-E dans l'après midi ; c'est un phénomène physique constant, pendant une courte période du mois de mai, dans le Sahara.

Nous n'avons pas établi la tente, l'ombre des gommiers nous suffira, bien que ce soit tout un travail que de débarasser le sol

qui avoisine leurs troncs des longues et dangereuses épines sèches dont il est jonché.

Au fond du grand ravin situé en face de nous, dans la chaîne de montagnes à l'Ouest, dorment quatre sources permanentes, dont trois petites et une assez importante. Pendant la saison d'hiver il serait des plus intéressant de parcourir cette chaîne (1) et ses ramifications. Ce terrain inexploré devra certainement offrir aux géologues, aux botanistes et aux entomologistes, de nombreux éléments de recherche et de travail, et leur réserve assurément des découvertes fort importantes, et des constatations inédites.

J'ai recueilli au Sud de l'Ouad Tainaouine, dans la direction des Gour Ghamsia, des débris de poteries ornées (échantillon n° 327) ; et, sur le reg à l'Est de l'Ouad Tainaouine, une roche jaunâtre piquetée de points noirs très certainement roulée mais peut-être apportée ici par les hommes, et non encore déterminée (échantillon n° 328).

Nous nous mettons en marche à 6 heures du soir par un temps chaud et presque couvert ; la nuit est claire bien que la lune soit voilée. Un certain nombre de chameaux se traînent lentement, l'un d'eux reste en route ; j'ai bien peur d'en perdre encore beaucoup d'autres jusqu'à Aïn Taïba.

16 Mai. — Nous arrivons et nous campons à Tabalbalet vers une heure du matin.

Le vent semble encore avoir tendance à hâler le Sud, ce que je redouterais par dessus tout, en prévision de la marche diurne forcée, entre Tabalbalet et Timassanine.

Dès le lever du jour on fait boire le troupeau qui, quoique ayant satisfait sa soif avant hier soir à Aïn El-Hadjadj, absorbe encore d'abondantes quantités de liquide. Décidément le chameau est un piètre animal pendant l'été et sa puissance d'attente est réellement bien faible. Il faut pourtant dire, pour excuser les chameaux algériens du Sud, que leurs maîtres ont le défaut séculaire de les faire boire tous les jours, en été, et que cette habitude leur a fait perdre une grande partie de l'endurance dont ils avaient été pourvus par la nature. Les Touareg, au contraire,

(1) C'est cette chaîne que les Arabes appellent *Djebel Samani*, mais je n'ai pas eu son nom en Tamachek.

et surtout les tribus arabes de l'Ouest Saharien, agissent tout autrement afin d'augmenter, et dans tous les cas de maintenir, l'endurance de leurs chameaux : ils ont soin de ne les abreuver, l'été, que tous les cinq ou six jours, et l'hiver tous les douze ou quinze jours. Ce traitement leur permet d'avoir des bêtes susceptibles de résister fort longtemps à la privation de boisson.

Journée très chaude; coups de vent brûlants de S-O jusque vers 2 heures de l'après midi; mais après ce moment le vent remonte au N-O et souffle en fortes rafales avec courtes intermittences de calme.

Dans la journée tous les chameaux reviennent d'eux-mêmes au puits où on les abreuve de nouveau.

17 Mai. — Avant le jour on fait boire tout le troupeau. J'ai déjà dit que nous allions faire, de jour, la route qui nous mènera à Timassanine à cause des difficultés que présentent les sables et aussi pour dessiner un itinéraire nouveau. Si nous étions en hiver je n'hésiterais pas à marcher, d'ici droit sur Tabankort, à travers l'erg, afin de constater de visu comment se comportent les feidjs et les vallées vaguement indiquées par les cartes dans cette direction, et dont me parlent aussi les indigènes; il y a là la solution d'un problème intéressant.

Nous marchons d'abord, en A, sur le reg de grès à gros fragments qui se transforme peu à peu en reg fin, le tout sur argile rougeâtre gypseuse. Sur ce reg je recueille un fragment de roche apportée par les hommes ou par les eaux : quartz blanc avec mica blanc, en galet (échantillon n° 329). Un peu plus loin, et tout près de la bordure des dunes dans les régions B et C, ateliers de silex taillés avec débris de poteries et nombreuses meules de grès; ça et là quelques pièces taillées sporadiques (échantillon n° 330). Aux mêmes points, et aussi en D, gisent de nombreuses coquilles de *Cyrena fluminalis* (échantillon n° 331). Enfin, en C, dents fossiles (non encore déterminées) enfoncées dans un terrain d'argile gypseuse sur la bordure même des dunes (échantillon n° 332.)

C'est en C que nous entrons dans la région de l'erg, mais il est là coupé de fréquentes cuvettes, D D D, à fond d'argile gypseuse couvertes de nombreuses coquilles de *Cyrena*; ça et là dans ces cuvettes s'élèvent de petits mornes d'argile, sortes de minuscules

témoins d'érosion. Nous sommes évidemment ici dans ce qui fut jadis un lit de rivière, tout le prouve; ou peut-être un fond de lac, c'est pourquoi il serait extrêmement important de suivre, vers l'Est, ce thalweg D encombré qui a tout l'air de se continuer dans cette direction, et qui, pour moi, se relie à la vallée d'Issaouan.

De K en R nous sommes dans des dunes très largement ondulées, élevées, sans chaînes, et sur lesquelles la marche est absolument facile. En vue nous avons, à gauche, le Khanfousa dont le manteau noir est recouvert par place de taches claires de sable amoncelé. En R première chaîne un peu importante qui nous force à faire quelques détours, et après laquelle nous descendons dans la grande cuvette E qui semble se prolonger vers le S-E. Nous relevons sur sa surface des affleurements de grès gris grossier en plaquettes très minces, à stratifications horizontales. Il y a de nombreux débris de poteries et des meules de grès plus ou moins brisées. Un seul sif sépare cette cuvette de la cuvette F, beaucoup plus petite, à fond de gypse en roches disloquées boursofflées, mêlées de poussière de gypse. La cuvette F est bordée de grès gris; on y relève un seul affleurement, très petit mais en place, de calcaire violet dur et compact.

La partie Nord de la cuvette F est recouverte d'un reg irrégulier composé de petits galets roulés de grès sombre mêlé de beaucoup de quartz.

Nous campons dans une sniga de l'erg un peu au Nord de la cuvette F. La végétation est uniquement composée de Had et de Sffar; le Had est représenté par des touffes vertes et des touffes sèches, quant au Sffar il est sec.

On a dû abandonner encore aujourd'hui trois chameaux fatigués et incapables de suivre; le convoi s'émiette ainsi et fond, pour ainsi dire, peu à peu; c'est navrant quand on songe que c'est une perte sèche et sans utilité. Parmi les animaux restés aujourd'hui il faut compter le méhari d'un de mes Chambba.

Deux de mes hommes me proposaient de séjourner à Tabal-balet avec quelques vivres, en renonçant à leur solde; ils voulaient y attendre les chameaux abandonnés qui, dirigés par leur instinct, viendront, disent-ils, à l'eau la plus prochaine. Ils les auraient ensuite poussés à très petites marches, pendant la nuit, et ramenés peu à peu dans notre Sahara où ils seraient

devenus leur propriété. J'ai refusé d'accorder cette permission car je ne veux pas laisser ici deux hommes isolés et je ne crois pas du reste qu'ils puissent réaliser leur rêve.

Certains de mes Chambba prétendent avoir vu, au milieu du jour, dans notre Ouest, deux silhouettes humaines sur le sommet d'un ghourd; d'autres prétendent que c'est tout simplement Alia, un de nos flanqueurs, qui marchait parallèlement au convoi dans cette direction; les premiers soutiennent que non, que les silhouettes étaient celles de deux hommes et non pas d'un; et, après une longue discussion, ils ne parviennent pas à se mettre d'accord. Seraient-ce des schouaf posés pour surveiller notre retour — car notre marche doit être éventée depuis longtemps — je n'en sais rien et je me borne à faire faire bonne garde pendant la nuit, comme toujours du reste.

18 Mai. — La nuit a été des plus désagréables en ce sens que le vent de N-E, qui n'a cessé de souffler par rafales, nous a recouverts d'une couche de sable fort gênante pour les yeux et les oreilles de gens qui couchent à la belle étoile.

La première partie de la route de ce jour se déroule, tortueuse, au milieu de l'erg qui compte ici de beaux pics dont les têtes nous dominant de 150 mètres; elle est pourtant relativement facile, sauf deux ou trois siouf, surtout le sif P, et encore ce dernier est-il d'une escalade pénible, peut-être surtout à cause de l'état d'éreintement de nos animaux qui se traînent péniblement dans les parties mouvantes des sables.

Tout d'abord, en A, grande cuvette à sol de nebka. A partir de la ligne B B toutes les sniga vues ou traversées contiennent de petits mamelons rocheux. En P, sommet d'une haute chaîne, laquelle ne présente pas de direction bien déterminée, mais qui semblerait bien plutôt être le nœud d'un système, ou le point de rencontre de plusieurs draàs. Ce passage est très élevé et très dur; un sif puissant sert de col de passage et ce col est situé à plus des deux tiers de la hauteur totale du pic le plus voisin qui domine les cuvettes de 150 mètres au moins. Une longue descente, peu difficile, lui succède, sur son flanc Nord, et nous abordons un peu plus loin la cuvette C. Cette cuvette C contient des affleurements de gypse en petits mamelons usés et érodés, autour d'eux s'étend du gypse en poussière et du torba; quel-

ques affleurements de calcaire gris, dur, compact, sableux, en débris usés et polis par le vent et les sables. Cette cuvette C n'est autre chose que le prolongement S-E de l'Ouad Ano-Ajéri qui forme, plus au N-O, une espèce de long feidj.

Dans la cuvette C nous constatons la présence de nombreux débris de meule de grès, des débris de poteries unies et ornées, des silex taillés (échantillon n° 333), et des dépôts anciens de cendres.

A partir de D nous suivons, sur sa partie la plus élevée, le bâten qui borde à l'Est l'Ouad Ano-Ajéri. Ce bâten est une longue plaine doucement ondulée à sol de nebka; il a une pente régulière et constante vers l'Ouest jusqu'au niveau inférieur du thalweg. Il est couvert de touffes de Had de Shott et de Neçi. quelques-unes sont vertes, les autres sont sèches.

Nous campons sur ce bâten, non loin de son terminus Nord, au pied d'une des dunes qui le bordent, irrégulièrement et avec de larges interruptions, à l'Est.

Notre itinéraire d'aller se trouve encore assez loin dans notre Ouest. La route que nous venons de parcourir depuis Tabalbalet est à peu près de même longueur que celle qualifiée de medjebed, et que nous avons suivie en novembre 94 et en avril 97; son parcours est plus facile, et il présente plus de chances de trouver de la nourriture pour les chameaux. C'est un de mes hommes — qui en revenant d'un ghezi à Tihohaït, il y a une douzaine d'années, avait parcouru cette route — qui nous sert de guide; malgré la brume intense de sable soulevée toute la journée d'hier et ce matin, et qui ne permettait pas de voir au loin, ce Chambbi ne s'est ni égaré ni même trompé un seul instant.

Le vent qui s'était maintenu au N-E jusqu'à 7 heures du matin, a passé ensuite au S-E; le ciel couvert d'une très forte brume jusqu'à 2 heures, puis ensuite un peu nuageux, nous a protégés contre le rayonnement du soleil. Cependant les chameaux sont très fatigués; au moment où nous campons, au lieu de s'acheminer vers les touffes et de manger, ils se couchent où se tiennent debout immobiles et *face au soleil* jusqu'à ce que l'astre soit très bas sur l'horizon. Ils ne mangent pas et nous sommes cependant entourés, au campement, de très belles touffes vertes. Comme le disent vulgairement les cochers de France en parlant de leurs chevaux, nos chameaux « *lisent le journal* ».

19 Mai. — Nous partons avant le jour, marchant toujours sur le bâten, jusqu'à sa tête Nord qui se trouve à peu près en A ; là nous franchissons un sif qui relie les chaînons, épars et peu importants de l'Ouest, à une chaîne ou plutôt à un massif K très étendu, très puissant et très difficile que nous cotoyons plus ou moins depuis P. C'est en A que nous rejoignons le feidj du medjebed ordinaire, qui se déroule ensuite sur sa surface plane coupée par des rides sans importance, et qui nous amène à Timas-sanine où nous campons de bonne heure. Depuis le lever du jour non seulement les chasseurs mais aussi le convoi rencontrent beaucoup de gibier.

A la Zaouïa aucun étranger n'apparaît mais El-Hadj-Embarek nous avise de ce qui suit : des tentes de Touareg Ifoghas sont plantées à quelques kilomètres d'ici, aux palmiers d'Abdul-Hâkem. Parmi eux se trouvent Ouan-Titi — que je connais depuis longtemps — ses deux frères, deux fils d'El-Hadj-Houttà, que je connais également, et dont l'un est venu à Alger avec Abd-En-Nebi en 1892 ; il me rappelle même, à ce propos, sa promenade à bord du contre torpilleur, *La Couleuvre*, promenade à laquelle j'assistais et qui lui a laissé des souvenirs ineffaçables ; il y a encore l'un des fils de Touta avec sa mère, Ould-Djabbour que je connais également, Othman, Guemama et une vingtaine d'autres qui me sont inconnus. Avec eux campent des Chambba dissidents de l'Est au nombre de 7 ou 8 seulement : un des Oulad-Abdelkader-Bel-Hadj, Ben-Maâmmar, Cheikh-Boubaker, deux des Oulad-Chaïmi, deux des Oulad-Kaouti, etc.....

Ould-Djabbour et un autre Targui sont partis ce matin même pour rejoindre le Foghassi Aoka-Ould-Béchaoui qui est actuellement à Tibohaït.

Tous ces Ifoghas seraient campés ici, à ce qu'il me paraît, dans le but de s'éloigner de Ghdamès dont ils craignent le voisinage et la garnison, et voici pourquoi : tout récemment ces Touareg, aidés des Chambba dissidents, viennent d'exécuter une importante ghazzia sur une caravane du Fezzan ; ils lui ont tué quelques hommes et en ont blessé d'autres ; eux-mêmes n'ont eu qu'un seul blessé, le nommé Othman, le frère d'Ab-En-Nebi. Ils ont ramené ici un beau butin composé d'étoffes, d'huile, etc. et d'une cinquantaine de chameaux. Ces chameaux appartiennent à des Fezzaniens, ils étaient loués par des négociants de Ghdamès

et portaient un chargement appartenant à ces derniers. Ould-El-Haïba — le principal négociant de Ghdamès — est venu ici en personne pour se faire rendre, sur les prises, ce qui est la propriété des gens de Ghdamès. Il était accompagné de Ould-Djabbour qui devait lui servir de porte parole et d'introducteur et qui organisera le *mīad* dans lequel sera traitée la question (1). Je serais même tenté de croire que le départ de Ould-Djabbour pour Tihohart se rattache à cette question et qu'il va y consulter Aoka-Ould-Béchaoui, l'un des kebar de la fraction.

Plus tard j'ai appris que le *mīad* avait décidé de rendre aux négociants de Ghdamès la moitié des marchandises qui leur avaient été prises, quant aux chameaux ils sont restés entre les mains des voleurs.

El-Hadj-Embarek, mis au courant de nos pertes de chameaux, me demande de lui donner ceux restés dans le voisinage de Tabalbalet, où il suppose qu'ils se traîneront pour boire. Je l'autorise d'autant plus volontiers à s'en emparer, s'il les trouve vivants, qu'ils sont de toutes façons perdus pour moi. Il va envoyer à Tabalbalet son gendre qui fera des recherches.

Les chameaux que l'on abreuve, ne peuvent se rassasier d'eau. Deux d'entre eux seront forcément abandonnés ici, ils ne peuvent plus se tenir debout. En constatant la soif terrible de tous ces animaux, après trois journées de marche seulement, sans eau, nous sommes, El-Hadj et moi, dans la plus grande inquiétude au sujet des cinq jours nécessaires pour la traversée de l'erg entre El-Biodh et Ain Taïba. Si le temps ne fraichit pas, au moment de commencer cette partie de la route, peut-être serons-nous forcés de laisser les bagages et de ne charger que de l'eau sur les animaux les plus dispos, car nous sommes 31 hommes dont il faut étancher la soif et la quantité de liquide absorbée, par jour, est considérable.

Nous causons, mes hommes et moi, au sujet des dissidents, c'est toujours la même chose : mes Chambba prétendent qu'ils craignent que beaucoup des leurs ne quittent encore le Sahara de Ouargla et ne partent pour le Fezzan, où ils comptent trouver

(1) Dans le Sahara, à la suite d'un ghezi, on organise souvent un *mīad* où sont représentés les voleurs et les volés et après des discussions sans fin, il arrive le plus souvent qu'il est décidé que le butin sera partagé en deux parts : le voleur garde l'une et le volé reprend l'autre ! Singulière façon de comprendre la propriété.

des pâturages, où ils auront les coudées franches, ne payeront pas d'impôts, ne seront pas tenus à des corvées. Il est bien certain que les Chambba supportent assez mal la contrainte, qu'ils sont d'un caractère très indépendant; en outre ils se plaignent d'être *mangés* par leurs kebar de fraction, mal jugés par leurs cadis. Ce sont bien des tempéraments de nomades indisciplinés et amoureux des aventures et des coups de fusils, se pliant avec peine aux ordres de l'autorité. Le genre de vie qu'ils aiment n'est guère possible sous notre domination, et il faudrait des générations pour amener un changement d'état de leur esprit. J'estime pourtant qu'il ne faut pas voir les choses trop en noir, et que nous devons réagir. L'autorité ne pourrait-elle pas, par exemple, essayer d'utiliser les brillantes qualités de bravoure et d'audace qui caractérisent les Chambba? Ne serait-il pas possible de leur faire payer l'équivalent des impôts, ou de partie des impôts et des corvées, autrement qu'en argent, et en se plaçant à un point de vue différent de celui qui a présidé à la répartition des charges légales qui doivent peser sur eux? Je crois personnellement qu'une telle organisation n'est pas impossible et je suis persuadé qu'ainsi on mettrait un terme aux dissidences.

Je recueille aux environs de la Zaouïa quelques silex taillés (échantillon n° 334).

Journée très chaude, ciel très pur, mais avec vent de N-O qui fatigue bien moins que le chihili.

20 Mai. — Comme nous continuons à voyager de nuit nous ne partirons que ce soir; je ne veux plus risquer d'exposer mes animaux à des marches au soleil qui les réduisent à néant.

El-Hadj-Embarek m'apporte quelques œufs, des oignons frais et aussi une douzaine de figues à peine mûres. Le jardin contient un grand nombre de beaux figuiers touffus, et les fruits mûrs dont ils étaient couverts, il y a quelque temps, ont été pillés par les Touareg campés dans le voisinage. Ces braves nomades — ceux d'Algérie sont exactement semblables du reste — n'ont réellement aucune idée, ou du moins ont une idée bien singulière, de la propriété! Pour eux les oasiens sont de race serve, et partant taillables et corvéables à merci; ces nomades, dis-je, volent et pillent impudemment et nul ne pourrait les retenir sur cette voie. Combien de siècles faudrait-il voir s'écouler pour en faire des

honnêtes gens? Tout ce qui est nomade est, à mon avis, inférieur; ce ne sont que de nuisibles parasites qui vivent constamment et fatalement sur le dos des autres, aux dépens de ceux qui travaillent. Le nomadisme c'est la véritable plaie de l'Afrique musulmane.

Dès 8 heures du matin tout ce qu'il y a de Touareg ou de Chambba dissidents, campés dans le voisinage, arrive à Timasânine. Ceux que j'ai nommés hier, ainsi que tous les amghad qui les accompagnent, sont présents, cela fait environ 35 personnes. Othman, que j'avais déjà vu l'an dernier à Bir El-Ghor-râfa, le frère d'Abd-En-Nebi, est le seul qui manque à l'appel; la blessure au genou, qu'il a reçue au cours du ghezi que j'ai signalé plus haut, l'empêchant de se mouvoir à l'aise. De ces gens les uns sont à pied les autres montés.

Tous les Chambba dissidents présents s'avancent, tout d'abord, pour me saluer et me présenter leurs amitiés, puis Ouan-Titi, que je connais le mieux, vient aussi me saluer; aussitôt après ils vont s'étendre par groupes sous les palmiers et causent avec quelques-uns de mes hommes qui trouvent là, parmi les Chambba dissidents, des connaissances et même des alliés.

Un de mes hommes Ahmou-Ben-Tayeb me demande l'autorisation de se rendre jusqu'aux tentes des Chambba dissidents pour y voir des femmes de sa famille, entr'autres la mère d'Ahma-Ben-Maâmmar qui est son cousin et qu'il serait très désireux de ramener avec nous à Ouargla. Je lui donne cette autorisation et je lui dis que si Ben-Maâmmar veut rentrer je l'accepterai volontiers. Ce Maâmmar, comme deux ou trois autres de ceux qui sont près de lui, n'est dissident que depuis six ou huit mois seulement; il a demandé chez nous un *Tesrih* afin de pouvoir rentrer, et son kebir de fraction, le Chambbi Lârbi-Ben-Sâlem, lui en a promis l'envoi prochain. Plusieurs autres dissidents seraient aussi très désireux de rentrer, mais ils trouvent la saison trop chaude pour risquer avec des femmes et des troupeaux la traversée de l'erg. Un autre jeune Chambbi Cheikh-Ben-Boubaker me demande aussi de le ramener, ce à quoi j'accède volontiers, celui-là est presque un enfant. Dans la soirée quelques femmes de ces dissidents viennent au camp avec Ahma-Ben-Tayeb; elles demandent à me voir et m'embrassent les mains; elles me parlent de Ouargla et de leur pays en pleurant à chaudes larmes,

elles chargent mes hommes de parler d'elles aux membres de leurs familles restés; leur plus vif désir est de rentrer au bercail. Je crois que si les Chambba consultaient leurs femmes, aucune n'accepterait de gaieté de cœur de quitter le Sahara où elles sont nées. Je fais quelques petits cadeaux à ces femmes et elles se retirent dans un coin; mais elles ne s'éloigneront définitivement qu'après notre départ, comme si notre présence ici leur donnait la douce illusion qu'elles n'ont point quitté depuis longtemps le pays des Chambba. En un mot tous les dissidents de l'Est récents demandent à rentrer et reviendront certainement; quant à ceux établis avec les Ifoghas depuis plus d'une année, ils ne paraissent pas désireux de retourner en Algérie.

Je ne crois pas que les Chambba dissidents et les Touareg puissent longtemps vivre paisiblement ensemble; leurs caractères respectifs ne sont pas faits pour sympathiser et je recueille ici l'écho de luttes, de rixes, de batailles même, qui se sont déjà produites entre eux et qui se renouvellent journellement. Les Chambba sont braves la nuit et le jour, ce sont des hommes de fusil; les Touareg du Nord, en général, au contraire ne sont braves que la nuit et lorsque cela leur arrive le jour c'est qu'ils se trouvent en nombre très supérieur; ce sont des hommes de sabre et de lance, ils resteront donc toujours en état d'infériorité vis-à-vis des Chambba lorsque ceux-ci seront pourvus de leurs armes familières. Toutes ces causes font que Chambba dissidents et Touareg ne peuvent ni longtemps s'entendre, ni vivre en paix côte à côte.

Réunis en un miad, à l'entrée de ma tente, les notables présents : Ouan-Titi, Guemama, les fils d'El-Hadj-Houttà, etc... me prient de déclarer de leur part, aux autorités françaises, que le Foghassi nommé Seghir-Ben-Si-Hamma, n'était point présent au massacre de la mission de Morès et qu'il ne peut être incriminé à ce sujet (1). Ils protestent de leurs bonnes intentions vis-à-vis des Français et me déclarent que leur plus cher désir est de vivre en bonne amitié avec nous, qu'ils se garderont bien de tous actes qui pourraient nous être désagréables ou nuisibles, etc... c'est toujours la même chose, ce sont toujours les mêmes protestations, mais cela est loin de suffire pour assurer

(1) Voir plus haut, page 107 le passage relatif aux protestations faites par les Azdjer au sujet du même individu.

ma confiance dans les Ifoghas, dont j'ai une très mauvaise opinion. J'ai cependant fait distribuer à tous les gens présents un sac de farine et de couscouss ; ils attendaient évidemment autre chose et n'ont pas l'air très satisfaits, mais peu m'importe, je n'ai pas à ménager les Touareg de cette fraction, que je tiens pour des gens peu scrupuleux et nullement sincères.

Dans l'après-midi, pendant que tous les indigènes étaient à faire la sieste sous les palmiers, je vois arriver deux retardataires, un homme et une femme. Ces visiteurs étaient montés sur leurs méhara ; mais, particularité curieuse, la femme tenait à la main la bride du méhari de son compagnon et, réciproquement, l'homme tenait en main la bride du méhari de sa voisine ; si bien que les deux lanières se croisaient, les deux montures marchant de front. C'est la première fois que je constate pareille façon de guider les méhara. La femme veuve que j'avais vue à Tassindja était arrivée montée à méhari sur une sorte de palanquin — et non sur une selle — et son animal était alors tenu en main et mené par la bride par un de ses amghad.

Mon chef de convoi et deux autres de mes hommes viennent m'avertir que les Ifoghas — les plus jeunes d'entre-eux du moins — étaient dans l'intention de nous attaquer et d'essayer de nous piller ; ils se sont ouverts de ce projet aux dissidents qui campent avec eux ; mais ceux-ci leur ont déclaré que, non seulement ils ne les aideraient pas dans une pareille besogne contre moi et contre mes Chambba, mais que même, le cas échéant, ils viendraient bien plutôt en aide à ces derniers, leurs frères, au surplus. Les hommes qui m'avertissent m'annoncent que maintenant, étant donné la réponse des dissidents, il n'y a plus rien à craindre. Dans mon opinion, il n'y aurait pas eu de grandes appréhensions à avoir, même dans le cas d'entente entre les Ifoghas et les dissidents, car tous ces hommes réunis ne sont pas 40 et nous disposons de 31 hommes fort bien armés. Une lutte dans ces conditions eût été très défavorable aux coupeurs de route, et il eût suffi d'un quart d'heure de fusillade pour disperser ou pour tuer tous ces malandrins. Dans tous les cas, je suis persuadé qu'ils n'eussent pas attaqué de jour ; il n'y aurait donc à redouter réellement cette nuit que la traversée du ravin qui donne accès sur la falaise dominant le Djoua. Au reste, il n'est pas si facile de surprendre une troupe en marche même pendant la nuit, tous les

yeux sont ouverts et on regarde de tous côtés; au surplus, nous sommes avertis, nous ferons attention, mais je suis sans inquiétudes sérieuses sur les suites possibles.

Il est définitivement entendu que les deux Chambba, nommés Ahmā-Ben-Maâmmar et Cheikh-Ben-Boubaker rentreront avec nous. Le premier ne sait trop comment se dépêtrer des griffes des Ifoghas et de certains de ses compatriotes, qui veulent le retenir, il ne nous rejoindra pour cette raison que demain.

Avec toutes les conversations de la dernière heure et le voisinage des gens de leur tribu qui causent avec mes hommes et qui nous retardent, nous n'arrivons à partir que très peu d'instantants avant la nuit. Nous marchons bientôt dans l'obscurité, la lune ne devant guère se lever avant une heure du matin. Je fais marcher en ordre l'avant-garde et les flanqueurs, en leur donnant une consigne sévère pour l'entrée dans le ravin, où nous ne pénétrons qu'à onze heures et demie. La montée s'opère lentement, dans l'obscurité relative d'une nuit saharienne, mais sans encombre et sans faire l'ombre d'une mauvaise rencontre.

21 Mai. — Vers une heure du matin, alerte à l'arrière-garde, je m'y rends et on m'annonce que l'on entend sur la hamada la marche de méhara, derrière nous, et un bruit confus de voix. J'arrête et je fais masser le convoi; les hommes d'arrière et moi nous nous couchons et nous prêtons l'oreille près de terre. Nous sommes en pleine hamada unie et la lune va se lever, par conséquent en très bonne posture pour n'éprouver aucune espèce de crainte. Une vague silhouette se dessine, on crie « qui vive! » et enfin nous entendons une voix connue qui nous répond « c'est moi »! Ce moi c'était Ben-Becice qui était resté en arrière sans que personne s'en fût aperçu. Le dit Ben-Becice, qui était au courant des intentions des Ifoghas, et qui m'avait dit de me méfier, avait voulu ne sortir du ravin qu'après nous, afin de se rendre compte si oui ou non nous étions suivis.

Nous campons à 3 heures et demie du matin à l'Est des Gour Ikebrate au pied des siouf à végétation qui signalent ce point. Nous avons fait, à rebours, la même route que le 20 avril 1897 et nous y avons ajouté 4 kilomètres de celle du 19.

La nuit a été assez bonne, avec légère brise de S-E. Seul le sommeil vient — comme il y a deux ans lorsque nous faisons

des marches nocturnes — m'envahir sur ma selle, à partir de 2 heures du matin, en sorte que les dernières heures de route sont toujours extrêmement pénibles et que je suis obligé de mettre pied à terre à chaque instant pour ne pas tomber. Je ne puis dormir le jour et, comme nous cheminons la nuit, je n'ai jamais un moment de sommeil tranquille et je dois compter presque 24 heures de veille par journée effective.

Des deux hommes qui doivent nous suivre, un seul, Cheikh Boubaker, est présent; quant à Ahma-Ben-Maâmmar, il n'a pas encore rejoint. Il avait dit à ses cousins dissidents, afin de n'être pas retenu, qu'il m'avait vendu 150 francs, un de ses chameaux — qu'il a en effet mêlé à mon convoi hier soir et qui est présent ici — mais que je ne l'avais pas encore payé et que, mon argent étant enfermé dans des caisses, je ne pourrais le solder qu'au prochain campement, que par conséquent, il serait obligé de me suivre un jour. Tout ce conte a naturellement été fabriqué de toutes pièces, pour les besoins de la cause, et afin que Maâmmar pût s'échapper sans coup férir. Je n'ai même appris ce qui précède qu'aujourd'hui seulement.

Vers une heure arrivent deux méhara qui sont montés par Ould-Chaïmi et Bel-Kaouti qui avisent mes hommes que Maâmmar n'a pas encore pu réussir à partir de la Zaouia.

Journée très chaude, bien que le ciel soit nuageux et couvert d'une forte brume lourde que ne dissipe nullement le vent de N-O qui souffle avec quelques intermittences de demi calme.

La fatigue est considérable, surtout parce que l'on ne peut parvenir à dormir — les Européens du moins, car les indigènes dorment fort bien — sous l'ombre de la tente qui, bien qu'ouverte largement aux deux bouts pour laisser passage au vent, n'offre que le plus inhospitalier des abris, plus semblable à un four qu'à toute autre chose.

Une sensation extrêmement désagréable, que l'on ressent ici pendant toute la période d'été, c'est de trouver les objets que l'on prend quels qu'ils soient — même ceux restés à l'ombre — à une température plus élevée que la température normale humaine; ainsi les bois des fusils, les caisses, les montants de tente les instruments photographiques, les carnets, tout en un mot, est à une température qui varie de 40° à 42° et 45°. Je ne parle pas, bien entendu, des objets en métal, qui atteignent des

températures dépassant de beaucoup ces chiffres. Pour en donner une idée, je puis dire qu'en ce moment il est complètement impossible de toucher avec la main et de tenir un canon de fusil ou une poignée métallique de caisse.

Au moment où nous nous mettons en marche, à six heures du soir, arrive Ahma-Ben-Maâmmar; on a essayé par tous les moyens possibles de le retenir, on lui a caché son méhari, on l'a menacé, mais finalement il a déclaré qu'il tirerait sur qui-conque voudrait se mêler de ses affaires et on ne l'a plus inquiété.

Quant à Ould-Chaïmi et à Bel-Kaouti, ils reprennent la route de Timassânine, en nous recommandant à nouveau Cheikh-Boubaker qui est de la même fraction qu'eux (Oulad-Zit), et ils nous prient d'intercéder pour eux-mêmes auprès de leur Caïd Ahmed-Ben-Hâkkoum, nous assurant qu'aussitôt les chaleurs passées ils rentreront avec leurs femmes, leurs tentes et leurs troupeaux.

22 Mai. — Après avoir marché pendant presque toute la nuit, nous campons à 3 heures 1/2 du matin dans l'Ouad Tadjentourt, à 2 kilomètres plus à l'Ouest que mon campement du 18 avril 1897.

Nous avons relevé sur le sable du Châbet Tiguentarine, puis dans les petits ravins sableux de la hamada, les traces récentes de quelques méhara montés poursuivant la même route que nous. Mes hommes, qui bien certainement les ont vues avant moi, semblent ne pas vouloir parler sur ce sujet et s'embrouillent dans leurs explications, je ne comprends pas du tout pourquoi. Il se trouve que par hasard j'ai reconnu moi-même, étant à pied, parmi ces traces celle du méhari d'un certain Lakhdar qui a fait, à plusieurs reprises, partie de mon escorte, notamment l'an dernier où il montait l'animal dont j'ai reconnu aussitôt le pied; je demande donc des éclaircissements à mon chef de convoi El-Hadj auquel je n'avais encore rien dit. La chose est fort simple et voici ce que m'apprend El-Hadj : ces traces sont bien celles de Lakhdar, de Bou-Guerrah (un autre de mes anciens hommes d'escorte), de Seghir-Ben-Maâttallah et de trois autres; ces gens étaient à la chasse autour de Ghdamès depuis quelque temps; ils sont passés aux tentes des Chambba dissidents — dont quelques-uns sont leurs parents ou leurs alliés — puis sont repartis pour Ouargla en repassant par ici.

Journée très chaude et très fatigante, pas de vent. A 9 heures

du matin le thermomètre en fronde indique $+ 40^{\circ}$. Nous sommes dans un ravin peu large et dont les berges, qui ne sont du reste que le rebord de la hamada, nous masquent de toutes parts et empêchent la brise, si par hasard il s'en produit, d'arriver jusqu'à nous. Absence totale de nourriture pour les chameaux en ce point ; tout est sec, il n'a pas plu depuis une éternité. Des touffes de Rtem et c'est à peu près tout. Les hommes groupés par 3 ou 4 étalent leurs burnous sur les Rtem pour dormir à l'ombre et le camp présente ainsi le plus pittoresque des désordres. Quelques-uns dorment bien sous la grande bâche soutenue, au petit bonheur, par des touffes et des branches de Rtem, mais il fait là dessous une température que des nègres du Soudan pourraient seuls affronter impunément, mieux vaudrait marcher au grand soleil que de se coucher dans cette fournaise ; ma tente est du reste dans des conditions à peu près identiques aussi personne ne s'étonnera — comme je l'ai déjà indiqué — que je ne puisse y fermer l'œil.

Départ à 6 heures 1/2 en descendant l'Ouad Tadjentourt ; peu après la mise en marche le vent s'élève, venant du N-O, puis du N-E, pour revenir ensuite au N. du monde, il tempère un peu l'atmosphère et la nuit est meilleure et soulage les hommes et les animaux des misères de la journée. Un grand orage, lointain d'abord, zèbre le ciel, dans notre Nord, de longs éclairs qui seuls nous permettent de nous diriger tant bien que mal au milieu de l'obscurité qui est profonde, et à cause de laquelle nous sommes forcés de faire de fréquents arrêts pour masser le convoi ; sans cette précaution je perdrais certainement des chameaux. L'orage dure presque toute la nuit gagnant lentement vers l'E-S-E.

23 Mai. — Avant d'arriver à El-Biodh, et au lever de la lune, j'envoie trois hommes, non montés, en avant avec mission de nous renseigner sur le puits et de nous dire s'il est libre ou occupé. Nous les suivons d'assez près, du moins les cavaliers de tête avec lesquels je me tiens. Les schouaf reviennent bientôt et, montant sur le sif qui domine au Sud le puits, ils nous crient qu'il n'y a rien d'insolite et se mettent à chanter en chœur une mélodie saharienne. Nous atteignons notre terrain de campement précédent, on desselle les méhara, les chameaux sont tous

couchés prêts à être déchargés, il est trois heures du matin. Tout à coup Ben-Ahomeur un de mes fidèles, vieux chasseur toujours aux aguets, appelle aux armes, et, au milieu d'un brouhaha formidable, chacun se trouve bientôt muni de son fusil. Pendant cette prise d'armes, Ben-Ahomeur qui tout d'abord avait vu, à la crête du sif au Nord de la source, et grâce au clair de lune assombri par des nuages qui nous éclairait faiblement, s'agiter trois objets ayant apparence de trois têtes d'hommes, nous avait avertis. Il leur crie : « Qui vive ! » Une voix lui répond : « Chambba. » Il réplique aussitôt : « Chambba de l'Ouest ou Chambba de Ouargla ? » On répond : « Chambba de Ouargla ». A ces mots El-Hadj me dit : « Tout va bien, je connais cette voix, c'est celle de Messaoud-Ben-El-Hadj-Râbah. »

Les trois hommes s'avancent aussitôt; ce sont en effet Messaoud-Ben-El-Hadj-Râbah, Ahmed-Ben-Aïssa et Hadj-Ben-Rahamoune que tous nous connaissons. Ils venaient d'arriver du Nord lorsqu'ils ont entendu les voix de nos schouaf, ils se sont alors tapis dans la cuvette au Nord du puits; ils nous ont vu arriver, desseller les méhara et nous ont aussitôt reconnus. Ils s'avançaient donc à notre rencontre, — mais avec prudence comme toujours en pareil lieu et la nuit — lorsque Ben-Ahomeur les a aperçus et interpellés.

Messaoud-Ben-El-Hadj-Râbah — qui est un des assas du poste de Bel-Hairane — est porteur d'un courrier pour moi, c'est une dépêche du Gouverneur Général (1) que me fait parvenir le Commandant Pujat, commandant supérieur du cercle de Touggourt (2). Ce cavalier et ses compagnons avaient reçu l'ordre de me joindre à quelque endroit que je pusse me trouver, et, si le hasard ne m'avait pas mis sur leur route, ils auraient dès le lendemain continué leur marche sur Timassânine pour y recueillir des renseignements sur ma mission et sur le point où ils pourraient me rencontrer. Ces hommes ont été mis en route par Thaleb-Abd-El-Kâder, le Cheikh des assas de Bel-Hairane. Messaoud m'ayant remis le pli doit repartir pour en rapporter le

(1) Cette dépêche contenait un renseignement de la plus haute importance en ce sens que je devais, pour ma sûreté personnelle, en être instruit pendant ma présence dans le Sahara.

(2) Le Commandant Pujat avait eu l'amabilité de joindre à son envoi un paquet de journaux récents qui ont été les bienvenus dans ce désert.

reçu, mais comme nous allons maintenant marcher dans la même direction je l'engage à nous suivre jusqu'à Aïn Taïba, la traversée de l'erg en compagnie lui sera moins dure.

Aussitôt le jour, les chameaux sont longuement abreuvés. Vers sept heures du matin le ciel est encore couvert il vente de N-O et nous recevons une averse de courte durée, c'est la fin de l'orage de la nuit, puis le vent passe au S-E. Après onze heures le vent saute au S-O et devient un chihili brûlant et violent, d'où s'ensuit une journée insupportable avec du sable soulevé en masses énormes. A 4 heures 1/2 du soir le thermomètre indique encore + 42° en fronde.

24 Mai. — Séjour. Après une première moitié de nuit très désagréable et très chaude, la seconde partie est meilleure. Tous les objets légèrement frottés dégagent de nombreuses et fortes étincelles, et par ce chihili l'air est saturé d'électricité.

On fait boire les chameaux dès le matin. Mon intention était tout d'abord de partir ce soir assez à temps pour pouvoir entrer dans le Teniet Chadi, au moins sur ses premières pentes, avant la nuit complète, parce que ce passage est difficile et que nous n'avons plus de lune si ce n'est un peu avant le jour; mais El-Hadj, qui craint beaucoup la soif des animaux pendant les cinq nuits de traversées de l'erg, et qui redoute, tant pour eux que pour les hommes, ce trajet pénible, me supplie de rester encore ici toute la journée et de ne partir que demain soir vers 4 ou 5 heures. De cette façon les chameaux auront eu le temps de se largement reposer et de manger à leur faim, la végétation des environs étant suffisamment verte; ils supporteront ainsi beaucoup mieux les cinq nuits de route sans eau.

J'accède à ce désir car je ne suis pas moi-même sans inquiétude, étant donné le degré de fatigue que j'ai constaté chez les animaux du convoi, et le nombre de ceux que j'ai déjà semés sur les routes; nous ne partirons donc que demain soir. El-Hadj interroge anxieusement le ciel — qui aujourd'hui est sans nuages — et la direction du vent; il espère toujours que le vent s'établira au N-E et nous donnera par sa fraîcheur relative une heureuse traversée :

« Allah qui nous aime, me dit-il, ne peut manquer de m'accorder ce que je lui demande avec tant de ferveur... »

Après cela il n'y a plus qu'à soupirer de la bêtise humaine et à dormir si le soleil ne vous en empêche pas. Silex taillés des environs d'El-Biodh (échantillon n° 335).

25 Mai. — La nuit a été très belle et relativement fraîche ; est-ce que le très-haut de Messieurs les arabes aurait entendu leurs prières ? La première opération des hommes est encore de faire boire le troupeau qui, du reste, boira encore avant de partir.

L'eau d'El-Biodh est amère et salée, grand inconvénient qui fait qu'elle ne désaltère pas et que des chameaux boivent le jour comme s'ils n'avaient pas bu la veille. Il faut en passer par là puisque nous n'avons pas d'autre eau à offrir à nos animaux ni à nous offrir à nous-mêmes. Nous sommes loin des *grands crus* du Sahara et pour se faire une idée du liquide que distille la source d'El-Biodh on ne peut mieux faire que de se figurer que l'on a additionné de moitié d'eau pure une bouteille d'eau d'Hunyadi-Janos.

La journée est particulièrement chaude, est-ce que la chance nous abandonnerait ?

J'avais donné l'ordre de ramener les chameaux au camp de très bonne heure, mais les hommes de garde au troupeau ont si mal rempli leur consigne que nous ne sommes en marche qu'à 5 heures 1/2 du soir. La nuit nous surprend donc avant le teniet, et c'est dans l'obscurité la plus profonde qu'il nous faut escalader la haute dune d'entrée du col, passage extrêmement difficile et que complique encore le mauvais état des bêtes. La traversée de ce passage et celle de tout le Teniet Chadi nous font perdre un temps considérable, nous n'arrivons finalement sur le Gassi El-Adham qu'après minuit.

26 Mai. — Après avoir marché, pendant tout le reste de la nuit, sur la bordure orientale du gassi, nous campons à 6 heures du matin, à 8 kilomètres plus Nord que le point de notre campement du 14 avril.

Nous sommes sur le bord du Gassi El-Adham, au pied du Draâ El-Mkhottâ, en un point où s'unit au Gassi El-Adham un grand Gassi M se dirigeant vers le Nord. Le Gassi M est une des grandes artères ou un des grands couloirs de l'erg central, il compte 60 à 70 kilomètres de longueur et ne s'obstrue de dunes que vers

la hauteur de la région des Lejamate. Il n'est séparé du Gassi El-Mouilah, (branche occidentale), que par le Draà El-Mkhottâ qui le borde à l'Est et qui est coupé lui-même de petits gassis ou feidjs. A l'Ouest, le Gassi M est séparé du Gassi El-Adham par deux autres gassis peu importants, limités par des draàs, dont le plus occidental forme naturellement bordure Est du Gassi El-Adham.

Si nous étions en hiver, et que nous pussions par conséquent marcher de jour sans souci de l'arrivée à l'eau, il serait très intéressant de descendre ce gassi M jusqu'à sa tête Nord et d'obliquer ensuite un peu au N-O afin de gagner Aïn Taïba; mais la saison est là qui s'oppose à un pareil projet et qui nous force à prendre les routes les plus courtes et surtout dépourvues des obstacles de sable que nous ne pourrions passer la nuit et que mes chameaux ne sauraient actuellement franchir dans des marches diurnes. Il sera très important au point de vue géographique d'exécuter, en hiver, deux itinéraires Est-Ouest ou Ouest-Est : l'un à la latitude du Ghourd El-Mousta l'autre par une latitude d'environ 80 kilomètres au Sud d'Aïn Taïba.

L'orage aperçu l'autre jour, depuis le plateau du Tinghert, s'est épanché jusqu'ici, le sable est humide, à peu de distance de la surface, et toutes les petites ravines de pente ont fortement coulé, les laissées de pluie sont très visibles partout.

Journée très fatigante avec chihili très violent de S-O et sable soulevé. Impossible de dormir, la chaleur est trop forte, aussi je continue à souffrir beaucoup pendant les marches de nuit, plusieurs de mes hommes sont aussi, actuellement, dans le même cas que moi, et ils marchent littéralement en dormant.

Silex taillés recueillis autour du campement (échantillon n° 336). Nous ne partons qu'à 6 heures 1/2 du soir. La caravane suit de très près la bordure Est du Gassi El-Adham et vient rejoindre, au point P, le medjebed général et mon itinéraire du 14 avril 1897; puis nous continuons à le suivre, à rebours, sur le Gassi El-Adham.

27 Mai. — La nuit est relativement bonne quoique plus chaude que la précédente. A 5 heures du matin nous sommes pris, à la hauteur de la tête Nord du Ghourd El-Mousta, par un coup de vent de Nord d'une extrême violence qui soulève telle-

ment de sable qu'il devient impossible de se diriger. Nous avons toutes les peines du monde à avancer, très lentement, dans le lit même du vent, sous les violents soufflets dont ne cesse de nous flageller le gravier; les chameaux, dans toute occasion semblable, ont toujours tendance à *arriver*, c'est-à-dire à faire une ligne de plus en plus oblique avec le lit du vent, aussi faut-il sans cesse redresser la marche. Nous atteignons enfin le Teniet El-Begra (1), que nous franchissons avec une grande peine, à cause de la tourmente, et au delà duquel nous campons, à 6 heures 1/2, sur le flanc Ouest du golfe qui le précède au Nord.

Si ce vent — qui dure avec la même force jusqu'à onze heures — est des plus désagréables et des plus gênants, il a du moins l'avantage énorme en ce moment, pour nous, de ne pas altérer les animaux; et à ce point de vue, il nous vient donc puissamment en aide en reposant les chameaux par son souffle rafraîchissant.

Il a plu depuis notre dernier passage ici et je constate la présence d'une assez grande épaisseur de sable mouillé sous la couche superficielle du sol.

Le convoi se met en marche, à 5 heures 1/2 du soir, sur le Gassi Er-Ghessal, reprenant au rebours notre route du mois dernier. La nuit de marche nous permet de parcourir tout le Gassi Er-Ghessal, après avoir franchi, un peu avant minuit, le petit éperon de la chaîne de bordure de l'Ouest dit Gheridat El-Biodh.

28 Mai. — Nous campons à 6 heures du matin, sur le bord oriental du Feidjet El-Halma, à l'entrée Sud du col de passage de la chaîne qui sépare Gassi Er-Ghessal de Feidj El-Beida.

Le Gassi Er-Ghessal, à la hauteur où nous l'abandonnons pour camper, est entièrement couvert de touffes de *Neçi vertes*, de 15 à 25 centimètres d'élévation, et poussées depuis notre passage du 12 avril dernier, époque à laquelle il n'y avait pas trace de végétation en ce lieu. Il a donc certainement plu en ce point depuis nous.

Ce matin, au lever du jour, deux de mes chasseurs, qui marchaient sur le sommet de la chaîne à notre gauche, ont aperçu au loin, sur le reg du Gassi El-Méjna, une harde d'antilopes,

(1) Le Teniet-El-Begra est un col mince qui sépare, comme on l'a vu plus haut, le Gassi El-Adham du Gassi Er-Ghessal.

aussi dès le déjeuner trois des meilleurs tireurs partent dans cette direction avec l'espoir de rapporter du gibier.

A partir du point D, près duquel nous sommes, le medjebed se bifurque ; l'une des branches, celle que nous avons suivie en venant, passe par le Feidj El-Beïda ; l'autre branche, qui se dirige aussi vers l'Aïn, continue à suivre la partie centrale du Gassi Er-Ghessal jusqu'à sa tête (branche C), tombe ensuite dans le Feidj El-Khâdem et atteint enfin la source. Je suivrais très volontiers ce second chemin, que je ne connais pas, si nous marchions pendant le jour et que je pusse ainsi dessiner la route ; mais comme nous cheminons de nuit, que par conséquent tout lever de route est impossible, je reprendrai tout simplement le contre pied de mon précédent itinéraire.

Quelle ne serait pas la facilité de traverser l'erg si l'on exécutait un puits à mi-chemin d'Aïn Taïba et d'El-Biodh ou un puits à mi-chemin de Mokhanza et de Mouilah-Maâttallah ? Franchir la région des sables ne serait plus alors qu'un jeu, même en été.

Bonne nuit et bonne journée pour les chameaux ; la chaleur est tempérée par les vents de la région Nord et nous avons décidément de la chance. Il ne nous reste plus que deux étapes pour atteindre l'eau.

Les chasseurs reviennent bredouilles — quant aux antilopes du moins — ils ont été éventés et ne rapportent que des gazelles.

Départ à 5 heures $1/2$; nous prenons pour franchir le col qui s'étend devant nous — profitant du peu de jour qui nous reste pour la dessiner — une direction un peu à l'Est de celle du voyage d'aller. Ce chemin est beaucoup moins difficile que l'autre — qualifié pourtant de medjebed — ; nous y trouvons un seul sif à escalader, tout le reste se déroule dans des sniga de facile accès et dépourvues d'obstacles, il nous amène, en P, à la tombée de la nuit, à la tête Sud du Feidj El-Beïda. La route de la nuit s'étend tout entière sur le dit Feidj El-Beïda où la marche est rapide, grâce à la bonne qualité du sol, et à la fraîcheur relative de l'atmosphère.

29 Mai. — Nous campons à 3 heures du matin à l'extrême tête Nord du Feidj El-Beïda, non loin du piton de sable qui sert d'indicateur du col et qui se nomme pour cette raison Ghourd

Et-Tenia. L'heure peu avancée nous aurait permis de continuer notre route, mais je ne veux pas m'engager en pleine obscurité — nous n'avons plus de lune — dans les sables du col qui se présente devant nous. Ce teniet est assez difficile ou du moins un peu confus et il est nécessaire d'y voir pour y diriger une caravane au milieu des siouf plus ou moins entrecroisés.

Dans notre Est, de l'autre côté de la chaîne qui borde à l'Est le Feidj El-Beïda, passe le Gassi El-Khâdem lequel fait suite, après un léger seuil de dunes, à la branche occidentale du Gassi Er-Ghessal. De même, dans notre Ouest, se déroule le Gassi El-Méjna, dont nous ne sommes aussi séparés que par une seule chaîne. C'est dans ce Gassi — je l'ai déjà indiqué autrefois — que se trouve l'essai de puits tenté jadis par Bou-Khachba ; ce puits a actuellement 22 à 23 mètres de profondeur et, au dire des indigènes, il serait tout près d'avoir l'eau ; il ne serait plus nécessaire que de le creuser de quelques mètres pour le terminer. Le puits est placé, dans le Gassi El-Méjna, au fond d'une cuvette profonde à fond de gypse, cuvette qui se trouve située entre deux oghroud presque jumeaux qui obstruent en ce point le cours du gassi et en occupent presque toute la largeur.

Nous partons à 5 heures 1/2 ; et après une route faite très rapidement, nous atteignons Aïn Taïba à 10 heures du soir, et nous campons exactement sur notre ancien emplacement.

30 et 31 Mai. — Séjour. Nous avons trouvé ici Brahim-Ben-Cheikh et Ahmed-Ould-Hakkoum, qui étaient partis à notre recherche ; ils sont porteurs d'un pli à mon adresse que leur a remis le capitaine Fournié, chef du bureau arabe de Ouargla, ce pli contient la copie d'une communication du Gouverneur Général et c'est le double de celui qui m'a été expédié par le cercle de Touggourt (1). Le Gouverneur a fait faire l'envoi à la fois par les Affaires Indigènes des deux départements d'Alger et de Constantine afin d'en mieux assurer la bonne arrivée. Les deux porteurs sont ici depuis quelques jours ne sachant trop dans quelle direction ils devaient marcher pour me rejoindre.

Dès le lever du jour, dans leur précipitation à descendre au

(1) Voir plus haut page 103. Dans ce pli le capitaine Fournié avait la complaisance de me résumer succinctement les dernières nouvelles les plus intéressantes pour moi.

fond de l'entonnoir de la source pour boire, poussés par le troupeau, deux des chameaux les plus faibles tombent dans le bahar et il faut plus d'une heure d'efforts de tous nos gens réunis pour les retirer de cette position d'autant plus critique que les bords du gouffre sont à pic et couverts d'une épaisse ceinture de roseaux. La première moitié de la journée est à peine suffisante pour éteindre l'inextinguible soif du troupeau et ce n'est qu'après midi que les hommes remontent au camp et que les chameaux partent au pâturage.

Je rédige mon courrier, et j'accuse réception des lettres reçues par les deux groupes d'envoyés. Messaoud et ses deux compagnons partent le 30 au soir pour Touggourt avec une partie du courrier; et Brahim et son cousin, porteurs de l'autre partie, s'acheminent sur Ouargla vers minuit le même jour. Le premier doit atteindre Touggourt le 8 juin comme extrême limite et le second rallier Ouargla le 4 ou le 5. Journée supportable avec vent de la région N-E. Recueilli des débris de poterie et de petites perles bleues et vertes, fort anciennes, dans les environs de l'Aïn (échantillon n° 338).

Dès le lever du jour, le 31, on fait boire de nouveau les animaux qui ont trouvé de bons pâturages. J'ai tenu à leur donner ici deux jours d'arrêt tant pour les reposer de leur traversée de l'erg que pour les préparer aux marches diurnes que nous allons être contraints de faire au moins pendant quelques étapes. La journée d'aujourd'hui ne leur est guère favorable car le chihili de S-E est revenu avec son cortège de sable et de chaleur étouffante.

1^{er} Juin. — Le départ a lieu de très bonne heure; la caravane emprunte d'abord la route ordinaire — très difficile du reste — des Oghroud Torba; puis, en Q, laissant cette route un peu à gauche, après une dizaine de kilomètres de marche, elle incline à droite pour prendre une direction qui nous rapproche de l'azimut d'Hassi El-Gassi. On n'a pas oublié, qu'en venant, je me suis rendu directement d'Hassi El-Gassi à l'Aïn en passant à l'Est du Ghourd Khelal; je prends donc cette fois-ci un itinéraire qui me conduit au même puits d'Hassi El-Gassi, mais en restant à l'Ouest du Khelal, c'est à peu près la direction générale de la route de Bel-Haïrane.

En A, région de l'Oudje Nord, plaine plate sillonnée de siouf peu élevés, assez espacés, et qui prennent fin à la hauteur de B, point auquel nous entrons sur le Feidj Oghroud-Torba. La surface de ce feidj est plane, en général, sauf cependant dans la région C C C où se creusent des cuvettes ou dépressions (1) à fond de gypse, parfois en petits mamelons qui, en certains points, constituent des lignes interrompues de petites berges. Ces dépressions s'étendent jusqu'au pied du Khelal ou tout au moins jusqu'au pied des ramifications basses qui s'y rattachent.

En D nous abordons la chaîne la plus méridionale des Slassel Dhànoune qui est liée au Khelal, et que nous traversons pour aller camper, sur son bord Nord, sur la rive même du Feidj Dhamrane n° 1. Cette chaîne est peu large, ici au point de passage, environ 1800 mètres; elle a de nombreux étranglements, et nous profitons du reste de l'un d'eux; elle est composée de siouf sinueux séparés par des cuvettes plates allongées et assez vastes.

Journée de chihili de S-E épouvantable, chaleur écrasante. La marche diurne — dont nous sommes un peu déshabitués — est extrêmement pénible pour les hommes et bien plus encore pour nos pauvres animaux.

2 Juin. — Départ matinal, le convoi traverse le feidj A qui compte ici 10 kilomètres de largeur. Son sol est de reg avec de rares affleurements de calcaire dur compact rugueux, sa végétation est belle et abondante. On entre ensuite dans la chaîne B dont l'épaisseur ici est de 4 kilomètres; cette chaîne constitue le draâ central des Slassel Dhànoune et il contient le piton à silhouette régulière dénommé Ghourd Et-Thyr, au pied Est duquel nous passons. La chaîne B est surtout composée de longs siouf — c'est du reste la caractéristique de toutes les branches des Slassel Dhànoune — très espacés, confus et séparés par de grands espaces plans. Elle projette une énorme gibbosité C P, au N-E, sorte d'excroissance qui se termine par un éperon P s'avancant au milieu du Feidj Dhamrane n° 2 qui se trouve ainsi fort rétréci en ce point; les Arabes nomment cette presqu'île Gheridât El-Azal. Après avoir parcouru en K et K' les deux sections du

(1) Voir plus haut page 15, journée du 8 avril, ce que je dis relativement à cette ligne de dépressions.

Feidj Dhamrane n° 2 — séparées, sur notre itinéraire, par l'extrême pointe sinueuse et frangée de l'éperon P — nous abordons enfin la chaîne septentrionale des Slassel Dhânoune que nous traversons en un point où elle est très mince à cause de l'existence d'un golfe qui s'étend vers le Sud; puis nous atteignons Hassi El-Gassi où nous dressons la tente sur l'emplacement même de mon campement des 6 et 7 avril.

Recueilli dans les feidjs quelques silex taillés (échantillon n° 339).

Nous trouvons le puits remblayé par du sable, exactement comme lors de notre dernier passage. De trois heures à six heures, et malgré l'épouvantable chaleur qui nous assomme, tout le monde travaille au curage du puits, du fond duquel on enlève sensiblement le même volume de sable que celui que nous avons précédemment retiré. C'est toujours la même chose au Sahara : tant que les puits n'auront pas de margelle élevée ou de couvercle, le vent y amenera au gré de son souffle le sable des environs. On abreuve ensuite les chameaux et la besogne n'est guère terminée avant 10 heures du soir.

Chihili épouvantable de S-O toute la journée, vent absolument brûlant, température intolérable (49° sous la tente à 4 heures). Tout ce que l'on touche vous échaude, on a mal à la tête, on a soif, mais de cette soif sans arrêt et sans limite qu'il est aussi impossible d'étancher que d'expliquer à qui ne l'a pas ressentie; cette soif qui vous assèche la bouche au point de ne pouvoir, à certains moments, articuler un mot ni un son! C'est l'été dans toute sa splendeur et dans toute son âpreté. Heureusement qu'elle est terminée cette traversée de l'erg que je redoutais et je pousse un soupir de satisfaction à penser que la lourde responsabilité des hommes et du convoi ne pèse plus sur moi, et que nous serons bientôt en pays habité. On pourrait ici, si l'on avait le temps et la faculté de penser à la poésie, écrire une pièce intéressante ayant pour titre « la symphonie du soleil ».

3 Juin. — Séjour. Tous les chameaux sont abreuvés dès le lever du jour; et malgré cela ils reviendront tous, l'après-midi, d'eux-mêmes, pour étancher à nouveau leur soif si bien que pour les hommes la journée se passe à extraire de l'eau presque sans arrêt. C'est étrange ce que l'été affaisse ces animaux qui pa-

raissent si résistants à la soif en temps ordinaire, et qui en réalité le sont si peu lorsqu'ils travaillent en plein soleil à de hautes températures.

La journée se présente meilleure que les précédentes, le vent souffle du N-O aux premières heures du jour et semble devoir se maintenir dans cette direction; mais il ne faut pas s'y fier parce que le matin, en général, dans le Sahara, le vent n'est jamais établi définitivement; il est hésitant, variable, et ne se fixe guère dans un rumb déterminé avant neuf ou dix heures.

Il a plu ici assez abondamment depuis notre passage, aussi la végétation est verte et superbe dans tous les environs. Des parties de reg, auparavant nues, disparaissent aujourd'hui sous les touffes. Je ne doute pas que nombre de Chambba d'Ouargla ne viennent — comme ils l'ont fait l'an dernier — estiver dans la région.

J'ai donné ordre de cuire du plâtre afin de surélever un peu le rebord du puits et de lui faire une sorte de margelle rudimentaire; nous recouvrirons ensuite l'orifice, au moyen de perches d'Azal et d'une ou deux bottes de Drinn, ce qui mettra obstacle au remblayement par les sables.

J'ai fait les comptes — que j'arrête aujourd'hui — de 17 de mes Chambba qui vont rentrer directement à leurs tentes; je n'ai plus besoin, en effet, d'un aussi grand nombre d'hommes; je garde donc Ben-Becice qui désire revenir à Touggourt, El-Hadj, et dix autres chameliers; je renverrai avec les partants tous ceux de mes chameaux les plus fatigués, et j'y ajouterai tous ceux qui ne me sont plus nécessaires, les charges étant réduites maintenant à un très petit nombre; les partants remettront mes animaux aux tentes d'El-Hadj qui en a la garde. Dans la soirée on simplifie les charges, on réunit les barils vides; on emballe les carabines Gras laissées par les hommes congédiés, etc.

Si le temps se maintient à une température supportable nous marcherons de jour afin de pouvoir dessiner des fractions de route que je ne connais pas et que je n'ai donc pu encore lever; si au contraire les chaleurs se montrent trop élevées nous marcherons de nuit pour ne pas éreinter complètement ce qui reste du convoi.

Journée tolérable dans sa première partie, mais extrêmement chaude après midi à cause du vent qui s'est établi au S-O. Le thermomètre fronde donne 39° à 4 heures et demie du soir.

4 Juin. — Au moment où nous nous mettons en route, dès le matin, vers le Hassi Righi, les 17 hommes congédiés partent dans diverses directions pour regagner leurs tentes.

Aussitôt après la traversée du Feidj Dhamrane n° 3 nous entamons la chaîne qui contient le Ghourd Bel-Gâmra, chaîne à siouf très espacés, séparés par des cuvettes, parfois à sol de reg, B B, avec quelques affleurements de calcaire, mais le plus souvent à sol de nebka A A A; cette chaîne, chaîne α , s'éloigne dans la direction du Draâ Sbeitt dont elle n'est séparée, à son terminus S-E, que par une étroite surface de reg. Le Draâ Sbeitt peut donc être considéré comme son extrémité sur le Gassi Touil.

La végétation est, partout, absolument superbe : Had, Drinn, Neci, Dhamrane, tout est d'un admirable vert, conséquence heureuse des pluies récemment tombées sur la région.

En C, nous traversons un très grand feidj, plaine plate de nebka avec végétation dense et luxuriante. Ce feidj, fermé près de nous au S-E et à l'Est, se poursuit au N-O et atteint les oghroud situés entre Bou-Retmaïa et ceux plus au Nord. En D, sur ce même feidj, je relève des affleurements de grès grossiers rugueux, en plaques. Toute cette plaine est remplie de jeunes sauterelles presque adultes et certainement nées ici ou tout près d'ici.

Nous pénétrons ensuite dans une chaîne relativement forte, R, semée de siouf confus et irréguliers parfois difficiles d'accès; puis nous campons dans un des golfes de cette chaîne R, à la tête S-E d'un grand feidj qui s'éloigne vers le N-O. Le Ghourd El-Fowar reste dans notre Nord-Est.

Toute la région de dunes un peu chaotiques, et de feidjs, traversée aujourd'hui, est celle qui précède immédiatement au Nord les chaînons — bien plus nets et bien plus caractéristiques — des Slassel Dhânoune et qui sépare ces derniers de la région dite des Gnater.

5 Juin. — La route d'aujourd'hui se développe dans des draâs à siouf espacés et sur des gassis à sol dur de hamada de grès. La végétation est partout d'une splendeur merveilleuse pour ces steppes si généralement désolés.

En A, gassi de grès et de reg avec petits mornes; en B mamelons de calcaire gris compact superposé à un grès très gros-

sier. Ces mamelons, de 8 à 10 mètres d'élévation, se présentent sous forme de longues ondulations; cela ressemble beaucoup à une sorte de berge orientale d'un ouad, dont la berge occidentale serait recouverte par le Ghourd Derdaz et ses appendices arénacés, qui se trouve par notre travers; resterait à déterminer le sens de la pente de ce thalweg. En C cuvette (dans le même thalweg) à fond de grès grossier en plaquettes peu épaisses, sa berge borde l'éperon terminal du Draâ S au milieu duquel se dresse le Fowar; ce draâ est séparé du Draâ T, ou Draâ El-Beyodh, par un feidj ou gassi G qui semble s'étendre assez loin au S-E; je n'ai pu savoir nettement si ce gassi G est ouvert ou fermé dans cette dernière direction.

Un peu plus loin, nous relevons le Ghourd El-Kelba, devant nous au N-N-O, et qui est relié par des siouf au Draâ de Bou-Seroual, dans la même direction.

En M. étranglement du thalweg indiqué plus haut et que nous avons suivi depuis B sans l'abandonner.

En P, nous quittons le lit d'ouad pour entrer dans le Draâ T, ou Draâ El-Beyodh, que nous franchissons sans difficulté pour atteindre ensuite, l'ouad où se trouvent les puits d'El-Beyodh, à très petite distance sur notre droite. Ce Draâ d'El-Beyodh se relie, à l'Ouest, au Draâ de Bou-Seroual; et, à l'Est, au Draâ de Bel-Ghezal.

Un peu plus loin, en D, et nous dominant immédiatement à droite, s'élèvent des mamelons de 12 à 15 mètres qui marquent l'origine Sud des gnater, sur cette ligne; ces gour sont composés de grès grossier à la base, et leur partie supérieure présente des calcaires gréseux durs et rugueux.

Une plaine à sol de nebka, recouverte de Drinn et d'Alenda, est ensuite traversée et nous campons à son extrémité, au point de jonction des Ouad Righi et Ouad Bou-Seroual; ce dernier ayant reçu, un peu en amont, l'Ouad El-Guettar.

A notre droite, s'allonge le Draâ du Hassi Righi qui domine à l'Est la cuvette contenant le puits de ce nom. Ce draâ recouvre une chaîne de gour rocheux de 30 à 35 mètres d'élévation. Le sol de l'ouad, au point du campement, est composé de dunes minuscules, couvertes de végétation verte.

Recueilli au pied du Ghourd Derdaz, quelques silex taillés et graviers grossiers siliceux en plaquettes (échantillon n° 340).

6 Juin. — La mission descend aujourd'hui l'ouad largement ouvert qui s'étend devant nous et qui, par l'Ouad El-Achyia, va rejoindre un peu plus loin l'Igharghar. Les berges d'Est, sont, comme je l'ai déjà indiqué, demi noyées sous les sables du Draà Hassi-Righi; celles de l'Ouest sont composées de gour, assez déchiquetés, de 25 à 30 mètres de hauteur. Le sol est de sable partout, et le plus souvent en petites dunes à belle végétation O O O (Haïchat). En C, nous sommes tout près dans l'Ouest du Hassi Righi; puis nous passons à l'orifice même du Hassi Deboub après lequel recommence le terrain de Haïchat que nous avons abandonné à la hauteur de D et que nous n'allons plus quitter jusqu'au petit col R. La marche est lente et pénible au milieu des petites dunes, très difficiles et mouvantes, que nous sommes obligés le plus souvent de contourner par d'innombrables zigzags; l'un des crochets de la route nous fait passer au puits même d'Hassi Oulad-Salah que nous trouvons légèrement remblayé.

Tous les promontoires de gauche, ou berges d'ouest, K K K, sont — surtout depuis Hassi Deboub — extrêmement déchiquetés, ce sont d'innombrables gour plus ou moins séparés; à l'Est, la région P P P est formée d'un chaos d'ilots séparés, de témoins d'érosion, qui s'étendent entre la Haïchat que nous parcourons et l'Ouad Igharghar. A travers ces derniers gour serpente l'Ouad El-Achyia.

Du point H, on découvre les Oghroud El-Moktela qui se dressent au loin par-delà l'Igharghar.

Nous campons de très bonne heure à Hassi Gnifida-Djedida. Ce puits est situé dans un des bras de ces lits confus qui sillonnent la région et font partie du système de l'Ouad El-Achyia; des berges élevées le dominant. Le sol est du sable avec belle végétation de Drinn et de Dhamrane.

On procède à l'abreuvement des chameaux qui sont littéralement morts de soif et qui ne quittent le puits qu'après avoir bu deux et trois fois.

Nous avons traversé aujourd'hui des légions de sauterelles adultes.

Il semblerait que c'est un fait exprès et que maintenant que nous sommes en pays algérien, et où les points d'eau sont fréquents, le soleil et le temps veuillent se montrer plus cléments

que dans les régions dangereuses. Depuis deux jours, en effet, nous sommes réellement favorisés, étant donné la saison, et nous venons d'avoir deux nuits relativement fraîches et deux journées tempérées par des vents de la direction Nord. Nous jouissons de cet heureux changement tout en regrettant qu'il ne se soit pas produit il y a une quinzaine de jours.

7 Juin. — Après avoir traversé la vallée qui contient Hassi Gnifida nous marchons, à partir de B, sur des plateaux où se creusent de très nombreux houdhs, dont la profondeur varie entre 30 et 40 mètres, mais ne dépasse jamais ce dernier chiffre qui est un maximum extrême; quelques-uns de ces houdhs sont très étendus. Leurs berges sont toujours très irrégulières, très déchiquetées, très tortueuses. Les gnater parcourus sont rocheux et dépourvus de sable, sur les deux premiers tiers de la route, c'est-à-dire jusqu'en L, mais à partir de ce point ils commencent à se recouvrir de sable qui nourrit d'assez nombreuses touffes de Sffar.

Nous laissons à gauche les Houdhs Ghenami, El-Abba, Ben-Denggara et Kihal; à droite les Houdhs Goumière et Mssiéhid; nous en traversons, sur la ligne de marche, cinq autres, dont le plus important est le Houdh El-Ahamara, pour venir en définitive camper dans le grand Houdh El-Fredj, à l'orifice même du puits du même nom.

Ce point a été visité dans la matinée par une très nombreuse caravane de Chambba revenant de Gabès avec un chargement de sucre, aussi trouvons-nous peu d'eau dans le puits, et l'abreuvement de mon convoi absorbe tout le reste de la journée.

Les Houdhs El-Fredj, Zita, Naadj, et Er-Ghenem, d'après les renseignements du guide, communiqueraient entre eux, et par conséquent avec l'Igharghar; mais il faut s'entendre, car le guide étend considérablement la valeur du mot *communiquer*; il l'emploie tantôt pour une communication de plain pied, tantôt pour le cas de deux houdhs qui, à peu près tangents, sont reliés par des cols faciles et peu élevés. Cette dernière acception, n'est pas ce que l'on peut appeler communiquer, pour deux vallées ou deux cuvettes, et jusqu'à ce que j'aie vu de mes yeux le genre de communication qui existe entre ces diverses

dépansions je ne veux pas affirmer, bien que l'hypothèse du guide soit absolument vraisemblable et logique.

8 Juin. — L'étape de ce jour, qui du reste est très courte, se développe sur des terrains analogues à ceux de la veille et nous fait camper à une courte distance, dans l'Est, de Hassi Tounsia. Nous avons traversé d'abord le grand Houdh Er-Ghenem; puis, presque aussitôt après, nous descendions au Hassi Bou-Fas dans le Houdh Bou-Fas qui constitue la portion méridionale de la grande cuve allongée dont la partie occidentale se nomme Houdh Koum-El-Harta, et le golfe le plus septentrional Houdh Rebahya.

En ce dernier point il existait autrefois un puits portant le même nom, mais il est remblayé depuis une quinzaine d'années. Il était, dans l'origine, au milieu de petits siouf de sable absolument sans végétation. Ces siouf ont maintenant disparu et sont remplacés par un terrain ondulé de nebka recouvert d'une Haïchat à forte végétation, si bien que la bouche même du puits a totalement disparu et qu'il n'est plus possible de retrouver son gisement exact.

Quant au Hassi Bou-Fas, qui est vivant, il doit son nom à ce fait que, lors de son curage, l'eau a subitement envahi le forage et s'est mise à couler sur le sol, si bien que l'on n'a jamais pu retrouver une pioche (en arabe : *Fas*) laissée au fond du puits.

Un peu après, et au sortir même du Houdh Rebahya, nous passons à ranger un petit gouïret connu sous le nom de Gara Oulad-Bou-Tayeb, et après lequel nous reprenons les plateaux; c'est là la limite Nord de la région des gnater et des houdhs sur cette ligne du moins. Au loin, dans l'Ouest se découpent les berges occidentales du Houdh Tounsia, en Z Z.

9 Juin. — Une étape de moyenne longueur nous conduit aujourd'hui à Hassi Bou-Laroua. En B nous avons à droite la grande dépression dénommée Ouad El-Haoudane dont le sol de sable est recouvert d'une belle végétation. Les mamelons rencontrés çà et là sont beaucoup moins élevés que précédemment et n'affectent plus les formes de gour, mais bien plutôt celles de collines à pentes plus ou moins adoucies. En D nous sommes tout près du Hassi Hameyane et par le travers d'une petite chaîne

de mamelons qui se poursuit, à l'Est, jusque vers Hassi Naïouate. En F nous passons sur le bord d'une petite cuvette nommée Sebkheth El-Mâlah, la croute supérieure est formée de sel impur cristallisé, et les nomades emploient ce minéral dans leur cuisine bien qu'il contienne une notable quantité de terre.

Nous passons ensuite dans un thalweg, sans berges bien indiquées, qui nous amène à Bou-Laroua.

Nombre de Chambba sont campés, pour toute la durée de leur campagne d'estivage, auprès de ce puits. Ils nous apportent, en cadeau, un mouton et du lait frais qui est tout particulièrement le bienvenu.

On fait boire les animaux et ils s'éparpillent aussitôt après dans les excellents pâturages des environs.

Le vieux Ben-Becice est absolument navré, il vient d'apprendre ici que les Chambba récemment partis en dissidence dans la direction de l'Est, lui ont enlevé les 14 chameaux qu'il avait laissés dans notre Sahara, sous la garde d'une de ses filles, et qu'ils les ont emmenés avec eux dans leur exode. Je l'exhorte à ne pas s'alarmer trop tôt, attendu que les récits sont contradictoires et que peut-être la nouvelle n'est pas exacte.

10 Juin. — Journée très dure, tant à cause de la chaleur et du chibili violent, que parce que je suis atteint d'une amygdalite qui me donne une très forte fièvre; la marche n'est pas faite pour apaiser le mal et je n'arrive à Hassi Matmat, où nous campons, que très fatigué.

Quantité de Chambba abreuvent au puits; leurs tentes sont disséminées dans les environs. Nous sommes heureux de trouver ici du lait frais dont nous absorbons de grandes quantités.

Au point A de la route de ce jour nous avons franchi un petit plateau, à peine plus élevé que la plaine, et qui se nomme Adeb El-Méjna; et au point B nous avons rencontré un petit chott appelé Sebkhah El-Mâlah absolument semblable à celui signalé hier et contenant comme lui du sel cristallisé très impur. Ce sont les deux seuls points à noter sur la plaine monotone parcourue.

11 Juin. — Séjour, car nous voyagerons maintenant la nuit. Les nombreux nomades qui nous entourent renseignent Ben-Becice : ses chameaux sont toujours là sous la garde de sa fille.

Les gens qui partaient en dissidence avaient, tout d'abord, eu l'intention de s'en emparer, mais ils ont réfléchi et se sont dit qu'à Ghdamès tout le monde connaît ces animaux, que les fils de Ben-Becice sont précisément dans ces parages et ne manqueraient pas de s'apercevoir du rapt, que par conséquent il n'était pas prudent de prendre les animaux. Je félicite Ben-Becice auquel cette nouvelle version a rendu le calme.

Nous partons à six heures et demie du soir et nous marchons par un splendide clair de lune.

12 Juin. — Dès deux heures et demie du matin nous campions à la hauteur de Sidi-Bou-Hania où nous passons la journée sous un chihili très fatigant. Le 13 juin, dès huit heures du matin, j'arrivais à Touggourt, pour mettre pied à terre un peu plus tard, le 17 juin, à Biskra.

VI

ÉPILOGUE

Je n'ai dans cette dernière mission que 440 kilomètres de levés, *entièrement inédits et nouveaux*, sur les 2,450 kilomètres parcourus en totalité. Il convient d'y joindre 17 longitudes et 13 latitudes. Ce travail porte, à ce jour, ma contribution personnelle à l'étude géographique du Sahara à : 21,117 kilomètres parcourus, 14,600 kilomètres levés et dessinés à l'échelle du 1/100,000° — et sur lesquels 9,369 kilomètres ont été *levés et dessinés pour la première fois en pays non vu précédemment par d'autres Européens* —, et 223 longitudes et 241 latitudes observées, soit au théodolite soit au sextant.

Il est une question, relative à mes voyages, que je crois nécessaire de traiter une fois pour toutes : ceux qui, malgré tout, conservent encore une aveugle confiance en la loyauté des Touareg m'ont souvent et amèrement reproché de ne voyager dans le Sahara qu'avec une escorte composée de Chambba. Tout d'abord — et nul de ceux qui connaissent réellement notre Sud Algérien ne me contredira — il est impossible de trouver des hommes plus braves, plus vigoureux, plus audacieux que les Chambba, qu'ils soient de Ouargla, de Metlili ou d'El-Goléa.

Les autres nomades de Ouargla ne sont pas des sahariens à proprement parler ; ils manquent de l'endurance et surtout de l'expérience du désert, qualités dominantes et précieuses des Chambba.

Les Troud, ou les nomades d'El-Oued, sont de merveilleux guides, d'excellents chasseurs, mais ils ne brillent guère par le courage ; c'est là un fait connu de tous, et sur lequel on peut de-

BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM NATIONAL

mander l'opinion de nos officiers de la région du Sud-Est. En m'entourant de l'élément Chambba, je n'ai donc fait que choisir les hommes les plus braves et les plus expérimentés du Sahara.

D'autre part je n'hésite pas à affirmer, que c'est grâce à la composition de mes escortes de Chambba — non pas que j'ai dû de pénétrer nombre de fois au cœur du pays Touareg — mais que j'ai pu en revenir, ce qui est encore plus important. La cause en est très simple : si nous ne vengeons pas nos morts, il n'en est pas de même des Chambba qui, eux, ne laissent jamais impuni le massacre du plus petit des leurs ; les Touareg le savent si bien qu'ils me l'ont dit mainte et mainte fois.

Si donc, dans une attaque dirigée contre ma personne, un Chambbi eût été tué, les Touareg coupables auraient subi, peu après, une sanglante ghazzia et de sévères représailles de la part des Chambba de notre Sahara. C'est pour cette raison, qu'en janvier 1894, seul avec trois Chambba dans les ravins du Tassili, les Touareg n'ont pas osé en venir jusqu'à faire feu sur nous et se sont bornés à nous menacer, à nous molester et finalement à nous faire rebrousser chemin.

• Le cri de guerre : « *Sus aux Chambba quand même* » fait partie d'une doctrine pratiquée par certains polémistes et n'est que l'expression d'une opinion particulière ; je ne veux pas juger cette doctrine, je laisse ce soin à tous ceux qui auront, consciencieusement et sans parti pris, étudié le pays et ses habitants. Je prétends seulement dire que les Chambba sont un instrument précieux et qu'il est avant tout désirable que l'on sache s'en servir et les employer suivant leurs aptitudes.

Il ne paraîtra pas étonnant — et cet exposé trouve ici fort bien sa place — que je m'empresse, une fois de plus, d'insister sur les deux éléments majeurs de la solution de la question saharienne. Ces éléments sont d'ordre divers : l'un ne dépend uniquement que du gouvernement français, l'autre dépend des explorateurs.

En effet on peut tout d'abord affirmer que l'on n'aboutira jamais à rien dans ce pays tant que l'Etat n'aura pas nommé, pour le représenter, *un chef unique* dont l'autorité devra s'étendre sur toutes les régions du Sahara français du Nord. C'est là le seul moyen que la France ait en main pour unifier les vues, pour unifier les méthodes, et pour faire disparaître les froissements

et les divergences qui existent actuellement et, qui — paralysant tous les efforts — nuisent considérablement à notre prestige sur les aborigènes — lesquels se rendent très bien compte du décousu de notre politique — et nous forcent en outre à ne faire qu'un travail de Pénélope en piétinant sur place.

C'est le devoir du gouvernement de remédier à l'état de choses si fâcheusement établi; c'est à lui de grouper en une seule main, et sous une seule volonté, *les Saharas trop multiples* qu'une politique assez difficile à expliquer, a créés : Sahara d'Oran, Sahara d'Alger, Sahara de Constantine, Sahara de Tunis.

Point n'est besoin d'insister davantage pour démontrer que cette division extrême est loin de faciliter le travail, de favoriser notre domination, et d'augmenter notre prestige. Il semble suffisant d'indiquer le défaut pour que l'on y porte aussitôt remède, sans qu'il soit nécessaire de développer les multiples considérations qui plaident en faveur de cette doctrine que j'appellerai *doctrine de l'unité d'action et de gouvernement au Sahara*.

Quant au second élément, celui qui concerne les explorateurs, voici comment il m'apparaît. On peut de trois façons tenter la pénétration en pays saharien :

La première consiste à se déguiser en musulman et à voyager presque isolé. La seconde c'est de faire ce que j'ai toujours fait jusqu'ici — avec les faibles ressources dont je disposais — c'est-à-dire de prendre une trentaine d'indigènes solides et braves. Enfin la troisième, qui consiste à s'entourer d'une escorte de 150 à 200 fusils bien recrutés.

Avec la première méthode les résultats scientifiques sont à peu près nuls et les risques très grands; mais le retentissement de la mission et la satisfaction personnelle du voyageur — s'il réussit — sont considérables.

La deuxième méthode ne protège qu'imparfaitement l'explorateur mais donne déjà des résultats scientifiques très complets, comme le prouve la suite de mes rapports de mission.

Seule, la troisième méthode donne satisfaction entière, à tous les points de vue, et assure absolument la sécurité et la réussite.

Cette troisième méthode comporte malheureusement un facteur important, *c'est l'argent*, et l'organisation sérieuse et complète d'une mission à escorte destinée à la traversée du Sahara,

nécessiterait une dépense de 3 ou 400.000 francs. Les bonnes volontés sont nombreuses, elles ne suffisent malheureusement pas; et rien ne se peut faire, dans le Sahara, sans sacrifices et sans argent. Qu'il surgisse un Mécène, et la question trouvera immédiatement sa solution!

Je vais expliquer en quelques lignes comment je comprends l'application de cette troisième méthode. Pour bien réussir une grande traversée du Sahara — je ne saurais trop le répéter — il faut se passer des Touareg en général, et les mettre rigoureusement à la porte des campements de la mission; bien se garder de leur faire des cadeaux, si ce n'est à quelques-uns des plus notables ou notoirement chefs; solder les droits de passage régulièrement dûs, comme toute caravane; prendre, en les payant largement, deux ou trois guides que l'on fait surveiller de près, le fusil à la main, et après les avoir prévenus qu'à la moindre tentative suspecte, c'est leur tête qui est en jeu.

Mais pour cela il est indispensable d'avoir une escorte de 150 hommes sûrs, bien disciplinés et bien armés. Avec une telle organisation le chef de mission aura les coudées franches, il fera ce qu'il voudra; s'arrêtant quand il lui convient d'étudier un point particulièrement intéressant, marchant quand il veut avancer; en un mot explorant le pays à sa guise, méthodiquement, sans être constamment soumis aux exigences inouïes et aux caprices de ces peu sociables et peu estimables populations.

Une mission, organisée dans de telles conditions, devra partir de son point de rassemblement, dans le sud algérien, au mois d'octobre au plus tard, dès la fin des chaleurs, afin que le chef de mission ne soit pas continuellement l'esclave de ses chameaux, et, par conséquent, forcé de prendre telle ou telle route jalonnée d'eau, plutôt que telle autre qu'il eût été bien plus profitable de parcourir et d'étudier.

Le chameau, très endurant de la soif en hiver, est tout le contraire en été, et, au bout de trois jours, il est déjà à moitié mort et n'avance plus que péniblement.

Au sujet du chameau on a prétendu que celui des nomades du sud algérien ne pouvait être utilement employé dans le pays des Touareg. C'est là une erreur qu'il importe de rectifier: les chameaux des nomades du Souf ne sauraient, en effet, être utilisés dans un pays où le sol est dur et rugueux attendu

que leurs pieds sont exclusivement habitués au sable, et qu'ils seraient incapables de résister sur des terrains rocheux. Mais il en est tout autrement des chameaux des Chambba de Ouargla de Metlili et d'El-Goléa, qui, au contraire, s'accommodent fort bien des hamada dures auxquelles ils sont accoutumés et sur lesquelles ils ont été élevés. Les chameaux algériens du Sud, *habitués aux sols durs*, suffiront donc parfaitement, et mèneront une mission jusqu'à la hauteur de l'Air, sans aucun inconvénient, à la condition qu'ils ne soient pas trop chargés, que l'on surveille les bâts de portage de façon à ce que les animaux ne se blessent pas, et enfin qu'on leur accorde, tous les cinq ou six jours, 48 heures au moins de repos complet.

Si, au départ, on a eu soin de choisir des *animaux gras*, c'est-à-dire ayant — accumulés sous forme de graisse — des vivres de réserve pour les jours de disette, on peut être assuré que ces animaux fourniront très bien un minimum *de cent jours de marche effective*.

Le changement de climat, qui commence à se faire sentir sur le parallèle de l'Air, s'oppose seul à l'emploi, plus au Sud, des chameaux algériens en bon état et impose le choix ou le recrutement de chameaux acclimatés.

Il n'est pas, je crois, sans intérêt de rapporter ici la version que j'ai recueillie dans le Sahara — ou pour parler plus nettement — qu'ont recueillis mes Chambba sur le massacre de l'infortuné marquis de Morès.

Ben-Becice, mon vieux guide demi-sang Targui-Chambbi, avait été rencontré sur les hamada du Sud Tunisien — où il était campé avec les Ghreib — par le marquis de Morès. Ce dernier l'avait pris à sa solde et l'avait emmené comme guide. Dès qu'ils eurent rencontré des Touareg Ifoghas, Morès dit à Becice : « Les Touareg vont maintenant me guider, je vais te donner mon courrier, tu le porteras à Kebilli. A mon retour je te construirai un bordj à Djentien et je t'y approvisionnerai de marchandises européennes, nous créerons ainsi un marché important... » Morès paya largement Ben-Becice et ce dernier partit aussitôt pour Kebilli. Trois jours après son arrivée en ce point, on y apprenait la mort du marquis. Ben-Becice a du reste été,

un peu plus tard, longuement interrogé par les autorités françaises du Sud Tunisien.

Voici comment on raconte l'épisode du massacre : Morès aurait, dit-on, tué ou blessé grièvement trois ou quatre Touareg avec son revolver seulement. On s'était entendu pour attacher son fusil sur son méhari de façon à ce qu'il ne pût pas s'en servir ou le dégager; en outre, après lui avoir égaré, à dessein, son méhari, on lui avait fait monter une chamelle indirigeable et non dressée.

Au moment où Morès a donné l'ordre de revenir en arrière, c'est-à-dire vers Sinaoun, — sentant bien, mais trop tard, qu'il ne fallait pas avoir confiance dans les Touareg qui l'entouraient — ces derniers se sont rapidement concertés et ont décidé de lui porter un coup destiné à l'immobiliser, probablement lui couper le bras droit; Morès était monté, les Touareg étaient à pied, le convoi se trouvait un peu à l'écart avec les trois ou quatre serviteurs particuliers du marquis, qui restait ainsi, pour ainsi dire, isolé. Un Targui lui porte un coup qui, sans doute mal dirigé, ne fait que lui couper profondément le nez, et le sang coule abondamment. Morès saisit son revolver et tue ou blesse grièvement, successivement trois ou quatre hommes. Les agresseurs, à ce moment, fuient de toutes parts, et se cachent derrière les touffes d'arbrisseaux à leur portée.

Morès, ne pouvant faire agenouiller sa monture, lui brûle la cervelle, met pied à terre, et dégage sa carabine; puis, pendant peut-être dix minutes, reste étendu sur le dos soit pour se reposer soit pour réfléchir.

Peu après, il se redresse et cherche à tirer, mais il ne voit rien puisque tous les bandits sont masqués, couchés derrière des arbustes. Il se met alors en marche vers un terrain de reg, entièrement nu et découvert, qui se trouve non loin de lui; s'il avait pu l'atteindre et n'avoir ainsi affaire qu'à des ennemis visibles — car il leur aurait bien fallu se découvrir pour l'approcher — il eût peut-être été sauvé; mais au moment où il allait y mettre le pied un malencontreux coup de fusil lui casse les reins et le jette à terre; il tombe en avant, conservant toujours son revolver d'une main et sa carabine de l'autre. A ce moment deux Touareg sortant de leurs cachettes se précipitent sur lui, poussés par le même sentiment — c'est-à-dire pour s'emparer

des armes du vaincu — ; ils luttent de vitesse, chacun comptant bien arriver premier ; l'un d'eux veut saisir le revolver, mais Morès, dans un dernier effort d'énergie, se soulève péniblement et a encore la force de lui brûler la cervelle ; quant au second Targui, emporté par son élan, il saute par-dessus le corps de Morès, puis, se retournant brusquement, lui décharge, derrière la tête, un coup de fusil qui termine la douloureuse agonie de notre malheureux compatriote.

Telle fut — si l'on peut en croire les bruits du Sahara — la fin navrante de l'existence de cet homme brillant et combatif que fut de Morès, tombé le fusil à la main, victime de sa croyance en la loyauté des Touareg.

APPENDICES

I

PUITS

Pour ne pas faire de répétitions inutiles — et conformément à l'habitude que j'ai déjà prise dans mes précédents rapports — il ne sera question, dans ce chapitre, que des puits que j'ai visités cette année pour la première fois; les détails concernant les autres se trouvant déjà dans mes ouvrages antérieurs.

Hassi Bou-Khezanâ. — Puits situé dans la Haïchat de Ne-goussa dans une petite cuvette. Il est foré au diamètre de 3 mètres, sa partie supérieure est dans le gypse, puis plus bas il pénètre dans une argile rouge très sableuse. Au fond se trouvent d'assez gros rocs de calcaire dur.

Profondeur totale 3 mètres 60 centimètres avec une épaisseur d'eau de 0 mètre 60 centimètres lorsqu'on n'a pas abreuvé. Température de l'eau 19°,2, celle de l'air prise en fronde étant de 33°.

L'eau est d'assez bonne qualité. Altitude 133 mètres.

Hassi Lefâya. — Situé dans une vaste cuvette, ou plutôt, un grand lit d'ouad couvert de nebka à belle végétation. Ce puits, qui était très peu profond, est actuellement comblé, mais les Chamba l'ont reforé pendant l'été dernier. Son eau est de qualité excellente. Altitude 142 mètres.

Hassi El-Gassi ou **Hassi El-Khelal.** — Groupe de deux puits forés en 1895. Celui situé le plus au N-E est le meilleur comme conditions de solidité. Ce puits est situé dans une cuvette à sol de gypse où se montrent de petits gouret de gypse érodés et craquelés par les influences atmosphériques. Il est sur le bord Sud du Feidj Dhamrane n° 3, au pied Nord du chaînon septentrional des Slassel Dhânoune. La cuvette qui contient les puits se creuse en dessous du niveau du feidj dont le sol est de reg et de hamada.

Le haut du puits est foré dans le gypse (échantillon n° 303), puis au dessous, dans des grès jaunes, tendres (échantillon n° 301), puis enfin

BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM CHALIAS

dans des graviers agglomérés (échantillon n° 302) avec quelques petites parcelles argileuses, couche qui se trouve à 21 mètres au dessous du sol.

Le diamètre du puits est de 0 mètre 80 centimètres, mais il s'est formé au fond une très vaste cavité. Lorsque cette cavité est complètement débarrassée de la terre et du sable qui l'encombrent, le débit du puits est très important et il est considéré comme inépuisable. Ce puits est pourvu de piliers en maçonnerie de plâtre permettant l'emploi d'une poulie pour l'extraction de l'eau.

Profondeur totale 21 mètres avec une épaisseur d'eau de 0 mètre 35 centimètres (le puits n'étant que très superficiellement nettoyé). Température de l'eau 23°, celle de l'air, prise en fronde, étant de 33°8. La qualité de l'eau est absolument excellente. Altitude 183 mètres.

Hassi Gnifida-Djedida. — Ce puits est creusé dans une cuvette à sol de nebka recouvert de Drinn de la région des gnater, voisine de l'Igharghar et de l'Ouad El-Achyia. L'orifice du puits est tout à fait au ras du sol et compte environ 0 mètre 60 centimètres de diamètre, mais le fond est beaucoup plus large.

Profondeur totale 9 mètres avec 0 mètre 25 centimètres d'épaisseur d'eau à la température de 23°2, celle de l'air, prise en fronde, étant de 30°. La qualité de l'eau est excellente. Altitude 160 mètres.

Hassi El-Fredj. — Ce puits est situé au fond d'une cuvette de reg et nebka, dans la partie Nord de la région des gnater, cuvette dite Houdh Fredj. La bouche du puits est étroite, 0 mètre 60 centimètres de diamètre seulement; mais la forage lui-même est beaucoup plus large, avec un rétrécissement accentué au milieu de sa hauteur.

Profondeur totale 10 mètres avec une épaisseur d'eau de 0 mètre 20 centimètres, mais à ce moment le puits est fortement remblayé. Température de l'eau 23°5, celle de l'air, prise en fronde, étant de 33°. L'eau est de bonne qualité. Altitude 166 mètres.

Hassi Bou-Laroua. — Ce puits a été mis en état par l'autorité militaire de Touggourt lors de la construction du Bordj de Bel-Haïrane (*Fort Lallemand*), et il est entretenu parce qu'il se trouve sur la route des convois.

La cuvette, ou plutôt l'ouad à peine indiqué, où se trouve Bou-Laroua est percée en cet endroit de 4 ou 5 puits, mais un seul d'entre eux est vivant, quoique remblayé par le sable qui diminue l'épaisseur habituelle de la couche d'eau. Il est pourvu de piliers qui permettent l'emploi d'une poulie.

Profondeur totale 11 mètres avec une épaisseur d'eau de 0 mètre 40 centimètres (*le puits est remblayé*). La température de l'eau est de 23°, celle de l'air, prise en fronde, étant de 38°. La qualité de l'eau est bonne. Altitude 153 mètres.

Je crois inutile de répéter ce que j'ai déjà dit dans chacun de mes Rapports à savoir qu'il serait utile de réglementer un peu l'entretien de nos puits sahariens, d'exiger des nomades qui s'en servent la construction de margelles et de couvercles etc., l'opportunité de ces mesures est trop flagrante pour que j'insiste davantage sur ce sujet. Je n'ajouterai que quelques mots relatifs aux *recherches d'eaux jaillissantes possibles*. Parmi les puits de notre Sahara, il en est certains que l'on me signale comme *ayant été jaillissants* lors de leur percement. J'ai déjà indiqué ce fait antérieurement mais sans appuyer, et je sais qu'il en existe d'autres dans les mêmes conditions. Les principaux sont : Aïn Bou-Semâh, Aïn El-Khâdra, Hassi Bou-Fas, et Hassi El-Mjeïra. Ce fait remarquable mérite d'être sérieusement signalé et *d'appeler toute l'attention et toute la sollicitude de l'autorité*.

Il serait extrêmement facile de creuser, en ces divers points, des puits que l'on tuberait au moyen de colonnes de tôle et qui, de la sorte, *resteraient jaillissants*. Un tel résultat aurait, dans ce pays particulièrement, une importance considérable, on le comprendra sans peine. Aucun de ces puits ne dépassant 12 mètres le travail à effectuer serait insignifiant, et pour cette raison ces forages spéciaux pourraient être utilement entrepris au moyen d'un appareil de sondage léger et avec des tubages de petit diamètre afin de pouvoir facilement et sans grands frais transporter dans ces régions sahariennes le matériel et l'atelier de sondage nécessaire à leur exécution.

II

ALTITUDES

Hassi Bou-Khezana.	133 mètres.
Pied Sud-Ouest du Garet Bouib.	178
Fond du Houdh El-Hadedj.	131
Sommet du Guentra (<i>col</i>) entre Houdh El-Hadedj et O. Smihri.	163
Hassi Lefâya.	142
Hassi Ben-Nemel.	140
Campement du 4 avril.	149
Près Ghourd Bel-Gâdra.	182
Hassi El-Gassi.	183
Campement du 11 avril (près la tête Sud du Feidj El- Beïda).	274
Campement du 12 avril (Gassi Er-Ghessal).	316
Pied Nord du Ghourd El-Mousta (Gassi El-Adham).	328
El-Bïodh.	350
Campement du 18 avril (Owad Tadjentourt).	395
Timassânine.	382
Aïn Tabalbalet.	454
Aïn El-Hadjadj.	520
Menkhour.	585
Oglat Tassindja (Owad Lézy).	593
Owad Taïnaouine.	489
Hassi Gnifida-Djedida.	160
Hassi El-Fredj.	166
Hassi Bou-Laroua.	153
Hassi Matmat.	120

III

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES

Rapport sur les déterminations astronomiques de latitudes et longitudes, effectuées par M. Foureau dans son voyage de mars à juin 1897.

Dans son dernier voyage M. Foureau a déterminé, avec son expérience habituelle, les longitudes et latitudes des points principaux traversés.

Le nombre total des observations faites, tant au sextant qu'au théodolite — et dans 16 points différents — s'élève à 49, dont 23 faites sur le soleil et les 24 autres sur des étoiles; le tout ayant nécessité 600 pointés.

Les déterminations des latitudes sont excellentes, le tableau des positions conclues qui contient des résultats de recouplements avec les itinéraires antérieurs du même explorateur, le démontre surabondamment. Les faibles divergences entre les chiffres des colonnes 7 et 8 du tableau ci-dessous sont de l'ordre des erreurs d'observation tenant à la graduation même des instruments employés.

Pour les longitudes, la mission disposait de 4 chronomètres de torpilleurs (le ressort du 5^e s'étant cassé en route), déjà antérieurement mis à l'épreuve; leurs marches et états, tant au départ qu'à l'arrivée, ont été déterminés, grâce à l'obligeance de M. Trépiéd, directeur de l'Observatoire d'Alger. Des comparaisons journalières ont été faites avec grand soin pendant le trajet.

Le calcul des états successifs sur le Temps Moyen de Paris a présenté cependant d'assez grandes difficultés, la température, dans un voyage d'été au Sahara, étant excessive et produisant des variations assez notables dans les marches.

Il a fallu se résoudre à rechercher jour par jour les états probables en donnant les mêmes poids aux divers chronomètres. L'écart de l'état calculé par cheminement avec l'état observé à l'arrivée n'a été que de six secondes. Les longitudes ne doivent donc pas être affectées d'erreurs bien considérables; il a été toutefois impossible de savoir avec quelle approximation elles ont été conclues.

M. Pourteau, calculateur à l'Observatoire, a effectué avec grand soin la réduction des observations.

F. OLTRAMARE.

Astronome à l'Observatoire.

Paris, le 7 janvier 1898.

RELEVÉ DES RÉSULTATS

DATES EN TEMPS ASTRONOMIQUE.	LOCALITÉS.	LONGITUDES ORIENTALES			ASTRES OBSERVÉS POUR LES LONGITUDES.	LATITUDES BORÉALES		ASTRES OBSERVÉS POUR LES LATITUDES.	
		OBSERVÉES EN 1897		OBSERVÉES ANTÉRIEURE- MENT. (MOYENNE) EN ARC.		OBSERVÉES ANTÉRIEURE- MENT (MOYENNE)	OBSERVÉES EN 1897.		OBSERVÉES EN 1897.
		EN TEMPS.	EN ARC.						
1	2	3	4	5	6	7	8	9	
1897 mars 23	Hassi Zreig-El-Ouad	12 ^m 00 ^s 6	3° 00' 09" 0	2° 59' 19" 5 (A)	α Baleine.	33° 59' 39" 0 (A)	33° 58' 28" 0	α Pet. Ourse.	
— — 29	Hassi Bou-Khezana						32 14 40 0	Circ. ☉	
— — 31	Pied S-O du Garet Bouib.....	12 53 2	3 13 18 0		γ Corbeau.		31 55 46 0	α Pet. Ourse.	
— avril 1 ^{er}	Hassi Lefaya	13 31 9	3 22 58 5		γ Corbeau.		31 37 03 0	α Pet. Ourse.	
— — 2-3	Hassi Ben-Nemel	13 40 5	3 25 07 5	3 30 30 0	γ Corbeau et ☉	31 30 53 0	31 30 53 0	H. mérid. ☉	
— — 5	Hassi El-Gassi	14 37 9	3 39 28 5		γ Corbeau et ☉		30 44 24 0	H. mérid. ☉	
— — 6	id						30 45 03 0	α Pet. Ourse.	
— — 9	Aïn Taïba	13 43 8	3 25 57 0	3 20 12 0	γ Corbeau et ☉	30 16 57 0	30 17 31 0	α Pet. Ourse.	
— — 9	id						30 16 47 0	H. Mérid. ☉	
— — 11	Feidj El-Beida (Part. Sud).....	13 39 2	3 24 48 0		α Vierge.		29 56 56 0	α Pet. Ourse.	
— — 12	Gassi Er-Ghessal (Part. centr.)..						29 36 02 0	α Pet. Ourse.	
— — 13	Ghourd El-Mousta (Tête Nord)..						29 14 05 0	α Pet. Ourse.	
— — 16	El-Biodb.	14 17 4	3 34 21 0	3 36 29 0	☉ à l'Est.	28 30 34 6			
— mai 23-24	id	14 20 0	3 35 00 0		☉ Est et Ouest.				
— avril 26-27	Aïn El-Hadjadj	19 24 6	4 51 09 0		☉ Est et Ouest.				
— mai 13	id	19 13 7	4 48 25 5		☉ à l'Est.				
— avril 30	Oglat Menkhour	23 02 0	5 45 30 0		☉ à l'Ouest.				
— mai 1 ^{er}	id	23 01 2	5 45 18 0		☉ à l'Est.				
— — 3	Oglat Tassindja (O. Lézy).....	24 20 0	6 05 00 0		☉ à l'Est.				
— — 6-7	id	24 21 6	6 05 24 0		☉ Est et Ouest.	26 30 03 0			
— — 16	Tabalbalet	17 48 9	4 27 13 5	4 24 43 5	α Petit chien.	27 20 04 0	27 20 03 0	α Pet. Ourse.	
— — 19-20	Timassanine	17 18 6	4 19 39 0	4 21 48 7	☉ Est et Ouest.	28 05 49 6			

La colonne 5 contient les longitudes observées antérieurement par M. Foureau aux mêmes lieux.

La colonne 7 contient les latitudes observées antérieurement par M. Foureau aux mêmes lieux.

Les positions A A des colonnes 5 et 7 se rapportent à un lieu situé à 2 milles dans l'O.N.O. du point où l'on a observé en 1897.

IV

MÉTÉOROLOGIE

Toutes les observations ont été faites avec des thermomètres étalonnés et avec des baromètres comparés avec soin, et longtemps auparavant, avec un Fortin stationnaire à Biskra.

Les températures indiquées ont toujours été prises en fronde, sauf pour les minima.

Rien de bien particulier à signaler cette année, et dans ce voyage, si ce ne sont des brumes chaudes et des brumes de sable presque constamment.

Les températures du sable n'ont pu être enregistrées, que tout au commencement, mes thermomètres à hautes températures ayant été brisés, et l'échelle de ceux restés intacts ne dépassant pas 50°, alors que le sable était à une température beaucoup plus élevée que ce dernier chiffre.

Le lieu indiqué chaque jour est celui où campe la mission.

EXPLICATION DES SIGNES EMPLOYÉS DANS LES TABLEAUX MÉTÉOROLOGIQUES

<i>m.</i> ou <i>mod.</i>	modéré.
<i>t. f.</i>	très fort.
<i>f.</i>	fort.
<i>v.</i> ou <i>var.</i>	variable.
<i>chih.</i>	chihili.
<i>fai.</i>	faible.
<i>à. p. s.</i>	à peine sensible.
<i>couv.</i>	couvert.
<i>nuag.</i>	nuageux.

BIBLIOTHÈQUE
MUNICIPALE

ANNÉE.	MOIS.	JOUR.	LIEUX.	Thermomètre centigrade.				Baromètre réduit à 0°.			Vent.			Ciel.			OBSERVATIONS.
				MINIMA.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
1897	Mars	21	25 kil. sud d'Oumach.	16° 2	16° 5	26° 3	22°	759 2	760 5	758 2	N.-O. t. fai.	N.-E. à p. s.	S.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Belle journée; température du sable + 46° à 1 ^h après midi.
—	—	22	20 kil. nord de Zreig.	—	14 3	25 4	19 7	755 5	756 8	752 6	N.-O. à p. s.	S.-E. à p. s.	O. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Vents faibles et variables; belle journée.
—	—	23	Hassi Zreig-El-Ouad.	—	13 2	25 2	20 2	751 7	749 3	747 2	N. à p. s.	S.-E. à p. s.	Nul.	Pur.	Pur.	Pur.	En route avant production du minimum; à 5 ^h 1/2 + 8°.
—	—	24	40 kil. sud d'Hassi Zreig.	—	13 6	27 3	24 2	742 0	743 2	739 7	S.-O. à p. s.	S. à p. s.	N. à p. s.	Pur.	Peu nuag.	Couv.	A 5 ^h matin + 8°; vers 11 ^h Cirrus dans N.-O.; au coucher du soleil, ciel couvert et menaçant; à 11 ^h s. petite averse accompagnée de rafales de S.-O. modéré.
—	—	25	7 kil. nord de Dziona.	13 5	14 7	28 0	22 7	740 6	745 2	750 3	S.-O. à p. s.	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	Couv.	Nuag.	Pur.	Après midi forte chaleur.
—	—	26	25 kil. sud de Dziona.	13 5	14 7	25 3	19 0	752 3	751 9	749 5	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Vents de N.-E. faible, ciel pur.
—	—	27	7 kil. nord d'El-Alia.	13 0	18 5	28 0	21 5	748 2	750 3	751 3	N.-E. à p. s.	N. tr. fai.	N. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Journée chaude, vents variables du N. au N.-E.
—	—	28	14 kil. sud de Taibat.	11 3	14 7	32 0	25 8	751 5	751 0	746 3	Nul.	N.-O. à p. s.	Nul.	Pur.	Pur.	Pur.	Forte chaleur; température du sable à midi + 47° 4.
—	—	29	Hassi Bou-Khezana.	16 3	20 5	29 5	28 2	744 6	746 5	744 3	S.-O. fai.	O. tr. fai.	S.-O. à p. s.	Pur.	Peu nuag.	Tr. nuag.	Chihili de midi à 4 ^h ; à 5 ^h s. + 33°.
—	—	30	—	16 0	20 0	29 5	21 3	743 3	744 3	742 3	N.-O. t. fai.	N.-O. t. fai.	N.-O. à p. s.	Tr. nuag.	Nuag.	Tr. nuag.	Ciel nuageux tout le jour.
—	—	31	Pied S.-O. du Garet Bouib.	15 8	17 5	22 3	20 4	743 2	743 2	744 3	N.-O. mod.	N.-O. t. for.	N.-O. t. fai.	Couv.	Nuag.	Peu nuag.	6 ^h m. ciel couv. et menaçant, V. modéré de N.-O.; assez fort à 10 ^h ; très fort à midi et jusqu'au soir;
—	Avril	1 ^{er}	Hassi Lefaya.	8 5	13 5	20 7	19 7	747 2	746 2	745 4	N.-O. à p. s.	O. fai.	S.-O. t. fai.	Peu nuag.	Nuag.	Pur.	Vents variables des régions O.; S.-O. faible dans la nuit.
—	—	2	Hassi Ben-Nemel.	15 0	18 3	23 7	15 3	744 2	748 8	749 2	N. tr. for.	N. fort.	N.-O. t. fai.	Pur.	Nuag.	Pur.	Vers 6 ^h m. vent N.-O. violent, sable soulevé; à midi fort;
—	—	3	—	6 8	11 5	23 8	18 2	750 3	753 3	750 5	N.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Belle journée.
—	—	4	55 kil. sud d'Hassi Ben-Nemel.	10 3	14 3	28 2	23 5	745 3	747 2	744 7	S.-O. fai.	S.-O. t. f.	S.-O. t. fai.	Nuag.	Peu nuag.	Nuag.	S.-O. très fort de 9 ^h à 3 ^h , Chihili avec sable.
—	—	5	Près Ghourd Bel-Gamra.	13 3	16 0	27 5	21 3	747 0	747 2	746 5	N. fai.	N. modéré.	N.-O. à p. s.	Peu nuag.	Peu nuag.	Peu nuag.	Vent faible des régions Nord.
—	—	6	Hassi El-Gassi.	11 5	16 5	27 0	21 0	746 7	749 7	749 3	N.-O. à p. s.	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	Peu nuag.	Nuag.	Peu nuag.	
—	—	7	—	12 3	18 3	32 7	15 5	745 0	746 8	744 2	N.-O. mod.	N.-O. t. fai.	N.-O. à p. s.	Pur.	Peu nuag.	Nuag.	Journée très chaude.
—	—	8	Au N-E d'Aïn-Taïba.	11 5	15 2	22 0	17 0	743 2	746 8	745 8	N. fai.	N. tr. fai.	N. à p. s.	Peu nuag.	Pur.	Peu nuag.	
—	—	9	Aïn-Taïba.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	
—	—	10	—	5 8	14 7	25 5	16 3	745 3	746 2	744 3	N. tr. fai.	N.-E. t. fai.	N.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	Belle journée; vers 5 ^h petits nuages au N.-O.
—	—	11	Feidj El-Beïda.	9 3	13 5	25 5	22 0	741 6	741 8	736 3	S.-E. à p. s.	S.-E. t. fai.	S.-E. à p. s.	Peu nuag.	Peu nuag.	Peu nuag.	Chihili de 11 ^h à 2 ^h ; brumes de sable, forte chaleur.
—	—	12	Feidj Er-Ghessal.	13 3	17 5	30 5	22 0	735 0	738 2	731 2	S.-E. à p. s.	S.-E. t. fai.	S.-E. t. fai.	Pur.	Peu nuag.	Nuag.	Chihili de 11 ^h à 5 ^h ; journée tr. chaude; à 7 ^h s. tonnerre dans le Nord.
—	—	13	Ghourd El-Mousta.	17 2	22 5	36 5	27 2	727 3	736 8	726 0	Nul.	S.-O. viol.	S.-O. t. fai.	Nuag.	Peu nuag.	Nuag.	Dès le matin chihili de S.-O., modéré à 8 ^h , très fort, à 10 ^h , violent à partir de 11 ^h jusqu'à 5 ^h ; sable soulevé; horizon limité à 30 mètres; au coucher du soleil S-O modéré; ciel embrumé de sable toute la nuit.
—	—	14	Draà El-Mkhotia.	15 4	27 2	31 0	26 8	724 8	726 8	724 2	S.-O. mod.	S.-O. viol.	S.-O. mod.	Nuag.	Couv.	Peu nuag.	Ciel brumeux; chihili lourd; sable soulevé; horizon limité à 30 mètres; à 1 ^h quelques gouttes de pluie; le vent diminue de force à 5 ^h .
—	—	15	El-Biodh.	13 7	19 4	24 8	19 7	727 3	723 3	730 3	N. tr. fai.	N.-O. fai.	N.-O. fai.	Couv.	Couv.	Couv.	Ciel couvert, brumes de sables, tout le jour.
—	—	16	—	12 0	14 0	20 3	17 2	730 7	733 2	732 7	N.-O. fai.	N.-O. for.	N.-O. fai.	Couv.	Tr. nuag.	Nuag.	Vers 3 ^h rafales de N.-O. violent; au coucher du soleil le ciel s'éclaircit.
—	—	17	—	6 2	10 0	23 2	18 2	733 8	737 3	734 8	N.-O. à p. s.	N.-E. t. fai.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	Nuit très froide; vents variables du N.-O. au N.-E.
—	—	18	Ouad Tadjentourt.	7 5	13 5	21 7	17 3	734 8	731 2	729 4	N.-O. t. fai.	N.-E. t. fai.	N.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Belle journée.
—	—	19	Plateau du Tingherl.	4 6	12 7	21 5	18 7	726 0	732 5	728 5	S.-E. t. fai.	S.-E. tr. fai.	S.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	
—	—	20	Timassanine.	8 2	14 2	27 3	23 8	724 2	726 4	727 5	S.-E. t. fai.	S.-E. fai.	S.-E. à p. s.	Pur.	Nuag.	Couv.	Vers 10 ^h , le ciel se couvre dans le S.-O.; à 2 ^h le ciel est complètement couvert.
—	—	21	Au sud de Timassanine.	13 5	20 5	32 0	24 8	726 8	724 8	721 7	S.-E. fai.	S.-O. fai.	N.-O. fai.	Nuag.	Tr. nuag.	Tr. nuag.	Chihili de 11 ^h à 3 ^h , forte chaleur; à 5 ^h 1 2 ciel couvert dans le N.-O. avec rafales de N.-O. fortes.
—	—	22	Au sud du Khanfousa.	12 3	17 7	33 7	29 4	720 0	724 4	720 8	Nul.	S.-O. mod.	S.-O. à p. s.	Pur.	Peu nuag.	Tr. nuag.	Journée tr. ch., chihili; ciel brumeux; température à 5 ^h 1/2 + 36°.
—	—	23	Tabalbalet.	15 3	24 7	39 8	32 3	719 3	719 0	718 6	S.-O. t. for.	S.-O. t. viol.	S.-O. mod.	Peu nuag.	Couv.	Couv.	Journée extrêmement dure; chihili violent dès 5 ^h du m.; horizon borné à 50 m. sable soulevé; à 2 ^h + 48° 5 avec S.-O. tr. violent, ciel brumeux de sable tout le jour et toute la nuit.
—	—	24	—	22 0	24 6	36 0	31 7	720 2	722 8	723 2	O.-N.-O. m.	O.-N.-O. m.	N.-O. fai.	Peu nuag.	Tr. nuag.	Couv.	Température élevée; ciel brumeux et sable.
—	—	25	Près des Gour Tickbaben.	17 5	26 3	35 0	29 7	722 7	720 2	719 2	N.-O. fai.	N.-O. mod.	N.-O. à p. s.	Couv.	Couv.	Couv.	Brumes.
—	—	26	Aïn El-Hadjadj.	20 5	27 5	38 2	34 0	719 4	720 7	718 7	S.-E. t. fai.	S.-E. t. fai.	N.-E. fai.	Couv.	Couv.	Couv.	Journée tr. chaude; chihili de S.-E.; à 2 ^h s. + 41° 7; à 8 ^h 1/2 s. rafales de N.-O. fort.
—	—	27	—	24 6	29 3	35 0	31 6	719 8	722 8	718 3	S.-E. fai.	S.-E. mod.	S.-E. t. fai.	Tr. nuag.	Tr. nuag.	Couv.	Journée tr. chaude; chihili de S.-E.; brume.
—	—	28	Ouad Adjet.	24 0	27 8	37 0	32 5	719 3	721 3	720 2	S.-E. fai.	N.-O. fai.	N.-O. fai.	Couv.	Tr. nuag.	Couv.	Ciel brumeux, sable.
—	—	29	Tehentéléoum.	22 9	28 7	37 0	30 0	718 3	720 0	716 8	N.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	Peu nuag.	Tr. nuag.	Tr. nuag.	Brumes, sable.
—	—	30	Menkhour.	21 0	25 0	37 7	32 4	719 0	716 0	715 0	N.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	Peu nuag.	Pur.	Peu nuag.	Journée chaude; brumes; température sous la tente ouverte, à 3 ^h + 44°.

ANNÉES.	MOIS.	JOURS.	LIEUX.	Thermomètre centigrade.				Baromètre réduit à 0°			Vent			Ciel.			OBSERVATIONS.
				MINIMA.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	7 ^h M.	MIDI.	7 ^h S.	
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
1897	Mai	1 ^{er}	Menkhour	25°0	28°0	42°0	34°2	713 0	708 3	711 2	Nul.	S.-O. à p. s.	S.-O. fai.	Pur.	Pur.	Tr. nuag.	Jour très chaud; chihili; vents var.; à 6 h. 1/2, ciel menaçant dans le S.-O.
—	—	2	Onad Schoff-Mellel	19 3	26 7	38 7	34 7	710 8	710 2	709 0	N.-O. à p. s.	S.-E. à p. s.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Tr. nuag.	Jour chaud; brumes; vents var. faibles.
—	—	3	Oglat Tassindja (O. Lézy)	22 0	28 0	41 3	34 2	710 2	712 0	711 3	N.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	N.-O. fai.	Très nuag.	Pur.	Tr. nuag.	Journée très chaude; brumes.
—	—	4	—	21 2	28 0	35 0	31 5	711 4	713 3	709 3	Nul.	N.-O. fai.	N.-E. à p. s.	Nuag.	Couv.	Couv.	Vents variables faibles; brumes; ciel couvert toute la nuit.
—	—	5	—	21 5	24 3	32 0	24 0	709 3	709 8	708 3	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	S.-O. fai.	Couv.	Couv.	Couv.	5 h. m. gouttes de pluie; 11 h. m. gouttes de pluie; ciel couvert toute la nuit.
—	—	6	—	8 5	20 0	29 5	25 3	709 7	711 7	709 8	N.-E. fai.	N.-E. fai.	S.-O. mod.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	A 5 h. m. ciel se dégage complètement; rafales de N.-E. modéré de 6 h. à 8 h. 1/2 s.
—	—	7	—	17 5	27 2	32 0	24 2	707 3	»	709 3	N.-E. t. fai.	»	N.-E. t. fai.	Pur.	Pur.	Pur.	Journée belle et chaude.
—	—	8	—	10 7	22 2	34 0	28 0	707 7	710 2	708 5	N.-O. à p. s.	N.-E. à p. s.	N.-O. à p. s.	Pur.	Peu nuag.	Nuag.	
—	—	9	—	11 8	27 2	35 3	30 2	708 2	711 4	708 2	S. à p. s.	S.-E. t. fai.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Vents faibles et variables.
—	—	10	Menkhour	10 5	20 0	32 7	24 7	710 7	712 0	710 3	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	Peu nuag.	Peu nuag.	Peu nuag.	Journée chaude.
—	—	11	Onad Tihhal	10 5	22 2	34 7	29 5	712 3	712 0	713 0	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	N.-E. à p. s.	Peu nuag.	Peu nuag.	Peu nuag.	Journée chaude.
—	—	12	Près embouchure O. Samen	17 3	24 6	34 7	27 8	713 2	714 3	715 2	N.-E. à p. s.	N.-E. fai.	N.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	Journée très chaude; brumes.
—	—	13	Aïn El-Hadjadj	24 3	31 5	41 7	34 0	712 1	712 0	713 8	S.-O. fai.	S.-O. mod.	S.-O. à p. s.	Peu nuag.	Nuag.	Couv.	Dès 3 h. 1/2 m. chihili de S.-O. jusque 5 h. 1/2 s.; journée très chaude et très fatigante; à 3 h. m. 33° 5 et à 2 h. s. 46° 4.
—	—	14	—	27 2	32 6	42 5	34 5	714 5	717 2	716 8	S.-O. à p. s.	N.-E. fai.	N.-O. fai.	Brumeux.	Brumeux.	Brumeux.	Journée extrêmement chaude; brume intense.
—	—	15	O. Taïnaouine	22 8	27 5	30 5	24 7	718 3	718 5	718 2	N.-E. fai.	S.-E. fai.	S.-E. à p. s.	Brumeux.	Brumeux.	Couv.	Tr. chaud; brume jusque 2 h. s.
—	—	16	Tabalbalet	16 5	31 5	42 0	34 0	717 5	719 0	720 0	S.-O. à p. s.	S.-O. fai.	N.-O. à p. s.	Nuag.	Peu nuag.	Tr. nuag.	Chihili; chaleur étouffante; journée tr. pénible.
—	—	17	Au N.-E. du Khanfousa	24 2	27 3	35 0	30 2	719 6	717 2	719 3	N.-E. fai.	N.-E. fai.	N.-E. mod.	Nuag.	Tr. nuag.	Couv.	De 4 h. s. à 8 h. 1/2 s. N.-E. par rafales; brumes de sable.
—	—	18	Au S. de Timassanine	26 5	27 8	37 3	32 2	717 0	716 4	711 8	S.-E. fai.	S.-E. fai.	S.-E. fai.	Brumeux.	Nuag.	Tr. nuag.	Brume et sable; horizon tr. limité.
—	—	19	Timassanine	24 2	29 5	35 7	33 8	714 3	717 8	721 3	N.-O. fai.	N.-O. mod.	N.-O. fai.	Très nuag.	Nuag.	Tr. nuag.	Après-midi N.-O. fort; 8 h. s. ciel menaçant, gouttes de pluie.
—	—	20	—	21 3	26 3	39 2	33 4	721 7	722 3	721 8	S.-E. fai.	N.-E. fai.	N.-E. fai.	Peu nuag.	Peu nuag.	Tr. nuag.	Brumes; forte chaleur.
—	—	21	Gour Ikebrate	23 4	29 2	41 5	35 7	721 3	722 0	722 0	N.-O. t. fai.	O.-N.-O. m. 0. fai.	0. fai.	Nuag.	Couv.	Couv.	Chaleur très forte; vents var.
—	—	22	Onad Tadjentourt	24 5	32 5	42 5	37 2	720 2	719 7	718 4	N.-O. t. fai.	N.-E. fai.	N. fai.	Nuag.	Nuag.	Couv.	Très forte chaleur tout le jour; puis, dès 8 h. s. éclairs dans le N; orage lointain filant vers le S.-E.; 3 h. 1/2 m. ciel menaçant, gouttes de pluie, vent de N.-O. fai. l'orage ne disparaît de notre horizon N.-E. que près du jour.
—	—	23	El-Biodh	19 8	27 4	41 3	37 8	721 7	722 9	722 0	S.-E. fai.	S.-O. mod.	N.-O. à p. s.	Couv.	Couv.	Couv.	Toute la nuit ciel couvert; à 7 h. m. gouttes de pluie; chihili tr. fatigant de midi à 3 h. s.
—	—	24	—	22 5	30 0	33 5	30 0	724 5	727 2	724 7	N.-E. à p. s.	N.-E. t. fai.	N.-E. t. fai.	Très nuag.	Pur.	Pur.	A 10 h. m. le ciel se dégage complètement.
—	—	25	—	13 5	20 5	37 3	35 5	725 3	727 2	722 2	S.-E. à p. s.	S.-E. à p. s.	S.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	Chihili fatigant, jour chaud; à 2 h. 1/2 temp. 43° 6; nuages au S.-O. à partir de 5 h. 1/2.
—	—	26	Gassi El-Adham	—	25 7	37 3	35 5	723 3	725 3	722 5	S.-E. fai.	O.-S.-O. m.	S.-O. fai.	Nuag.	Peu nuag.	Nuag.	Journée fatigante; chihili léger, chaud.
—	—	27	Gassi Er-Ghessal	—	22 5	31 5	30 0	727 2	729 3	731 2	N. tr. viol.	N.-N.-E. f.	N.-O. t. fai.	Couv.	Peu nuag.	Pur.	Vers 4 h. 1/2 m. le ciel se couvre complètement au N. et à l'O.; de 5 h. 1/2 à 9 h. m. coup de vent de N. d'une extrême violence, sable soulevé, gouttes de pluie; à 9 h. m. le vent mollit et le ciel se dégage.
—	—	28	Feidj El-Beïda	—	18 2	29 8	27 9	732 3	734 3	735 3	N. tr. fai.	N.-O. fai.	N.-O. t. fai.	Pur.	Pur.	Pur.	Belle journée.
—	—	29	Aïn Taïba	13 5	22 2	30 5	29 7	736 5	737 3	736 2	N.-E. à p. s.	E.-N.-E. t. f.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Belle journée (chaude).
—	—	30	—	13 0	20 7	34 0	30 0	737 8	738 2	736 5	Nul.	N.-E. t. fai.	N. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Belle journée (chaude).
—	—	31	—	13 5	23 4	37 3	30 2	737 2	735 2	734 2	S.-E. fai.	S.-E. fai.	S.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Journée très chaude; brume de sable.
1897	Juin	1 ^{er}	Région des Slassel Dhânoune	16 0	28 0	39 8	34 8	731 3	735 4	737 3	S.-E. fai.	S.-E. fai.	S.-E. fai.	Pur.	Pur.	Pur.	Chihili étouffant de 9 h. m. à 4 h. s.; tempér. à 6 h. 1/2 + 37° 5; brumes chaudes et sable.
—	—	2	Hassi El-Gassi	22 8	29 3	39 8	32 7	735 3	738 7	738 3	S.-E. t. fai.	S.-E. mod.	0. à p. s.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	Chihili étouffant; tempér. à 3 h. + 43° 2; à 5 h. s. petits cirrus dans le N.; à 6 h. s. + 40° 3.
—	—	3	—	17 8	27 2	40 5	33 2	735 6	738 5	736 4	N.-O. à p. s.	O.-N.-O. à p. s.	S.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Journée très chaude; vents variables tr. fai.
—	—	4	Au Sud du Ghourd El-Fowar	18 2	24 5	34 5	32 3	736 4	738 5	734 3	N.-E. à p. s.	N.-E. fai.	N.-E. fai.	Pur.	Pur.	Pur.	
—	—	5	A 5 kil. Sud de Hassi Righi	20 2	24 6	30 0	28 7	739 2	738 2	740 7	N.-N.-E. fai.	N. modéré	N.-N.-O. fai.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	
—	—	6	Hassi Gafida-Djedida	16 8	22 0	31 5	26 8	742 3	743 4	744 5	N. fai.	N.-O. fai.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	
—	—	7	Hassi El-Fredj	17 2	25 0	37 3	29 3	743 2	744 0	743 2	S.-E. à p. s.	S.-O. à p. s.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Peu nuag.	Chihili fatigant de S.-O. à partir de 11 h.; à 5 h. 1/2 s. petits cirrus dans le nord.
—	—	8	A 15 kil. S. de H. Bon-Laroua	17 2	24 1	36 1	27 2	742 2	747 2	745 3	Nul.	E.-N.-E. à p. s.	N.-O. fai.	Pur.	Pur.	Pur.	
—	—	9	Hassi Bou-Laroua	19 5	24 2	38 4	30 2	744 7	747 9	746 4	S.-E. à p. s.	N.-E. fai.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Nuag.	Chihili faible de 10 h. m. à 4 h. s.; à 6 h. s. nuages dans le N.-E.
—	—	10	Hassi Matmat	19 0	27 3	38 5	35 2	747 2	750 0	749 2	S.-E. à p. s.	N.-E. t. fai.	N. à p. s.	Peu nuag.	Peu nuag.	Peu nuag.	Chihili faible de S.-E. var.; tempér. à 2 h. 1/2 s. + 42°.
—	—	11	—	21 2	27 4	37 3	29 7	748 2	747 2	749 4	S.-E. mod.	S.-E. mod.	N.-E. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	Forte chaleur après midi.
—	—	12	Dans l'Est de Sidi Bou-Hania	23 7	27 7	36 7	31 4	748 7	749 8	751 2	N.-E. fai.	N.-E. mod.	N.-O. à p. s.	Pur.	Pur.	Pur.	

V

SYNONYMIE ARABE LATINE DES PLANTES

- Aarfedj. — *Rhanterium adpressum*. *Composées*.
 Adjerem. — *Anabasis articulata*. (Variété.) *Salsolacées*.
 Alendda. — *Ephedra alata*. *Gnétacées*.
 Alenda (petit). — *Ephedra fragilis*. *Gnétacées*.
 Ana (T). — *Genista Saharæ*. *Légumineuses*.
 Arisch. — *Calligonum comosum*. — 3^e forme. *Polygonacées*.
 Ascaf. — *Traganum nudatum*. — 2^e forme. *Salsolacées*.
 Attâssa. — *Franceuria crispa*. *Composées*.
 Azal. — *Calligonum comosum*. — 2^e forme. *Polygonacées*.
 Azoul. — Petite *liliacée*, non déterminée, de la région des sables (Sud
 Tunisien).
 Baguel. — *Anabasis articulata*. (Variété.) *Salsolacées*.
 Belbal. — *Caroxylon tetragonum*. *Salsolacées*.
 Betoum. — *Pistacia terebinthus*. *Térébinthacées*.
 Bettima ou Bothima. — *Hyoscyamus falezlez*. *Solanacées*.
 Bou-Rouicha. — *Arthratherum floccosum*. — Forme petite du *neçi*
 des gassis. *Graminées*.
 Bou-el-Begra ou Saâd. — *Cyperus conglomeratus*. (Var. *arenarius*.)
Cypéracées.
 Chabrek ou Chabreg. — *Zilla macroptera*. *Crucifères*.
 Chaliat. — *Sysimbrium irio*. *Crucifères*.
 Chihh. — *Artemisia herba alba*. *Composées*.
 Chorreïka. — *Fagonia Sinaica*. *Zygophyllacées*.
 Chouayïa. — *Tanacetum cinereum*. *Composées*.
 Dhamrane. — *Traganum nudatum*. — 1^{re} forme. *Salsolacées*.
 Dhânoune. — *Phelippæa violacea*. *Orobanchacées*.
 Diss. — *Ampelodesmos tenax*; *Imperata cylindrica*. *Graminées*.
 Djedari. — *Rhus oxyacanthoides*. *Térébinthacées*.
 Djel. — *Salsola soda*. *Salsolacées*.
 Drinn. — *Arthratherum pungens*. *Graminées*.

- Ehébile. — *Graminée* très voisine de l'*Arthratherum brachyatherum*.
 Ethel. — *Tamarix articulata*. *Tamariscinées*.
 Ghalga. — *Dæmia cordata*. *Asclépiadées*.
 Ghessal. — *Halocnemum fruticosa*. *Salsolacées*.
 Goulglane. — *Savignya longistyla*. *Crucifères*.
 Gouzzâh. — *Deverra chlorantha*. *Ombellifères*.
 Guedhom. — *Salsola vermiculata*. *Salsolacées*.
 Guedhom-el-Azreg. — *Randonia africana*. *Résédacées*.
 Guetaf. — *Atriplex halimus*. *Salsolacées*.
 Habalîa. — *Morettia canescens*. *Crucifères*.
 Had. — *Cornulaca monacantha*. *Salsolacées*.
 Halma. — *Plantago ovata*. *Plantaginacées*.
 Hanna-ed-Djemel. — *Henophiton deserti*. *Crucifères*.
 Harra n° 2. — *Dyplotaxis Duveyrierana* et plusieurs autres *Crucifères*.
 Harta. — *Calligonum comosum*. — 1^{re} forme. *Polygonacées*.
 Kelekh. — *Ferula vesceritana*. *Ombellifères*.
 Kesdir. — *Anthyllis cericea*. *Légumineuses*.
 Khiata. — *Marrubium deserti*. *Labiées*.
 Khreïs (bou). — *Crotalaria Saharaë*. *Légumineuses*.
 Korunka. — *Calotropis procera*. *Asclépiadées*.
 Krom. — *Brassica* (divers). *Crucifères*.
 Lemmad. — *Andropogon laniger*. *Graminées*.
 Meleïfa. — *Frankenia pulverulenta*. *Frankéniacées*.
 Merekh. — *Genista Saharaë*. *Légumineuses*.
 Métnane. — *Passerina hirsuta*. *Thyméléacées*.
 Mrokba. — *Pennisetum dichotomum*. *Graminées*.
 Naâmia. — *Mathiola livida*. *Crucifères*.
 Neçi. — *Arthratherum plumosum*. *Graminées*.
 Noggued. — *Astericus graveolens*. *Composées*.
 Reguig. — *Fagonia fruticans*. *Zygophyllacées*.
 Remeth ou Remtz. — *Caroxylon articulatum*. *Salsolacées*.
 Rtem. — *Retama divers*. *Légumineuses*.
 Saâd ou Bous-el-Begra. — *Cyperus conglomeratus*. (Var. *arenarius*.)
Cypéracées.
 Saâdane. — *Neurada procumbens*. *Rosacées*.
 Sarre ou Sogh. — *Echinops spinosus*; et *Atractylis citrina*. *Composées*.
 Sbott ou Sbeïl. — *Arthratherum pungens*. (Var. non encore déterminée.) *Graminées*.
 Sedra ou Seder. — *Zyzyphus lotus*. Jujubier. *Rhamnacées*.
 Semhari. — *Helianthemum sessiliflorum*. *Cistacées*.
 Sffar. — *Arthratherum plumosum*; A. *brachyatherum*. *Graminées*.
 Sogh ou Sarre. — *Echinops spinosus*; et *Atractylis citrina*. *Composées*.
 Soliane. — *Arthratherum obtusum*. *Graminées*.

Souid. — *Salsola vera*; *Scuæda vermiculata*. *Salsolacées*.

Talâh. — *Acacia tortilis*. Gommier. *Légumineuses*.

Tarfa. — *Tamarix gallica*, et divers autres. *Tamariscinées*.

Tarsous. — *Phelippæa violacea*. (Variété). *Orobanchacées*.

Tassekra. — Chardon à feuilles panachées de l'erg. *Composées*.

Tatrât. — Plante non déterminée appartenant à la famille des *Composées*.

Tâzia. — *Asphodelus tenuifolius*. *Liliacées*.

Teurfas. — *Terfezia Leonis* et divers: *Tuber niveum*. *Champignons*.

Zita. — *Limoniastrum guyonianum*. *Plombaginacées*.

MISSION DANS LE SAHARA

Itinéraire
de
FERNAND FOUREAU

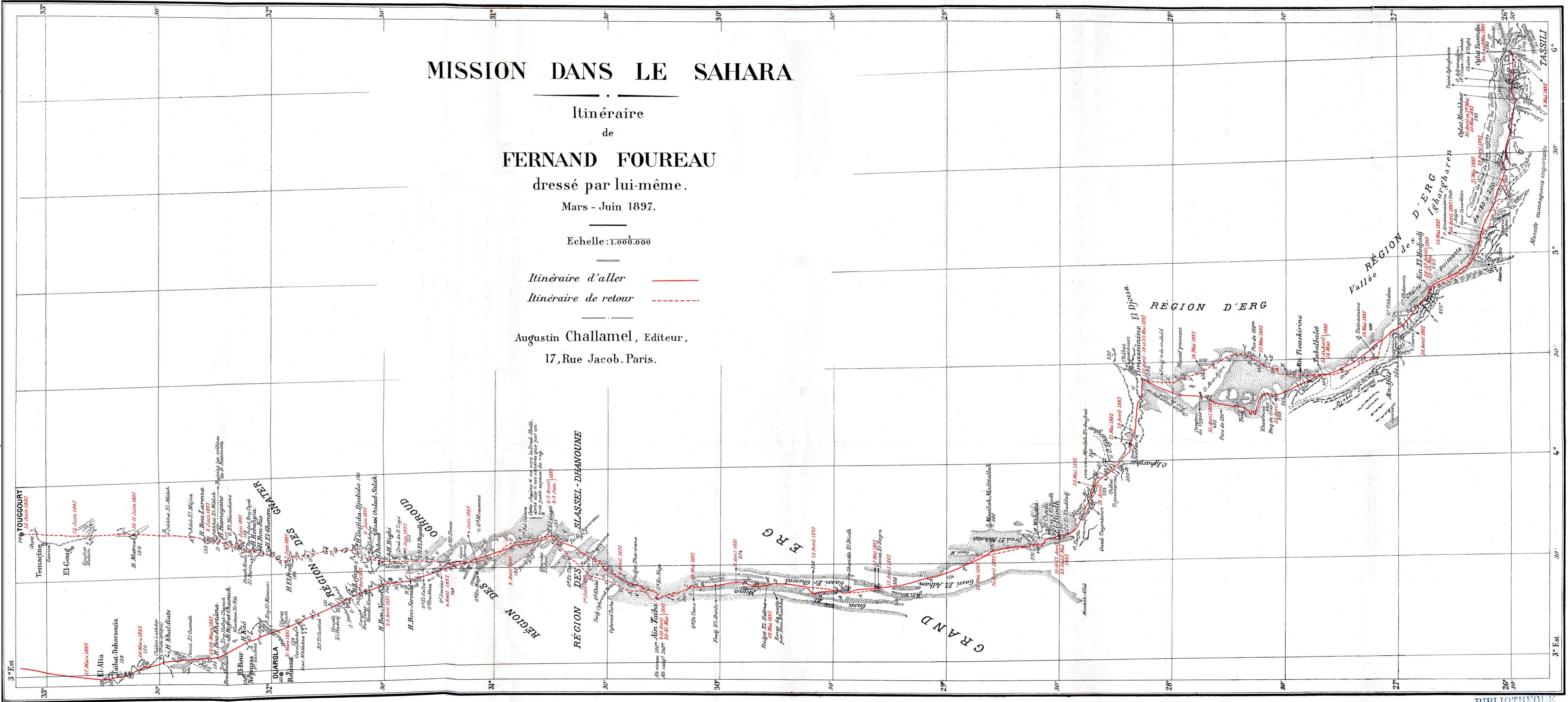
dressé par lui-même.

Mars - Juin 1897.

Echelle : 1.000.000

Itinéraire d'aller ————
Itinéraire de retour - - - - -

Augustin Challamel, Editeur,
17, Rue Jacob, Paris.



VI

GLOSSAIRE DES TERMES ARABES EMPLOYÉS

- Adeb.** — Collines de petite dimension à pentes très douces, généralement rocheuses.
- Aleb, Aleub.** — Colline allongée en dos d'âne.
- Areg,** au sing. **Erg;** dimin. **Arigat.** — Massif de dunes.
- Aricha.** — Espaces de peu d'étendue, couverts de sable et nourrissant du Rtem seulement, situés sur les rebords des plateaux rocheux.
- Armath.** — Petits siouf ou petites dunes massées, très basses et très peu importantes.
- Bakbakra.** — Terrain spongieux (quoique composé de poussières) dans lequel les hommes ou les animaux enfoncent de 8 ou 10 centimètres en soulevant des flots de poussière. Ce terrain est généralement composé de poussières de gypse plus ou moins mélangé de matières terreuses en particules extrêmement ténues.
- Bâten.** — Flanc en pente douce d'une montagne, d'une colline, d'un ghourd, d'une chaîne de dunes.
- Chaâba, Chaâb, châbet.** — Ravin dans une hamada ou entre des gour; système de ravins sinueux, tourmentés et très multiples.
- Chebka.** — Réseau de ravins; pays sillonné de ravins.
- Chorrâfa.** — Pluies partielles ayant arrosé des surfaces restreintes; pluie provenant de nuages isolés ou d'orages localisés; *pluies par places*. S'applique aussi bien à ce genre de pluie qu'aux surfaces qu'elle a arrosées.
- Chriâha.** — Cuve en débris de roche, en plâtre ou en argile ou en terre, en forme de cuvette, située aux orifices des puits pour abreuver les troupeaux. — Auge d'abreuvement.
- Dabdaba.** — Sol roche de gypse gris nu et uni. Sonore à la marche.
- Daïa, Daya. Dhâya.** — Petite dépression sans berges où se rendent

les eaux de pluie et où l'on trouve presque toujours de la végétation.

Djedar. — Vigie de route généralement construite avec des débris de roche.

Djelba. — Harde de gazelles.

Doula. — Harde d'antilopes.

Draâ. — Chaîne de collines et surtout de dunes, peu épaisse, assez longue.

Feidj. — Touée ou vallée plus ou moins grande entre des dunes, à sol plan et composée de reg fin et plus généralement de nebka ou sable fin dans lequel on enfonce peu. Les Feidjs ont presque toujours de la végétation.

Gara, plur. **Gour.** — Témoin rocheux ou colline isolée à pentes très raides, le plus souvent même à pic, et à sommet généralement tabulaire. Témoin d'érosion.

Gassi. — Couloir entre des dunes, à sol dur de reg ou de roche. Les gassis n'ont presque jamais de végétation, sauf après les pluies, quelques graminées temporaires.

Ghedir. — Point qui conserve de l'eau plus ou moins longtemps après les pluies, soit que son sol soit de l'argile ou de la roche à petites cuvettes.

Ghezi. — Bande organisée pour le vol de troupeaux, et le pillage de caravanes et de campements.

Ghorràfa. — Chaudron, vaste anfractuosité à surfaces courbes, large concavité à pentes raides courbes au flanc d'une grande dune. Les Arabes appellent *Bou-Ghorràfa* un ghourd creusé de larges surfaces concaves partant du sommet et se terminant à la base du ghourd.

Ghourd, plur. **Oghroud**, dimin. **Gheridat.** — Grande dune; pitons de sable du grand erg.

Gouïret, diminutif de **Gara.** — Petit témoin rocheux isolé.

Guelta. — Cuvette située dans un lit de rivière qui par sa position, sa profondeur ou la nature de son sol, conserve longtemps l'eau des pluies ou des crues.

Guemira. — Vigie de route, vigie indiquant un puits. Généralement construite en broussailles amoncelées, ou en bois plus ou moins gros, quelquefois aussi en maçonnerie de plâtre.

Guentra, plur. **Gnater.** — Ligné de hauteurs rocheuses entre des dépressions; collines allongées à sol de roche.

Haïchat. — Terrain de sable (gypseux en général), très mamelonné de petites buttes et couvert d'une forte végétation.

Hameyane. — Nom donné par les indigènes aux races anciennes; en quelque sorte l'homme préhistorique, l'homme de l'époque du silex taillé.

- Hasba.** — Gravier, détritits fins de roches non roulés.
- Hamada.** — Plateaux plats ou ondulés à sol de roche ou de détritits de roches.
- Hârch.** — Dur, rugueux. Les Arabes donnent à un ghourd la qualification de *Hârch* lorsque ses flancs sont composés d'une multitude de creux et de bosses qui lui donnent en quelque sorte un aspect rugueux et moutonné, c'est-à-dire une sorte de quadrillé de lumières et d'ombres.
- Harka.** — Expédition armée ayant pour but le pillage ou la vengeance.
- Houdh.** — Grandes dépressions à sol de reg, en général, et à berges très accentuées; c'est le nom que l'on emploie pour qualifier les dépressions qui se trouvent dans la région des *Gnater*.
- Kef**, plur. **Kifane.** — Promontoires rocheux, pics, escarpements dont les pentes sont à pic ou très raides.
- Khelidj.** — Se dit d'un lit resserré, encaissé dans le lit majeur d'une rivière, mais seulement lorsque ce thalweg mineur est étroit, à berges peu élevées et *couvertes de végétation*.
- Kreb.** — Collines allongées recouvertes de sable et de végétation (locution du Sud Tunisien.)
- Maâder.** — Sol bas, couvert de végétation; estuaire de rivière où s'élargit le lit de l'ouad; généralement sol argileux couvert de végétation et submergé pendant les crues.
- Marfag.** — Promontoire, cap, éperon; ne s'emploie guère que pour les éperons de l'erg.
- Méchera.** — Mare d'eau; flaque d'eau temporaire laissée par les pluies ou par les crues, en un point bas, ou dans les lits de rivières.
- Medjebed.** — Chemin de caravanes, composé d'un plus ou moins grand nombre de pistes à chameaux (*Mraïr*); route.
- Méjna.** — Lieu où poussent les truffes du Sahara.
- Mehabess.** — Perte, arrêt d'un ouad dans un bas-fond; bas-fond sans écoulement.
- Menkeb.** — Promontoire, cap, éperon, extrémité d'une chaîne; ne s'emploie que pour les éperons de l'erg; à peu près équivalent à *Marfag*.
- Messalla.** — Dans le Sahara: lieu de prière, de forme généralement rectangulaire allongée et entourée de débris de pierres alignées qui en font une sorte d'enceinte où le sol est plus ou moins aplani, et, dont la plus grande longueur est orientée N-N-E — S-S-O, c'est-à-dire perpendiculaire à la direction générale de la Mecque.
- Mrira**, plur. **Mraïr.** — Sentier, piste; la réunion de plusieurs *Mraïr* contitue un *Medjebed*.
- Nebka.** — Terrain de sable fin et tassé où les hommes et les animaux enfoncent peu.

- Ogla; Oglat.** — Réunion de plusieurs puits en un seul point, où l'eau est très rapprochée du sol.
- Ouar; El-Ouar.** — Difficile; partie de contrée très difficile à la marche; s'applique surtout à l'erg.
- Oudje.** — Bordure de l'erg; joue de l'erg.
- Redjem.** — Vigie de route; généralement construite en débris de roches.
- Reg.** — Sol plan, ferme, composé de graviers ou de cailloux et galets roulés plus ou moins gros, ou de petits débris de roche, dans lequel on n'enfoncé point. Il est assez généralement sans végétation.
- Sâfia.** — Roche de calcaire uni et poli, plate et brillante. Grandes dalles de pierre horizontales et polies.
- Sahal.** — Facile; se dit d'un sol sans difficultés, d'une route sans obstacles, etc... Par opposition à *Ouar*, difficile.
- Sahane.** — Cuvette de petite dimension avec berges peu accentuées, et plus généralement sans berges. Feidj de petite dimension, dans la région des dunes.
- Schefra.** — Coupure, faille, entaille profonde à bords à pic, faite par le passage d'une rivière dans un massif montagneux; — s'applique à tous les grands ravins à bords à pic se jetant dans la rivière majeure; — s'applique surtout à la crête des berges des dites coupures, failles, entailles, etc...
- Schouaf.** — Éclaireurs; sentinelles postées sur un point élevé; gardes chargés de surveiller le terrain.
- Sebkha.** — Bas-fond à sol salé et souvent humide.
- Sif, plur. Siouf.** — Lignes sinueuses de dunes basses à arêtes vives qui rejoignent entre eux les grands oghroud. — Rides de sable isolées.
- Sil, plur. Sioul.** — Petits lits qui ont coulé dans le thalweg d'une rivière ou sur une hamada.
- Sniga, plur. Snaïg.** — Cuvette profonde, chaudron, entonnoir, gouffre; — ne s'emploie avec ce sens que pour désigner les dépressions dans les dunes. Son équivalent littéral est : sentier, ruelle.
- Sobba.** — Cascade; chute d'eau.
- Teniet, Tenia, Tsenia.** — Col, défilé, passage élevé et sinueux franchissant une ligne de crêtes entre des sommets; — s'emploie aussi bien pour l'erg que pour les montagnes.
- Tilmas, plur. Tilmamis.** — Point qui conserve les eaux de pluie, non pas à la surface du sol, mais à une faible profondeur sous une légère couche de sable ou de gravier. Les Tilmas sont toujours situés dans les lits de rivières. (*Berbère.*)
- Torba** — Les Arabes nomment ainsi une sorte de terre à foulon qui se trouve par places dans le Sahara, en poussière très fine, et qui

leur sert au lavage de leurs burnous; mais le plus souvent ils appliquent cette dénomination à du gypse en poussière généralement blanche, mais parfois jaune, grise, noirâtre et rougeâtre.

Zerib a, plur. **Zeraïb**. — Sorte de gourbi ou de cabane construit avec des perches recouvertes de Drinn et servant d'habitation d'été, dans le Sahara, aux nomades (ce sens est celui employé dans le Sahara algérien).

TABLE

PROLOGUE.	Pages- 1
-------------------	-------------

CARNET DE ROUTE

I. — Au Nord de l'Erg	3
II. — Le medjebed de l'Erg	16
III. — Au Sud de l'Erg.	25
IV. — Chez les Azdjer.	37
V. — Retour.	78
VI. — Épilogue.	121

APPENDICES

I. — Puits.	131
II. — Altitudes.	134
III. — Observations astronomiques	135
IV. — Météorologie.	137
V. — Synonymie arabe-latine des plantes.	142
VI. — Glossaire des termes arabes employés.	145

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Extrait du Carnet de route.** Brochure in-4° avec carte. — 1883.
- Itinéraires au Sud de Touggourt.** Brochure in-4° avec carte. — 1886.
- Carte d'une partie du Sahara septentrional; Échelle de $\frac{1}{1.000.000}$.**
(*Prix Erhard de la Société de Géographie.*) — 1888.
- Conférence à la Société de Géographie sur ma mission.** Brochure in-8°. — 1890.
- Une mission au Tademayt.** Un vol. gr. in-8° avec photogravures et carte. — 1890.
- Au Sahara; mes missions de 1892 et 1893.** Un volume grand in-8° avec cartes. — 1897.
- Une mission chez les Touareg. Conférence à la Société de Géographie.** Brochure in-8°. — 1893.
- Ma mission de 1893-1894 chez les Touareg Azdjer. Conférence à la Société de Géographie.** Brochure in-8°. — 1894.
- Rapport sur ma mission au Sahara et chez les Touareg Azdjer Octobre 1893 — Mars 1894.** Un vol. gr. in-8° avec atlas de 4 cartes. — Septembre 1894.
- Mission chez les Touareg; mes deux itinéraires Sahariens, d'octobre 1894 à mai 1895.** Un vol. gr. in-8° avec cartes. — Novembre 1895.
- Essai de catalogue des noms arabes et berbères de quelques plantes, arbustes et arbres algériens et sahariens.** (*Ouvrage honoré d'une subvention de l'Association française pour l'avancement des sciences*). Brochure in-4°. — 1896.
- Dans le Grand Erg; mes itinéraires Sahariens de décembre 1895 à mars 1896.** — Un vol. gr. in-8° avec cartes. — 1896.
- Mes Missions dans le Sahara, de 1876 à 1896** (*Conférence à la Société de Géographie de Marseille*). Brochure gr. in-8°. — 1897.
- Mon neuvième voyage au Sahara et au pays Touareg. Conférence à la Société de Géographie.** Brochure gr. in-8° 1897.